

NOBLES VIES, GRANDES ŒUVRES

MAURICE
DE LA
SIZERANNE
AVEUGLE, BIENFAITEUR DES AVEUGLES

PAR PIERRE VILLEY

Secrétaire Général de l'Association Valentin Haüy



BOIS DE M. EYMOND

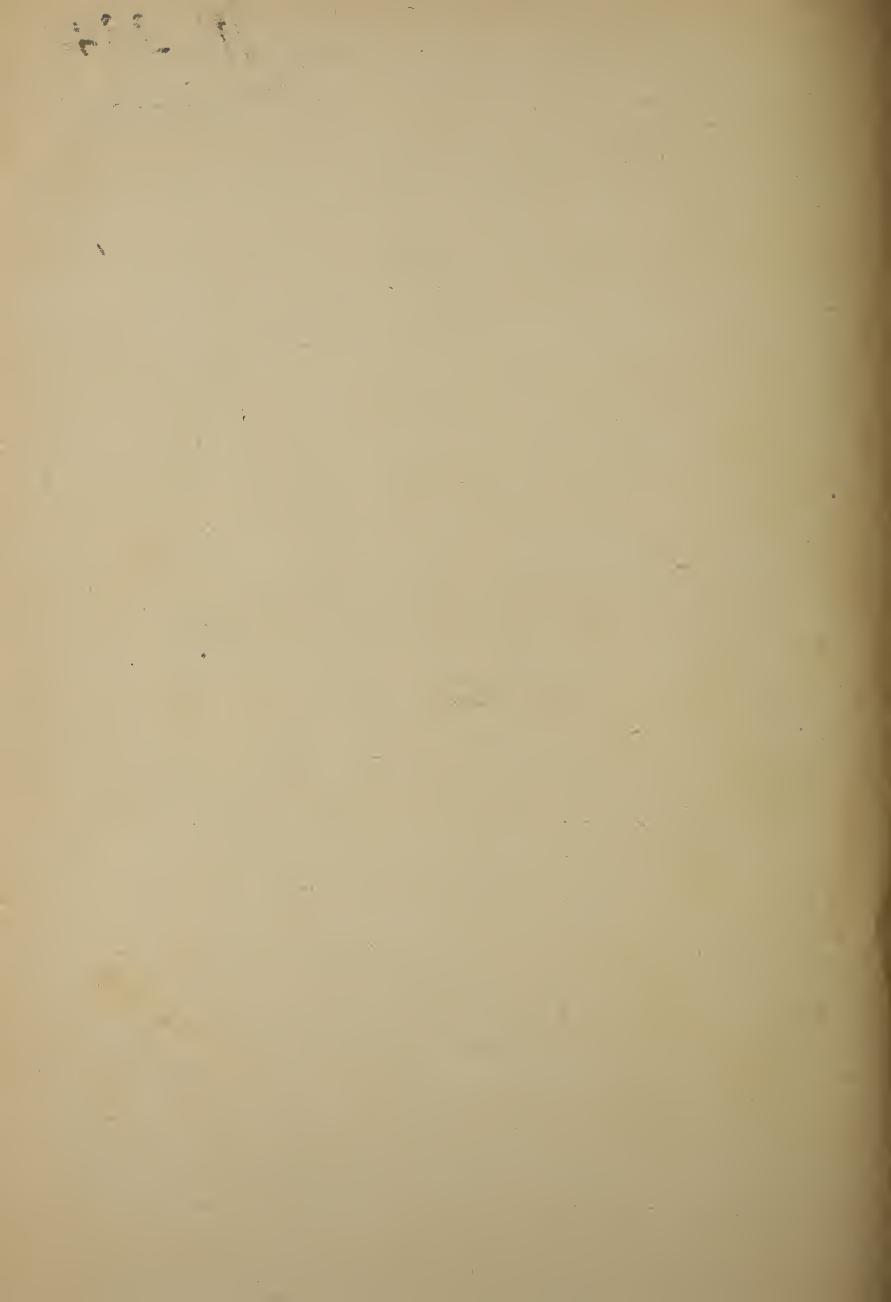


LIBRAIRIE PLON - PARIS



**M.C. MIGEL LIBRARY
AMERICAN PRINTING
HOUSE FOR THE BLIND**

№ 2342



MAURICE DE LA SIZERANNE

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

(Juin 1932)

1. — *Le Chevalier de l'air. Guynemer*, par HENRY BORDEAUX, de l'Académie française.
2. — Victor Hugo, par MARY DUCLAUX.
3. — Charles de Foucauld, *explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, par RENÉ BAZIN, de l'Académie française.
4. — *La Vie de Jean-Henri Fabre, l'Homère des insectes*, par ÉDOUARD MAYNIAL.
5. — Henri Poincaré, par PAUL APPELL, de l'Académie des sciences.
6. — Lamartine, par PAUL HAZARD
7. — Démosthène, par GEORGES CLEMENCEAU.
8. — La Pérouse, par ANDRÉ BELLESSERT.
9. — Madame Roland, par MADELEINE CLEMENCEAU-JACQUEMAIRE.
10. — Les Solitaires de Port-Royal, par ANDRÉ HALLAYS.
11. — Racine, par Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER.
12. — Lavoisier, par LUCIEN et DÉSIRÉ LEROUX.
13. — Saint Louis, par GEORGES GOYAU, de l'Académie française.
14. — Claude Monet. *Les Nymphéas*, par GEORGES CLEMENCEAU.
15. — Nicolas Poussin, par PIERRE COURTHION.
16. — La T. S. F. *La Conquête des ondes*, par PAUL BRENOT.
17. — *Cent ans d'efforts français en Algérie*. Boufarik, par EDMOND GOJON.
18. — Le Général Laperrine, *grand Saharien*, par JOSÉ GERMAIN et STÉPHANE FAYE.

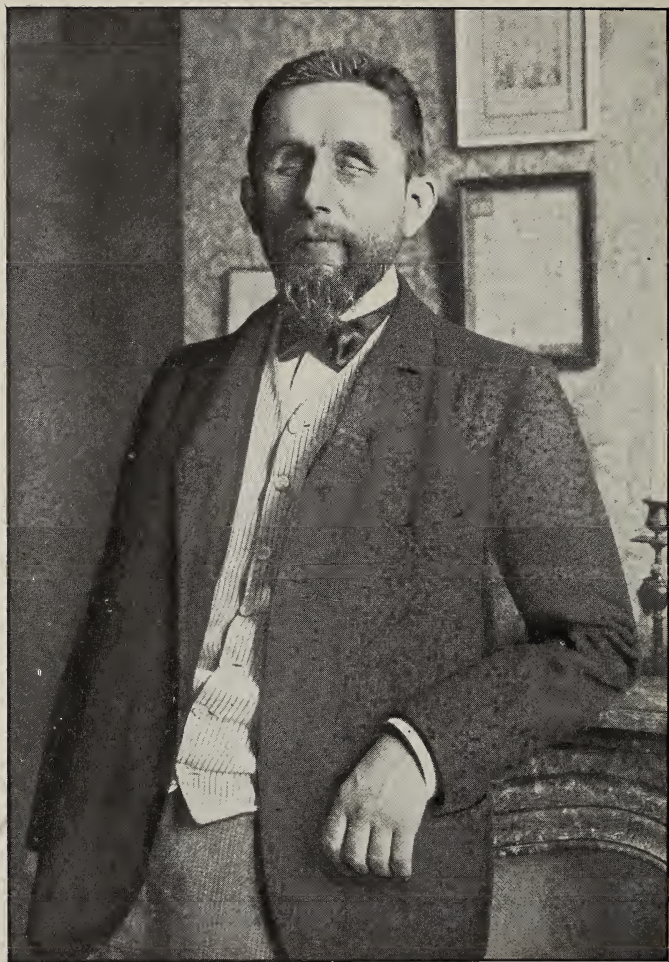
DU MÊME AUTEUR :

Le Monde des aveugles, essai de psychologie (FLAMMARION, 1914).

L'Aveugle dans le monde des voyants, essai de sociologie (FLAMMARION, 1927).

La Pédagogie des aveugles (ALCAN, 1930).

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1932.



MAURICE DE LA SIZERANNE A 40 ANS

Dans son bureau de Secrétaire général de l'Association
VALENTIN HAÛY pour le Bien des Aveugles.

NOBLES VIES — GRANDES ŒUVRES

HV1624
.L385
V545
1932

MAURICE DE LA SIZERANNE

AVEUGLE. BIENFAITEUR DES AVEUGLES

PAR

PIERRE VILLEY

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'ASSOCIATION VALENTIN HAÛY

Avec 3 gravures hors texte



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

Copyright 1932 by Librairie Plon,
Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

AU GÉNÉRAL BALFOURIER

*le glorieux chef du XX^e corps pendant la guerre,
président de l'Association Valentin Haüy.*

AVANT-PROPOS

Si l'on rencontre quelque'une de ces âmes rares qui font monter le niveau de la moralité autour d'elles, c'est un devoir peut-être de ne pas laisser s'effacer trop vite le sillage lumineux qu'elle a tracé dans notre médiocrité. On nous accable de révélations intimes sur les écrivains à la mode, sans autre profit bien souvent que de brouiller dans notre esprit l'image de leur œuvre qui ne leur ressemble point. On ne nous laisse rien ignorer non plus de nos hommes politiques, dont les vies réelles, celles qui se jouent derrière les tréteaux, sont souvent bien pauvres. Pourquoi donc être si chiche d'informations sur les héros de l'action, les vrais créateurs de l'ordre social dont nous pouvons recevoir tant d'utiles enseignements ?

Avant de succéder à Maurice de la Sizeranne, j'ai collaboré pendant vingt années avec lui. Il m'honorait de son amitié, et je crois bien qu'il n'a point eu de collaborateur auquel il se soit ouvert plus volontiers de ses desseins. Entouré à l'Association Valentin Haüy d'un grand nombre de ses amis et disciples, dont quelques-uns ont travaillé quotidiennement pendant quarante ans à

ses côtés, j'ai contrôlé et complété mes souvenirs par les témoignages les plus authentiques.

Si quelqu'un s'étonne qu'après Montaigne j'aie choisi, pour le présenter au public, un personnage qui lui ressemble si peu, je répondrai, avec Montaigne, que celui-là est bien pauvre qui ne sait pas embrasser des formes d'idéal différentes, et qu'au reste il n'est nullement besoin d'épouser toutes les opinions d'un homme pour l'aimer et pour l'admirer, voire pour profiter de ses exemples.

* * *

Il ne me déplait pas que mon héros soit un aveugle. On se représente d'ordinaire la pensée et l'imagination de l'aveugle comme étriquées par la pauvreté de ses sensations ; son activité comme rétrécie à la longueur de son bras. Quand Maurice de la Sizeranne, toujours en course pour sa grande idée, allait exposer ses projets à quelque gros personnage dont il espérait l'aide, croyez-vous que son interlocuteur l'écoutait ? Il était tout à la stupeur que cet aveugle ne se fût point rompu le col en montant son escalier. Je présente une vie d'aveugle singulièrement pleine et bienfaisante. Si ce livre contribuait à dissiper l'éternel malentendu de l'aveugle et du voyant, je n'aurais pas perdu mon temps.

* * *

Mais l'intérêt principal du sujet que j'aborde est peut-être dans le développement d'une grande œuvre sociale. Comment s'est posé devant l'esprit de Maurice

de la Sizeranne le problème, alors nouveau, de l'aide sociale à donner aux aveugles ; comment il a conçu les organismes propres à cette fonction ; comment, sans ressources, par la seule force de sa parole, de sa plume et de son entraînant exemple, il a réalisé ces organismes et, en quelques années, monté une admirable machine de bienfaisance, créé une technique dont hériteront toutes les œuvres fondées pendant et depuis la guerre, voilà ce que nous allons essayer de montrer.

S'il m'arrive, en le faisant, de détourner parfois de l'homme l'attention pour la reporter sur son œuvre, je serai assuré de ne pas trahir Maurice de la Sizeranne qui s'oublia toujours lui-même. Et si ces pages parvenaient à inspirer de la sympathie pour cette œuvre, j'aurais le sentiment d'avoir servi son plus cher désir.

NOBLES VIES — GRANDES ŒUVRES

MAURICE DE LA SIZERANNE

PREMIÈRE PARTIE DANS LE MYSTÈRE D'UNE VOCATION

CHAPITRE PREMIER

L'IMPOSSIBLE ACCIDENT

I

Louis-Maurice Monier de la Sizeranne naquit le 30 juillet 1857, à Tain, petite ville de la Drôme sur les bords du Rhône,

Ses grands yeux bleus, ouverts, d'une part sur les Cévennes, de l'autre sur les splendeurs des Alpes dauphinoises, semblaient destinés à savourer toutes les délicatesses raffinées de la forme. Chez sa grand'mère, au château de Fer-ralhon, dans la plaine de Valence, il allait, avec la montée de la conscience, découvrir peu à peu le radieux spectacle de cette chaîne du Vercors — « les monts du matin » comme on l'appelle dans le pays — qui à peu de distance ferme la plaine.

.

Chez son autre grand'mère, au château de Beausembtant, qui est bâti sur une terrasse dominant la vallée du Rhône au-dessus de Saint-Vallier, la vue était incomparable sur les Cévennes situées en face ; et de l'autre côté le regard, qui s'étendait sur sept départements, atteignait, par delà l'Isère et la Haute-Savoie, jusqu'au mont Blanc. « Du pain noir et cette vue-là nous suffirait, » disait quelques années plus tôt Émile Deschamps à Mme de la Sizeranne.

Maurice fut initié de très bonne heure à goûter ces merveilles. Son père, Jean Maxime de la Sizeranne, qui signait ses œuvres Max, était peintre paysagiste et surtout dessinateur de grand talent, et, tout petit, dans un coin de l'atelier, l'enfant s'amusait à imiter les gestes paternels et à crayonner des albums.

Trois autres enfants prirent place au foyer : Alix, l'aînée, qui sera baronne de Sérévillle (Maurice est le puîné) ; puis Marie, qui mourra vers sa vingtième année, en 1880. Le dernier est Robert, célèbre aujourd'hui à l'étranger comme en France et dont on a dit qu'il a rendu un cerveau à la critique d'art. Je les nomme parce qu'un petit enfant aveugle doit à ses frères et sœurs beaucoup plus qu'un voyant. Plus tard d'ailleurs, dans son œuvre, Alix et Robert seront pour Maurice de précieux collaborateurs.

Dans cette vieille famille dauphinoise, attachée à la terre, aux mœurs patriarcales, il trouva de fortes traditions de distinction intellectuelle et morale et de dévouement au bien public.

Maurice, m'assure-t-on, rappelait par quelques-uns de ses traits, au physique comme au moral, ce marquis de Cordouë, son bisaïeul, qui, propriétaire de nombreux châteaux en Provence et en Dauphiné et pair de France, jouissait dans le pays d'une grande popularité. Il était maire de Margès où nous verrons Maurice passer ses vacances pendant presque toute sa vie. Là, l'enfant entendait raconter que lorsque le marquis était en résidence au château, on hissait un drapeau tricolore sur une perche, au sommet d'un grand chêne qui se dressait sur un monticule boisé. Les

paysans, à ce signal, arrivaient dans une salle basse du château où il avait installé la mairie, et lui racontaient leurs petites affaires. M. le marquis écoutait, conseillait, s'entremettait, morigénait un peu ; il rédigeait de longs grimoires, farcis de citations latines et d'adages juridiques. Puis il partait pour Paris, chargé de commissions, et descendait à l'hôtel de Borysthène, près du Luxembourg.

Par sa mère, une la Sizeranne elle aussi, Maurice était le petit-fils de Henri Monier de la Sizeranne qui avait été député libéral sous Louis-Philippe et qui, rallié à l'Empire, après avoir fait partie du Corps législatif, puis du Sénat depuis 1863, fut créé comte héréditaire. Ce fin lettré, lié avec Lamartine, Émile Deschamps, Soumet, Alexandre Guiraud, Rossini, auteur de plusieurs pièces de théâtre et de mémoires curieux, était avant tout un homme d'action, entièrement dévoué aux affaires de sa petite patrie dauphinoise. Son zèle à secourir les victimes du choléra lors de la grande épidémie de 1832 lui avait mérité la Légion d'honneur. Il était à demeure président du conseil général de la Drôme, charge qui lui fut renouvelée pendant trente-cinq années consécutives, et sous les régimes les plus divers. Maurice a profité jusqu'à vingt et un ans de ses exemples et de ses conseils. On ne l'appelait dans bien des communes alentour que « M. Henri ». Plus tard, au cours de ses promenades, Maurice s'entendra dire parfois en quelque village éloigné : « Vous savez, j'ai la médaille. » La « médaille », dans le pays, c'était celle que, à la mort de M. Henri, les petites gens de chez lui, paysans, artisans de tout métier, firent frapper par souscription en souvenir de leur représentant.

Nommerai-je encore son oncle par alliance, le comte de Larnage, lui aussi d'une très vieille famille de Tain, qui mourut quand Maurice avait treize ans. Grand philanthrope, M. de Larnage fonda l'asile d'épileptiques de la Teppe. Et, sans sortir de cette belle famille, nous suivrons tout à l'heure l'enfant en vacances chez un autre parent, l'oncle Albert du Boys, une noble figure de magistrat à l'ancienne mode, ferme sur tous les principes, en politique comme en religion :

il avait démissionné en 1830 pour ne pas servir un d'Orléans.

Cette intransigeance politique toutefois est une exception dans la famille : on y est en général ouvert aux idées modernes, libéral de tendances, beaucoup moins occupé au demeurant de faire de la politique que de faire du bien.

II

Les goûts personnels de l'enfant, au témoignage de ceux qui l'ont bien connu, se sont affirmés de bonne heure.

Regardons-le jouer : c'est le jeu qui révèle l'âme enfantine. Peu d'imagination, point de fantaisie. Ce qu'il aime, c'est démonter des machines, en examiner les rouages, voir ce que ses polichinelles ont dans le corps, ce qui fait marcher ses mécaniques. Le goût pour les sciences appliquées, qui sera si prononcé chez lui, est là en germe, déjà manifeste.

Ce petit établi de menuisier, qui est sa passion, nous montre le tour pratique de son esprit. Il veut fabriquer quelque chose qui puisse servir. Il travaille pour toute la famille. Les siens ont conservé des factures à son nom : « Menuiserie Maurice, rue du Calorifère, à Tain. » La spéculation, l'abstraction ne seront guère son fait. C'est sur le réel qu'il voudra toujours agir, et pour obtenir des résultats tangibles.

Et ces résultats seront pour les autres. Chez cet enfant qui étonne par son sérieux, déjà le penchant est très marqué à s'occuper d'autrui. Il questionne à perte de souffle, comme tous les enfants, mais l'objet de ses questions à lui, quand ce n'est pas quelque mécanique intrigante, c'est la vie difficile de ces vigneronns qui saluent bas son grand-père, M. Henri, ou son oncle, M. Fernand, quand il se promène avec eux dans leurs propriétés, sur le coteau de l'Hermitage, et qui leur content tout au long les histoires de chez eux. Les souffrances des malheureux le préoccupent déjà. Le petit nom dont on l'appelle en famille, c'est le « Bon-doux ». S'intéresser au prochain, pour tout le monde c'est

un devoir, pour quelques-uns c'est une inclination : Maurice sera de ceux-ci.

III

Il a neuf ans. Le 4 octobre 1866 — un beau jour d'automne tout semblable aux autres — l'accident incroyable, l'impossible accident se produit. Je voudrais vous le taire, ô mères inquiètes, l'expliquer, le justifier de quelque détail inventé car, comment vivrez-vous en paix si vous en gardez le souvenir?

Toute la famille arrivait au château de Ferralhon, dans la Drôme, chez la grand'mère de Maurice. Il venait de descendre de voiture. Dans le brouhaha de l'arrivée, il avise au mur du vestibule un ancien jouet, un arc et sa flèche, s'en saisit et sort sur la terrasse. Il tire. Comme il a levé la tête pour suivre du regard la courbe que la flèche décrit dans l'air, elle retombe dans son œil droit.

Point de sang. L'enfant n'a rien dit. A table cependant, sa grand'mère remarque qu'il ne mange pas. Elle l'interroge : « Ce ne sera rien. » Elle use des petits remèdes anodins habituels aux personnes de son temps. Et bientôt l'autre œil est atteint lui aussi. C'est l'œil gauche qu'il faut sauver, s'écrie le premier oculiste consulté. On vit trois autres oculistes à Paris. Au mois de mars une opération fut tentée. Les anesthésiants n'étaient point encore en usage. « Un jour qu'on devait employer le fer, l'enfant se mit à cheval sur la chaise, et s'agrippa au dossier. Durant toute l'opération il ne fit pas un mouvement. »

Peu à peu — au milieu de quelles alternatives et de quelles angoisses ! — les parents ont dû voir en face cette vérité effroyable, révoltante : leur enfant est pour toujours aveugle.

CHAPITRE II

LA FORMATION DANS LES TÉNÈBRES

La nuit pour toujours. Vous pensez, lecteur, que c'en est fini de toute joie enfantine ; que l'âme, courbée sous le destin qui l'accable, n'aura plus une pensée qui ne soit pour la douleur.

Eh bien, non. Dans sa vie nouvelle, où d'ailleurs le petit Maurice emporte le gros bagage d'images lumineuses qu'il a déjà amassées, un peu grave de nature — il l'était avant l'accident — mais enjoué à ses heures, il semble, auprès de ses parents désolés, ne pas se douter du malheur qui l'a frappé. Sa vie n'est point désaxée. Après comme avant la catastrophe, c'est le même enfant qui grandit.

L'homme qui l'a connu le plus intimement me disait : « J'ai la conviction que la cécité ne l'a nullement changé, que sans elle il aurait été dans la vie ce qu'il a été, plus porté vers les connaissances exactes que vers les choses de l'imagination, plus vers les sciences concrètes que vers les mathématiques, avant tout occupé des autres. Je le vois faisant une carrière d'ingénieur, un de ces ingénieurs entièrement dévoués à l'ouvrier. En tout cas son infirmité n'a pas dévié l'orientation de son esprit. Elle a seulement fourni une matière à son activité. »

I

Comme avant, son jouet préféré est son établi de menuiserie. Il veut se rendre compte de tout avec ses doigts ; dans le parc, aidé par sa bonne, il mesure le pourtour d'une

pelouse. Il monte et démonte le harnais et il réclame d'atteler lui-même le cheval, car son amour pour les chevaux — une vraie passion d'enfant — reste entier.

Il est toujours le petit Maurice remuant, entreprenant, qui, un jour, en faisant un rétablissement, s'était heurté si violemment la tête que la trace lui en demeura toute sa vie : une raie blanche dans ses cheveux châtons. L'accident de l'arc n'a jeté sur ses membres aucun lasso de peur. On installera maintenant dans le jardin, tout exprès pour lui, un portique où il se livrera chaque jour aux exercices d'aggrès qu'il aime fougueusement. Les Anglais, plus tard, s'étonneront de le trouver si *handy*, si adroit, eux qui jugent volontiers — et non pas toujours à tort — que les aveugles de France sont très en retard à cet égard sur les élèves de leur Royal Normal College.

Mais le salut pour sa formation d'aveugle, ce fut le vieux château de Margès. Justement depuis 1866 la famille passe là chaque année plusieurs mois d'été. Or, Margès est une sorte de microcosme où, loin de toute agglomération urbaine, les propriétaires mènent encore un peu la vie rurale d'autrefois : il leur faut presque se suffire à eux-mêmes. Margès a sa chapelle, qui a vu bien des cérémonies de famille. Il a sa meule, son four à pain, ses chenils, sa magnanerie, des cours pour l'élevage du gibier, un cuvage pour faire la piquette, sa forge avec un soufflet, sans parler de sa menuiserie, une menuiserie très complète. Presque tous les organes des vieilles demeures seigneuriales sont encore là. Que d'occasions de s'instruire pour un petit garçon curieux des choses mécaniques et pratiques ! Maurice interroge les ouvriers, il s'initie aux travaux de chaque corps de métier, il s'ingénie à agir par lui-même.

Quelle aubaine incomparable pour un petit aveugle ! Tant d'autres, quand une stratégie savante ne parvient pas à tourner cet écueil, s'isolent du monde extérieur ! Ils se replient sur eux-mêmes dans une rêverie indécise trop maigrement alimentée par les sens. Ce danger-là — le grand danger — est écarté par les vivants cours de leçons de choses que

Margès renouvelle pour lui chaque année. Son cerveau s'y meuble d'idées concrètes et sa main, à jouer sans se blesser de la scie, du rabot, acquiert cette adresse et cette agilité qui lui seront d'un prix inestimable dans sa vie d'aveugle.

II

Ses parents l'avaient d'abord confié à un précepteur. Mais après sa première communion, qu'il fit, âgé de douze ans, au collège de Mongré où il était à la veille d'entrer quand survint son accident, on se résigna enfin à le placer dans une école d'aveugles. Un de ses camarades m'assure que ce fut l'enfant qui emporta cette décision : « Je suis aveugle, je désire être élevé en aveugle. »

Il passa une année à l'école d'Arras tenue par des religieuses, puis il entra en 1872 à l'Institution Nationale de Paris, l'école la plus ancienne et la plus réputée du monde.

Pourquoi hésitez-vous à franchir le seuil ? Entrons avec lui. Non, une école d'aveugles n'est point du tout la demeure sombre, hostile, sans lumière et sans joie que vous imaginez, où des spectres désespérés d'enfants promèneraient dans un morne silence leur éternel regret du jour. Entendez ce vacarme : violons, violoncelles, flûtes, hautbois, orgues, tous les charmeurs de l'oreille qu'imagina l'humanité, cachés dans tous les coins de la maison, vous assaillent d'un tourbillon assourdissant. Derrière chaque porte surgit une vie bruyante et mélodieuse. Une trompette éclate, dominant le tapage, elle égrène dans l'air ses notes claires et perçantes. Montons au second : vingt-quatre pianos autour de nous, dans les vingt-quatre cellules qui bordent ce couloir, jettent à la fois, dans un mouvement endiablé, du Mozart et du Chopin, le ronron des gammes et la folle vélocité de Czerny.

Un coup de cloche : tout s'arrête ; les flûtes rentrent dans leurs écrins, les violons dans leurs étuis ; les couvercles des pianos claquent, les portes crient. Les couloirs s'emplissent

d'une foule courante, grouillante, babillarde. On descend les escaliers quatre à quatre, on s'interpelle.

Justement c'est l'heure de la récréation : entendez ces cris qui montent de la cour, et dites-moi si vous connaissez beaucoup d'écoles plus vivantes que celle-ci. Cherchons Maurice. Il n'est pas parmi ces groupes rieurs qui, là-bas, au bout de la cour, abattent des quilles avec des boules qu'un système ingénieux de pentes et de guidages permet à l'aveugle de rattraper à tous coups sans peine ; ni parmi ces gymnastes pendus à la barre fixe ; ni parmi des cavaliers qui, juchés sur les épaules de camarades, luttent pour se désarçonner réciproquement. Tenez, je le découvre dans cette grappe d'élèves qui, tout en discutant avec animation, suivent d'un pas égal la piste bitumée ménagée autour de la cour pour guider le pied des promeneurs. Voyez : les autres ont pris leurs compagnons par le bras ; lui non ; il est un peu derrière, il marche à part. La finesse de ses traits, sa réserve, la distinction de ses manières font de ce délicat aristocrate un isolé, une sorte d'original parmi ces plébéiens. Que fait-il donc dans cette maison ? Quel profit en espère-t-on pour lui ?

III

Son pupitre, à l'étude, est bourré de gros in-quarto — une grammaire, une arithmétique, une géographie — aux pages blanches couvertes de petites bosses. Il écrit ses rédactions au moyen d'une tablette striée. Or, ceci est presque une nouveauté. Il y a vingt ans à peine que dans cette maison les livres Braille ont commencé à se substituer aux livres en caractères romains obtenus, comme au temps de Valentin Haüy, par le gaufrage d'un papier fort. L'écriture avant cette révolution était si lente que l'enseignement était surtout oral. Maintenant tout se fait par écrit, en Braille. Par là surtout l'enseignement sera fructueux pour Maurice de la Sizeranne.

Certes ses besoins intellectuels ne trouveront point à se

satisfaire entièrement dans cette maison. La plupart des élèves y font leur entrée, à dix ans ou plus, totalement incultes, et il leur faut se hâter vers un enseignement professionnel très absorbant, qui leur assure un gagne-pain. Malgré une teinture de rhétorique et de philosophie, les études intellectuelles ne dépassent guère le niveau d'un enseignement primaire un peu supérieur. Plus tard, Maurice de la Sizeranne comblera les lacunes. Mais les cours à la Sorbonne, un délicieux vagabondage à travers des livres de tout genre, prendront tout leur prix grâce seulement au Braille manié avec aisance, qui lui permettra d'amonceler des notes personnelles. Pour le moment, il se fait à la pratique constante du Braille. C'est son indépendance de travailleur qu'il conquiert : ses dossiers à l'Association Valentin Haüy, les manuscrits de ses ouvrages, tout sera en petits points Braille. Et à une époque où le Braille est encore contesté, attaqué, méprisé hors de France, lui prend conscience de ses prodigieuses ressources, et une partie de son œuvre, non la moindre, consistera justement à faire sortir du Braille toutes sortes d'applications inespérées.

Puis il a résolu de mener une vie active, d'embrasser une carrière d'aveugle. Il a choisi celle de musicien et je ne serais point étonné qu'il pense dès maintenant à devenir professeur dans cette Institution Nationale près de laquelle ses parents sont pour lui venus se fixer au 37 du boulevard des Invalides. Il se donne donc activement à l'étude du piano, de l'orgue, de l'harmonie. Dans l'orchestre qui exécute plusieurs concerts publics par an, il joue de la flûte. Ne craignez point que tout cela soit perdu pour son œuvre future : il faut peut-être qu'il ait vécu cette vie, qu'il en ait touché de près les besoins, les écueils, qu'il ait été dans la peau d'un musicien aveugle, pour imaginer plus tard aussi judicieusement les méthodes propres à venir en aide aux musiciens. Le caractère si pratique de son patronage ne sera point un accident.

Surtout il se familiarise avec le monde des aveugles. Le premier accueil — tous mes témoins sont d'accord là-dessus

— n'avait été rien moins que chaud. Son éducation raffinée, son langage châtié, sa naissance, autant de raisons de défiance, d'envie, dans ce milieu de pauvres diables, ombrageux enfants d'ouvriers et de paysans, où il tombait inattendu, comme de quelque planète éloignée. « A son entrée, m'écrivit naïvement un de ses camarades, je ne le haïssais point comme d'autres faisaient. » Si du moins Maurice avait pris sa part des farces que l'on jouait aux pions ! Son sérieux n'était pas pour lui faire pardonner sa distinction.

Pourtant à force de tact, il sut se faire respecter et aimer. Il riait de bonne grâce des sarcasmes qu'on lui décochait. Il se laissait appeler Lazeraïlle par sobriquet. Lazeraïlle d'ailleurs avait de l'esprit, il aimait à plaisanter, il avait le sens de la caricature. Ses manières déteignaient sur quelques amis qui se civilisaient dans le commerce de leur distingué camarade. « Il tranchait sur nous tous, m'écrivit un autre ; on éprouvait pour lui une sorte de respect, tout en restant très familier, ce à quoi il tenait beaucoup, et l'on sentait qu'à son contact on devenait meilleur. » Son grand ami d'alors, Nant, qui, bientôt professeur à l'Institution, devait mourir de phtisie, était un fils d'ouvrier. Un accordeur qui, plus jeune, l'avait fort peu connu à l'Institution, m'a raconté l'embarras qu'il éprouva lorsque, quelques années plus tard, il fut appelé chez la Sizeranne pour accorder son piano. Comment l'aborder ? Fallait-il dire tu ? ou vous ? l'appeler monsieur ? Ce fut le Lazeraïlle d'autrefois qui vint à lui : « Comment vas-tu ? Es-tu content de tes affaires ? »

Derrière cette simplicité, qui apprivoisait son monde, on sentait autre chose : l'intérêt passionnément dévoué avec lequel il se penchait sur ces destinées d'aveugles, devinant dans l'ombre de l'avenir les luttes, les privations qui se préparaient. Il était élève depuis peu de temps à l'Institution, que déjà il s'occupait de placer un de ses grands camarades comme organiste à l'église de Tain. Celui-là serait entouré de prévenances. D'autres placements suivirent. Il préludait à cet apostolat qui était un des instincts de son cœur.

IV

Cet instinct va se forger deux points d'appui : la foi religieuse et une doctrine sociale.

La religion chez lui ne fut pas simplement fidélité à une tradition de famille. Elle sera son principal objet d'étude. Il eut toujours pour les questions théologiques une curiosité avide qui s'était formée en lui peut-être dès sa jeunesse dans un milieu singulièrement distingué et captivant.

L'été, il fréquentait le château de la Combe, en Dauphiné, situé dans la vallée du Grésivaudan, au-dessus de la route de Grenoble à Chambéry. L'oncle Albert du Boys, le magistrat légitimiste, partageait là ses loisirs entre les études juridiques et la composition d'ouvrages sur l'histoire de l'Église et la pensée catholique. Il avait été mêlé très étroitement au mouvement catholique libéral, fort lié avec Montalembert, Lacordaire, M. de Falloux, le P. Gratry, l'abbé Pereyve et Doellinger. Presque tous avaient disparu maintenant, mais autour du vieillard qui les avait reçus et aimés, leur mémoire était entretenue comme un culte. Et la Combe, sur lequel planait de si grands souvenirs, demeurait un « de ces lieux prédestinés par une vocation spéciale » où s'élaborent dans des cerveaux humains les grands desseins de la Providence.

La fille d'Albert du Boys, Mlle Netty, était maintenant le centre des réunions. C'était une personne d'un rare idéalisme, d'une pensée hardie, avant tout passionnée de théologie. Le char attelé de bœufs qui montait au château amenait chaque année pour sa cure de repos à la montagne Mgr Dupanloup, qui encourageait Mlle Netty dans ses idées — audacieuses alors — sur l'éducation des femmes. C'est à la Combe, auprès de sa fille spirituelle, que l'évêque d'Orléans est mort en 1878, quand Maurice avait vingt et un ans, et elle a publié un récit de ses derniers moments. Le prélat attirait à la Combe des ecclésiastiques distingués, notamment cet abbé Hetsch, curieux type d'Allemand qui s'était

converti au catholicisme, et dont Mlle Netty devait retracer la vie. Des témoignages autorisés m'assurent qu'elle eut une notable influence sur la formation de plusieurs prêtres, habitués eux aussi de la Combe, qui allaient devenir de grands dignitaires de l'Église : les abbés Dadolle, Chapon (1), plus tard évêques de Dijon et de Nice ; peut-être l'abbé Foulon, le cardinal de Lyon ; certainement l'abbé Lagrange, le futur évêque d'Évreux, qui bataillera si vigoureusement pour la mémoire de l'archevêque d'Orléans.

Là, sur la terrasse suspendue entre les cimes neigeuses des Alpes et l'opulente verdure de la vallée du Grésivaudan, on s'abandonnait selon le goût de l'hôtesse, entre deux excursions aux glaciers, à d'interminables discussions théologiques.

Pendant bien des années, Maurice devait retrouver chez sa cousine les mêmes sociétés et les mêmes préoccupations. Elle avait pris en affection cet enfant élu pour des destinées saintes et frappé par la volonté divine, et certainement elle exerça sur son développement moral une grande influence.

Dans ce milieu, Maurice prit l'habitude de ne pas se contenter de vivre sa religion, mais de la penser encore, de s'intéresser à tous ses aspects intellectuels. Mgr Dupanloup restera pour lui jusqu'au bout un de ces types d'humanité supérieure auxquels on aime à demander des sujets de méditation et des exemples. Surtout, à toutes les époques de sa vie, il trouvera dans les livres du P. Gratry l'aliment substantiel dont sa pensée ne peut plus se passer. *Les Sources, la Connaissance de Dieu, la Connaissance de l'âme*, ces ouvrages dont il fera exécuter la transcription intégrale en Braille, quitteront souvent les rayons de sa bibliothèque pour prendre place sur sa table de travail.

(1) Mgr Chapon a préfacé des « Mémoires sur la Combe » de Mlle Netty du Boys que le *Correspondant* a publiés en 1912.

V

En matière de science sociale, le maître de Maurice de la Sizeranne est Frédéric Le Play.

Nous ne savons plus aujourd'hui l'attrait que déjà de son vivant, bien avant que M. Paul Bourget eût orchestré si brillamment ses idées, ce puissant esprit exerça sur beaucoup de nobles pensées. Il faisait appel aux méthodes les plus positives pour rebâtir un abri intellectuel à des aspirations morales traditionnelles que le positivisme avait brutalement malmenées. Aux yeux de Montalembert, *la Réforme sociale* était tout simplement le livre « le plus original, le plus courageux, et le plus utile, et sous tous les rapports le plus fort de ce siècle ».

Nous trouverons plus tard Maurice de la Sizeranne, disciple militant, dans les Unions de la paix sociale. Il est assidu aux séances. L'une de ses premières études sur les aveugles y fera l'objet d'une communication. La revue *la Réforme sociale* la publie, et d'autres ensuite.

Ce qui l'a séduit dans la doctrine de Le Play, c'est d'abord l'idée de la famille fortement constituée, rétablie dans son rôle fondamental de cellule sociale et réintégrant dans un organisme vivant la poussière des individus. D'autres autour de Maurice de la Sizeranne seront portés à enrégimenter les ouvriers aveugles dans des ateliers, à rechercher pour le vieillard la paix de l'hospice : nous le verrons, lui, s'efforcer, chaque fois que cela est possible, de faire rentrer l'ouvrier dans sa demeure familiale, de maintenir aussi longtemps qu'il se peut le vieillard à son foyer, dans le milieu où son existence s'est lentement façonnée. La famille est la réalité vivante, aimante, où l'infirme doit prendre son point d'appui, et qui seule peut garantir son relèvement, si bien que la première tâche est de faire comprendre à la famille la valeur sociale et morale de l'aveugle afin qu'elle ne le rejette point.

« Les œuvres de bienfaisance, écrira-t-il, ne peuvent être que des palliatifs : elles doivent, non pas se substituer à la famille, mais l'aider dans sa tâche, la remplacer lorsqu'elle y faillit. Notre grand penseur Le Play a souvent formulé ce précepte... C'est pour se pénétrer de cette idée, et de tant d'autres si pratiques, si mûries, si appuyées sur les faits, que tous les hommes d'œuvres, toutes les personnes qui s'occupent d'assistance, doivent lire et méditer les écrits de Le Play. »

La défiance que son maître lui a inculquée pour l'étatisme ne se démentira non plus jamais. Après le chef de famille, il y a le patron, dont l'atelier doit être l'image de la famille ; il y a le grand propriétaire... C'est sur ces « autorités naturelles » qu'il faut prendre un appui avant de recourir aux entités artificielles que sont la commune, le département. Encore celles-là sont-elles proches de nous ; nous nous en sentons les membres participants. Mais l'État est une invention monstrueuse, abstraite, insaisissable, à laquelle il ne faut recourir que lorsque toute autre autorité se dérobe. Maurice de la Sizeranne n'a foi que dans l'initiative privée.

Mais, ce qu'il entend avant tout prendre à Le Play, c'est sa méthode rigoureusement scientifique. Les milliers de dossiers de patronnés aveugles qui se sont amoncelés à l'Association Valentin Haüy ont été conçus d'après les enseignements de Le Play.

Seulement, les faits ne sont pas pour Maurice de la Sizeranne l'ordre social. Ils ne sont que le terrain sur lequel la bâtisse doit s'élever. Il faut bien commencer par étudier le terrain avant de construire. Mais le laisser-faire du libéralisme économique révolte sa conscience de chrétien comme une abdication de notre moralité, de notre humanité. Le patron ne saurait se considérer comme quitte envers le travailleur lorsqu'il lui a versé son salaire : s'il le traite en machine, il se rend coupable d'une sorte d'homicide : il a charge d'âme. Ses répugnances pour l'étatisme préservent Maurice de la Sizeranne d'être tenté par le socialisme chré-

tien, dont les formules lui paraissent ressembler à des outres gonflées. En revanche les pamphlets si vivants, si alertes de Bastiat le ravissent. Les *Harmonies économiques* lui semblent apporter aux enseignements de Le Play, avec lesquels elles s'accordent si bien, ce complément de préoccupations morales que réclame impérieusement sa nature.

CHAPITRE III

LA VOCATION

I

Qui donc écrivait à un aveugle : « Mon ami, consentez d'abord à être aveugle. » Il y a un art de vivre en aveugle. On ne l'acquiert qu'après avoir consenti à la cécité. Nul n'a plus simplement, j'allais dire plus librement accepté sa condition que Maurice de la Sizeranne. On croirait que c'est de lui-même qu'il parle quand il écrit d'un de ses maîtres :

« Il était l'opposé de ces aveugles qui, pour ainsi dire honteux de la cécité, s'imaginent se donner des allures de clairvoyant en refusant une aide : ils ne font qu'accentuer ce que le spectacle de l'aveugle aux prises avec telle ou telle difficulté peut avoir de pénible pour celui qui l'observe. Lui estimait que le mieux était d'être simplement aveugle. »

A vingt ans la vie s'ouvre facile devant Maurice de la Sizeranne. Il a de belles relations, la fortune ; il se plonge avec délices dans la fête des idées ; ses cours de la Sorbonne et du Collège de France lui sont un enchantement. L'art ne l'attire pas moins : c'est le temps où Paris se passionne pour ou contre Wagner ; lui est un fervent wagnérien et il fait grand tapage parmi les manifestants de la « première » de *Lohengrin*. Il compose même, forme le projet d'un grand poème musical et, au mariage de sa sœur, dans l'église Saint-François-Xavier, en 1877, on exécute sur l'orgue un morceau écrit pour cette messe. Quelle tentation c'eût été, pour une âme moins noble, de rompre avec ce monde d'aveugles qui lui rappelle constamment son humiliante infirmité, de

s'évader dans une vie de loisirs studieux, d'être à l'avenir aussi peu aveugle que possible !

Maurice continue de fréquenter chez Nant, à l'Institution Nationale. Tous deux jouissent ensemble des lectures qu'il se fait faire par le jeune Besnard, un de ces élèves voyants instruits parmi les aveugles en échange des services qu'ils rendent. On lit Pascal, les biographies des grands maîtres de la musique. Besnard se souvient que pendant la lecture M. de la Sizeranne « piquait » des notes sans relâche. Un poste de professeur de flûte et de piano se trouvant libre, il l'obtint : il veut rester de la maison.

Une longue pleurésie, qui inquiéta les siens, le contraignit à renoncer à son enseignement dès 1880. Mais, après comme avant, entre le 37 et le 56 du boulevard des Invalides ce sont de perpétuels va-et-vient : l'appartement de Maurice est ouvert aux camarades. Quel dommage : pour passer d'un numéro à l'autre il y a le boulevard à traverser. Les autos ne le sillonnaient point en ce temps-là comme aujourd'hui. Seuls pourtant les plus audacieux s'y hasardaient en plein jour sans guide. Le soir, en revanche, dans le calme provincial du quartier tout le monde entreprenait bravement l'expédition.

Bientôt, dans la maison hospitalière transportée 14, avenue de Villars, un petit cercle d'hommes distingués se formera, où l'on parlera art et littérature. Quelles délices pour les musiciens de l'Institution, les jours où Vincent d'Indy vient exécuter et commenter quelque œuvre des œuvres de Wagner alors dans leur nouveauté ! Le jeune maître arrive quelquefois dès deux heures, s'installe au piano. Pourvu qu'il ne regarde point sa montre : le coup de six heures le surprendra peut-être oubliant dans une partition les tracas de sa vie d'artiste. Maurice de la Sizeranne sait bien que ces journées-là ne sont pas seulement une fête pour ses camarades, qu'elles sont précieuses pour leur formation artistique.

Lui-même passe souvent de longues heures à l'Institution. Pour se rendre compte du travail des ouvriers, il s'attarde dans les ateliers de tour, de chaiserie, d'accordage et de fac-

ture de pianos : « Pas un Érard dans la maison, lui dit un jour le professeur d'accord. Mes élèves en rencontreront dans leur clientèle. Il importe de les familiariser avec des pianos de toutes marques. — Obtenez donc du directeur de les faire sortir quelquefois, répond la Sizeranne : vous les amènerez chez moi : mon Érard est à leur disposition. » Il aimait la « salle commune » où les professeurs de la maison déposaient leur chapeau, et venaient entre deux classes travailler ou causer. C'est là qu'il rencontrait Ballu, son ancien maître. Ballu qui, entré tout jeune comme élève, puis devenu professeur, était maintenant comme une pierre spirituelle de l'édifice, vivait tout entier par et pour sa chère Institution. Il était l'inventeur de plusieurs procédés fort ingénieux pour faciliter et perfectionner l'écriture et l'impression du Braille. Ballu parlait de Braille, qu'il avait eu pour professeur trente ans plus tôt dans cette même maison, des mérites du procédé Braille, des moyens d'en tirer plus de bienfaits encore. Surtout, il parlait de ses anciens élèves, car il suivait chacun d'eux comme un père dans leur vie si rude. Il citait avec orgueil ceux qui avaient fait honneur à l'enseignement reçu dans la maison. Il savait sur quelles difficultés tel autre s'était brisé.

« Mes enthousiasmes de la vingtième année trouvaient en lui de l'écho, écrira Maurice de la Sizeranne. Il ne les partageait pas tous, mais il s'y intéressait beaucoup. Il me mettait en garde contre tel danger, telle idée ou combinaison séduisante en théorie, mais déjà condamnée par une expérience à moi inconnue. Combien il m'a été précieux de trouver en lui, au début de ma carrière de typhlophile, à la fois l'audace d'un esprit inventif constamment à la recherche de quelque progrès nouveau, et la connaissance du passé, c'est-à-dire l'expérience qui calme les trop impatientes ardeurs. »

Parfois des collègues de Ballu, Bernus, le professeur de grammaire, Edgar Guilbeau, le professeur d'histoire, venaient se mêler à l'entretien. Parce qu'il a voulu vivre en aveugle parmi les aveugles, la générosité native de la Size-

ranne trouve un terrain propice où s'épanouir ; et ses enthousiasmes, que Ballu douche parfois, prennent une orientation précise.

II

Mais le regard de son cœur porte bien plus loin que celui de ses interlocuteurs. Eux parlent de leurs élèves, les aveugles de l'Institution ; lui pense à tous les aveugles de France.

L'Institution, pour lui, c'est la preuve expérimentale, la vivante, l'irréfutable démonstration, chaque jour vérifiée, que Valentin Haüy ne s'est pas trompé quand il s'est proposé de relever l'aveugle par l'instruction et par le travail. Il heurtait chaque jour dans la conversation les noms d'aveugles qui étaient la fierté de la maison : Penjon, chargé d'enseigner les mathématiques au lycée d'Angers ; Claude Montal, qui, après avoir ouvert la profession d'accordeur aux aveugles, était devenu l'un des premiers facteurs de pianos sur la place de Paris ; Gautier, Roussel, dont l'orchestre de l'Institution exécutait de remarquables compositions. Laissons ces privilégiés. Chaque année, ne voyait-il pas sortir, en moyenne, une quinzaine d'élèves qui se plaçaient comme organistes, professeurs de musique, accordeurs, instituteurs ou institutrices d'aveugles ? Les femmes musiciennes, depuis une vingtaine d'années surtout, trouvaient des emplois dans des pensionnats religieux où, chargées de tenir un harmonium, de diriger des chœurs, de donner des leçons de musique, elles étaient de suite en mesure de suffire à leurs modestes besoins. Pour les hommes, la tâche était souvent plus laborieuse parce qu'on visait plus haut. Pourtant, beaucoup parvenaient à conquérir leur place entière dans la société, souvent à fonder un foyer et à élever une famille.

Pourquoi donc n'arriverait-on pas à généraliser ces résultats, à faire à beaucoup plus d'aveugles une vie utile et indépendante ? L'idée d'un bienfait possible, en s'installant dans un cœur tendre, y prend la forme d'un devoir. Il

pensait aux aveugles frappés à l'âge adulte, dont on venait bien de parler abondamment au Congrès de 1878, mais pour lesquels il n'y avait encore aucune école de rééducation. Aux enfants même l'Institution n'offre que 225 places. Comment les autres, qui ne reçoivent souvent dans des écoles trop pauvres qu'une culture fragile, jetés dans la vie sans soutien, parviendraient-ils à se tirer d'affaire?

Le remède? L'Institution montre au doigt dans quelle direction le chercher. Car enfin, à quoi doit-elle ses succès? Outre l'excellence de son enseignement, elle en est redevable surtout à sa société de patronage, *Société de Placement et de secours des anciens élèves*, qui se charge de découvrir des postes, d'y faire admettre ses sujets en dépit du préjugé, qui les soutient moralement et financièrement à leurs débuts et prolonge son aide aussi longtemps qu'il est besoin. Cette société groupe autour des intéressés le directeur, les professeurs de la maison, ceux qui les ont formés, qui se passionnent pour leur succès, et qui les encadrent maintenant dans la lutte pour la vie. Maurice de la Sizeranne s'y fait la main. Et d'abord il la dote d'un Comité de dames patronnesses où il enrôle sa mère et ses deux sœurs.

Et le voilà qui se prend à rêver d'une société analogue, d'une société très riche, très puissante, qui pour les anciens de l'Institution compléterait l'action de la Société de Placement et qui étendrait son ombrage tutélaire à tous les aveugles, sans exception. Elle prendrait l'infirme dès l'enfance, le conduirait vers l'école qui lui convient; et comme sans une solide instruction il n'y a point de patronage efficace, elle commencerait par éclairer les écoles et par les aider; mais surtout elle organiserait la vie des aveugles dans la société, et pendant toute leur existence se ferait la tutrice de tous ceux qui auraient besoin d'elle. A ce prix seulement, pensa-t-il, la grande idée de Valentin Haüy pourra devenir une réalité.

Presque enfant, la Sizeranne avait regardé en face toute la tâche. En 1877, — il avait vingt ans — il eut, à l'infirmerie de l'Institution, où il était malade, une conversation avec

un de ses camarades qui me la rapporte. « La Société de Placement, disait-il, fait une œuvre admirable ; mais s'occuper des seuls anciens élèves de l'Institution, c'est bien peu. Comprends ceci : tout aveugle, ouvrier ou artiste, incapable ou capable, est un frère d'infortune vers lequel nous devons tendre la main. »

III

Et de même que la révélation de Valentin Haüy, la découverte de Louis Braille n'a pas porté encore tous ses fruits. On se félicite autour de la Sizeranne des progrès réalisés. Il pressent, lui, de bien autres promesses encloses dans le génial groupement des six petits points de Braille.

Que Braille ait été peut-être timide dans ses prévisions, rien de plus naturel : il vit pendant un quart de siècle l'Institution, sa chère maison, repousser officiellement son système, dont professeurs et élèves, d'ailleurs, s'emparaient chacun en son particulier. A la veille de sa mort seulement, il entendit son directeur faire volte-face, et proclamer solennellement dans un discours de distribution des prix les mérites de son alphabet. Il eut la joie de penser que désormais tous les livres d'instruction allaient être imprimés selon sa méthode.

Devina-t-il que, comme une trainée de poudre, ses petits points allaient se propager dans toutes les écoles, à travers l'Europe, l'Amérique, bientôt l'Asie ? Quel stimulant pour ses amis de voir une à une toutes les institutions qui se fondaient en France vers cette époque adopter le Braille, d'apprendre chaque année que de nouveaux centres en Suisse, en Italie, au Brésil étaient gagnés ! Quand Maurice de la Sizeranne faisait ses classes à l'Institution, la conquête de l'Angleterre se poursuivait rapidement en vertu d'une décision prise peu auparavant à Londres par un jury d'aveugles. C'était maintenant le tour de l'Allemagne : le verdict du congrès des instituteurs allemands allait intervenir en 1879.

Pourtant, à l'Institution de Paris, qui conserve son avance,

après trente ans, les livres sont encore en bien petit nombre : voyez l'inventaire de cette époque : en dehors des partitions musicales, encore très pauvres, on dispose de quelques ouvrages de piété, d'ouvrages scolaires comprenant de rares textes classiques du dix-septième siècle, en tout une cinquantaine d'ouvrages formant 120 volumes. La grande entreprise, ç'a été un dictionnaire de la langue française, un dictionnaire en quatre volumes in-4° s'il vous plaît, imprimé en 1875, pour lequel on a dû imaginer un système spécial d'abréviation. Au total les livres Braille ne sont guère plus nombreux que n'étaient hier les livres en caractères romains de Valentin Haüy.

Mais Maurice de la Sizeranne rêve tout autre chose. Est-il donc chimérique d'espérer que les aveugles auront leurs périodiques? Un essai vient justement d'être tenté en Italie. Il le suit avec attention. — Et pourquoi les musiciens aveugles ne posséderaient-ils pas bientôt de riches collections de partitions leur permettant de rivaliser avec leurs concurrents. — Voyons loin : pourquoi le Braille un jour n'offrirait-il pas même toutes les ressources nécessaires à une haute culture intellectuelle? Affaire d'argent, sans doute. Affaire d'organisation surtout peut-être.

Commençons par scruter le Braille, pour en bien dégager les ressources. Remédier dans la mesure du possible au défaut de tout livre destiné à la lecture tactile, qui est son volume encombrant, simplifier les méthodes d'impression, ces problèmes techniques sont les premiers à envisager. Voilà justement que Ballu s'y applique avec succès. Il raconte à son ami que l'autre jour, comme il traversait le jardin des Tuileries, il a eu l'intuition d'une méthode qui permettra de couvrir de points le verso des pages aussi bien que le recto, par conséquent de réduire de 50 pour 100 la dépense de papier.

Persuadons-nous bien que c'est par le Braille que se fera l'émancipation des aveugles. Autour du poinçon, de la tablette, du livre Braille ils doivent se serrer, parce que c'est de là que rayonne pour eux toute lumière.

IV

Le titre de la première brochure de Maurice de la Sizeranne, *Les aveugles utiles* (1881), est à lui seul un programme.

« Qu'est-ce qu'un aveugle au point de vue social ? demande-t-il. A en croire beaucoup de personnes, c'est un être à part, inutile à la société pour laquelle il est une charge s'il est pauvre, et un embarras s'il est riche. Dans le premier cas il est fatalement voué à la mendicité ; dans le second à l'oisiveté ; dans tous les deux à l'ignorance. »

Or, tant que dominera cette conception de l'aveugle, comme un vent de mort elle desséchera toutes les semences que Maurice de la Sizeranne et ses amis sont prêts à répandre. Comment l'aveugle travaillerait-il si le public sceptique s'obstine à ne pas lui confier de travail ?

La notion qu'il faut substituer à celle-là date d'hier : l'aveugle est un homme comme les autres, avec une incapacité partielle, diminué sans doute dans sa faculté de production, apte pourtant, sous la condition de choisir des occupations appropriées, à se rendre utile dans la société.

Il sera donc nécessaire, tout en organisant le patronage, de mener une vaste campagne d'idées en vue de déraciner ce qu'on appelle déjà le préjugé de la cécité. Si le public est ignorant à ce point, c'est peut-être en somme qu'on n'a rien fait pour lui montrer l'expérience qui se poursuit depuis un siècle. On ne lui a point parlé de Valentin Haüy ni de Louis Braille. Pas de milieu entre le lourd traité de pédagogie qui ne se fait pas lire, et l'article de journal qui ne laisse rien dans l'esprit quand on l'a lu. Le journaliste rédige des notes à la diable sur un sujet qu'il ignore ; il vise à s'amuser en montrant le côté pittoresque des choses, non à instruire. La brochure que voici est légère, et elle sera envoyée gratuitement à quiconque en fera la demande.

Les principaux chapitres sont intitulés : *l'ouvrier aveugle, l'accordeur, le professeur de musique, l'organiste, le maître de*

chapelle. En 1881, pour l'homme moyen, tout ici est nouveau. Son gros bon sens choppe à tous les pas. En chaque genre l'auteur expose ce que peut l'aveugle : mieux, il montre ses actes. Rien que des faits, des noms, des adresses.

« Pourquoi enlever le jeune aveugle à sa famille, le garder neuf ans dans une maison d'éducation, lui faire recevoir des leçons d'excellents maîtres, développer son intelligence, ouvrir, agrandir ses horizons intellectuels, faire de cet aveugle un bon ouvrier, un artiste de talent, si c'est pour lui refuser impitoyablement, à la sortie de l'école, le moyen de se servir d'un savoir laborieusement acquis, si c'est pour lui dire : va mendier ton pain ! Il valait mieux alors laisser l'enfant aveugle végéter dans l'ignorance... au moins il n'aurait jamais su ce qu'il était capable de faire... on lui aurait épargné ce raffinement de cruauté, qui consiste à donner de l'éducation à l'aveugle afin que, devenu par vos soins un mendiant instruit, il sente mieux l'horreur de sa position. »

Lorsque, dans sa nouveauté, on lut la brochure de Maurice de la Sizeranne aux élèves de l'Institution Nationale réunis dans la salle des conférences, un témoin m'a conté que l'effet en fut considérable. Quelqu'un au dehors comprenait leur inquiétude secrète et se préparait à lutter auprès d'eux ; ils ne seraient plus seuls dans le vaste monde des voyants, bienveillant et hostile. Surtout ils sentaient confusément quelque chose en eux s'exalter : leur dignité d'homme, comprimée durant des siècles sous le poids d'une inexorable infirmité.

V

Insérer dans l'ordre social les découvertes de Valentin Haüy et de Louis Braille, et, pour y parvenir, déclencher un vaste mouvement d'opinion en faveur des aveugles, telle sera donc la tâche de Maurice de la Sizeranne.

Il en mesure toutes les difficultés.

« L'œuvre n'a été que préparée par nos grands bienfaiteurs, disait-il en mai 1884, au centenaire de la fondation

de l'Institution. Pour l'achever il nous faut beaucoup d'ouvriers, et surtout quelques apôtres.

« Savez-vous que, pour communiquer cette foi aux autres, pour être capables de les entraîner, et surtout de les retenir, il faut des âmes d'apôtres, ce n'est pas trop. »

Et il définissait l'âme d'apôtre celle « qui, profondément frappée de la vérité d'une idée, s'y consacre absolument et sacrifie tout, même sa vie, au triomphe de cette idée... De ces âmes qui ont la divine folie du dévouement, disait-il encore, il y en a toujours, et dans cette enceinte il doit s'en trouver au moins une. Que ne donnerais-je pas pour que cette cérémonie soit pour elle comme une révélation, pour qu'elle se lève et vienne à nous. »

Avais-je raison de parler de vocation? A l'époque où il s'exprimait ainsi, Maurice de la Sizeranne s'est donné tout entier. Jamais il ne se reprendra.

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DE M. DE LA SIZERANNE L'ASSOCIATION VALENTIN HAÛY

CHAPITRE IV

LES PREMIÈRES CRÉATIONS (1881-1889)

Un long temps passera encore cependant avant que soit constituée l'Association Valentin Haüy. Huit années de patience, remplies par des travaux d'approche, voilà la grande leçon que nous offre ce chapitre. Maurice de la Sizeranne sait que, selon le mot d'Anatole France, le temps ne conserve rien de ce qui a été fait sans lui.

I

Commençons par grouper les intéressés et par leur donner le sentiment de leurs intérêts communs. C'est le Braille qui nous y servira. Trois des premières créations le concernent : un abrégé (1882) ; les premiers périodiques en Braille (1883-1884), la bibliothèque Braille (1884).

Nous retrouverons plus tard l'abrégé et la bibliothèque Braille, au moment de leur plein épanouissement. Le *Louis Braille* va être le premier lien efficace.

Étrange journal ; destiné à des aveugles, rédigé par des aveugles, imprimé par des aveugles. Le premier numéro était daté du 4 janvier, jour anniversaire de la naissance de Braille.

Le but était ainsi défini :

« Unir les aveugles lisant le français, les renseigner sur tout ce qu'il leur est utile de savoir et qu'ils ne peuvent apprendre ailleurs. »

Et voici le programme :

« Explication de systèmes, d'instruments nouveaux et perfectionnés, reconnus bons et pratiques par des aveugles compétents ; vies d'aveugles remarquables ; catalogue des livres imprimés en Braille ; paroles françaises, musique de tous pays ; œuvres des aveugles éditées pour les clairvoyants ; livres en Braille, appareils à vendre d'occasion ; moyens pratiques d'acheter tout cela. Nouveaux emplois obtenus par des aveugles. Fondations d'établissements en notre faveur. Réponse à des questions posées par des abonnés, exemple : en tel cas, que doit faire un aveugle ? »

J'ai relu avec une religieuse émotion ces premiers numéros de quatre pages seulement. « Dans notre écriture, y lit-on, les mots sont précieux : n'en dépensons pas un inutilement. » Il fallait un *Louis Braille* très bon marché pour grouper autour de lui la famille entière des aveugles.

La voilà qui se forme. On apprend dans le *Louis Braille* que le jeune Albert Mahaut vient de passer brillamment son brevet élémentaire, qu'à l'exposition de Blois le facteur Oury a obtenu un prix pour ses pianos ; une pièce de Chavagnat, *l'Amphore*, vient d'être représentée à Paris. Marty a remporté un premier prix d'orgue au Conservatoire. Toutes ces nouvelles, les lecteurs sentent qu'elles viennent de chez eux ; aucune ne les laisse indifférents, car tout succès d'un aveugle est un peu leur succès personnel.

Une famille a des ancêtres communs dont le souvenir unit ses membres. Les aveugles qui lisent sont tous enfants de Valentin Haüy et de Louis Braille. Voici dès les premiers numéros des biographies de l'un et de l'autre ; aussi de Gau-

tier, le père des musiciens, de Montal, le père des accordeurs. On ouvre une souscription pour l'érection d'un buste de Braille dans sa petite patrie, à Coupvray.

Surtout les catalogues, les adresses de copistes, les renseignements pratiques de tout genre que le *Louis Braille* publie facilitent à chacun sa tâche et, en assurant la liaison entre eux, il offre aux membres de la famille le moyen de s'aider les uns les autres.

« Depuis trente ans, s'écrie-t-il, que la France compte un grand nombre d'aveugles exerçant une profession intellectuelle ou manuelle, si chacun d'eux avait dans sa sphère tenté de grands efforts pour être utile à ses confrères, le niveau général du bien-être des aveugles instruits serait certainement plus élevé... Voici à Paris six aveugles facteurs de pianos : par leur magasin, leur clientèle, leurs relations commerciales, ils peuvent beaucoup aider les compositeurs à vendre leur musique, les professeurs à trouver des élèves, les accordeurs des accords de pianos, et même les ouvriers des commandes en tout genre. »

Et puis le *Louis Braille* est plein d'exemples fortifiants. Jaillet vient de mourir. Beaucoup d'entre vous l'ont connu, Jaillet, l'organiste de Saint-Étienne à Rennes. Oui, il a eu bien de la peine à se faire une clientèle ; mais enfin, à force de travail et de bonne conduite, il y était parvenu, il a élevé sa petite famille, et même, savez-vous ? il avait économisé de quoi vivre tranquille dans ses vieux jours. « Honneur à de tels aveugles ! » Ainsi le *Louis Braille* donne à son lecteur confiance en soi, sûr moyen d'inspirer le goût de l'effort, et de relever en chacun le niveau de la moralité. Écoutez un des abonnés conter à ses camarades une aventure dont il vient d'être le héros :

« J'ai entrepris de réparer une pendule fabriquée sous Louis XIV, dans laquelle il y a un petit orgue à cylindre et quatorze personnages mécaniques. Depuis deux ans le propriétaire de cette pendule cherchait vainement quelqu'un qui voulût se charger de la réparation ; tous les horlogers et mécaniciens auxquels il en parlait disaient que c'était im-

possible. Un jour que j'accordais son piano il me parla de sa pendule ; je lui demandai de me la confier, promettant de la lui rendre en parfait état. La bienheureuse pendule fut portée chez moi par deux hommes, car elle a 1 m. 20 de hauteur, et pèse au moins 60 kilogrammes. Deux mois après (je n'y pouvais travailler que le soir, et pas tous les jours), cette pendule réputée irréparable marquait admirablement les heures ; l'orgue jouait ses gavottes et ses polkas du temps jadis, que les personnages dansaient parfaitement en mesure, en battant des mains et en remuant les lèvres, comme ils devaient le faire sous le règne du Grand Roi, quand la pendule était neuve... Cela prouve que quand il le veut un aveugle peut faire des choses regardées comme impossibles par les clairvoyants. »

Des œuvres travaillent pour nous, sans doute ; mais comptons sur nous-mêmes d'abord, voilà la grande leçon du *Louis Braille*.

* * *

Le nouveau journal prospéra vite : dès le mois de juillet il a doublé le nombre de ses pages, qui sera porté à quatorze en 1886. Surtout un supplément s'y ajoute en 1884 : la *Revue Braille*, une toute petite sœur très humble de la *Revue des Deux Mondes* et du *Correspondant*, dont elle résume souvent les articles. De même que le *Louis Braille* leur apportera les nouvelles de leur petit monde spécial, la *Revue Braille* tiendra les aveugles au courant du mouvement intellectuel et artistique.

II

Tandis que d'une main Maurice de la Sizeranne tendait aux aveugles le *Louis Braille* imprimé en points saillants, de l'autre il tendait le *Valentin Haüy*, en noir, aux amis voyants des aveugles. Eux aussi, les ouvriers de la tâche entreprise, il faut les grouper et il faut leur assurer des outils de travail. Le *Valentin Haüy* sera ce greffier de l'expérience

qui a manqué jusqu'à présent à l'art tout jeune, encore tâtonnant et trébuchant, de la typhlogologie. Il mettra au courant de toutes les tentatives faites en France et à l'étranger, et il en suivra les résultats

Du vaste programme de Maurice de la Sizeranne je retiendrai surtout le point essentiel : les rapports établis avec l'étranger. Chaque numéro apporte l'analyse de périodiques anglais, italiens, allemands. Dès le second, une vaste enquête est entreprise sur les travaux manuels des aveugles dans tous les pays, y compris l'Égypte. Voici encore un important article sur les ateliers d'Édimbourg, où, paraît-il, le travail d'ameublement donne des résultats dignes de faire réfléchir en France. Un autre sur l'école d'aveugles du Canada.

Et le mouvement en retour de la France vers l'étranger ne tarde pas à s'établir par la même voie : dès la fin de la première année le *Valentin Haüy* a pénétré partout où l'on s'occupe des aveugles, même au Brésil et en Australie. Les périodiques étrangers commencent à publier des traductions d'articles qu'il a donnés. En Angleterre, on édite en brochure, pour l'usage des écoles spéciales du pays, la longue étude de Maurice de la Sizeranne sur la « vraie mission des petites écoles ».

A l'occasion du congrès d'Amsterdam, en 1885, une discussion internationale s'engage dans les pages du *Valentin Haüy* sur l'organisation des congrès. Maurice de la Sizeranne, qui s'est rendu à Amsterdam, a été choqué par l'inanité des discours d'apparat où se réfugie fatalement l'incompétence des personnages officiels. Il constate au retour, dans le *Valentin Haüy*, que la besogne utile ne se fera guère qu'en dehors des réunions ; et pour l'avenir il propose un changement de méthode. D'Allemagne, de Hollande, du Danemark, les correspondances affluaient à la direction du *Valentin Haüy* ; Moldenhawer, le directeur de Copenhague, manifestait son intérêt en apportant des suggestions de détail.

A peine né, le *Valentin Haüy* s'imposait hors de France comme en France ; il tendait à devenir une sorte d'organe

international pour l'étude des questions relatives aux aveugles.

III

Voici donc les typhlophiles groupés : ils demandent qu'on organise leur travail. Trois créations y pourvoiront : la Conférence, le Musée et une Bibliothèque de livres techniques, qui tous les trois prennent, comme le périodique, le nom de l'illustre initiateur.

Dès la fin de sa première année d'existence, en décembre 1883, le *Valentin Haüy* invitait les amis des aveugles à se réunir le quatrième jeudi de chaque mois de 4 heures à 6 heures chez Maurice de la Sizeranne, 37, boulevard des Invalides.

« On étudiera, on discutera les inventions, les projets nouveaux ou à parfaire, qui sont présentés à la direction du *Valentin Haüy*. Les inventeurs de systèmes, les promoteurs d'idées nouvelles, les amis des aveugles habitant l'étranger et de passage à Paris, seront invités à venir exposer leurs idées à ces réunions ; on pourra aussi y donner lecture des travaux sur les aveugles écrits en France ou à l'étranger, inédits ou peu répandus. »

On vint beaucoup et régulièrement. Des témoins m'ont dit le grand intérêt qu'on prit à ces réunions. Mme de la Sizeranne y apportait le charme de sa présence. Dans les intermèdes, ménagés en vue de faciliter de fructueuses conversations, on passait le thé ou bien, pour fêter quelque visiteur de marque, l'on débouchait une bouteille de ce fameux vin de l'Hermitage, don généreux des vignes de la famille.

Les inventeurs affluèrent très vite. En voici quatre en une seule séance : avec Ballu, qui ne manque jamais une réunion, le comte de Beaufort, inventeur de la stylographie pour la correspondance de l'aveugle avec les clairvoyants ; Recordon, qui a imaginé une machine pour écrire à la fois en Braille et en noir ; Malizart qui s'occupera jusqu'à quatre-

vingts ans de la construction des tablettes Braille. On parle d'une encre épaisse dont quelques-uns attendent merveille pour tracer des dessins en relief. La presse de tous les pays a fait grand bruit autour du visagraphe Naumburg et de l'électrographe Thomas, construits l'un aux États-Unis et l'autre en France pour traduire à l'usage des aveugles les signes visibles de l'écriture vulgaire en signes tangibles, et leur permettre de déchiffrer les livres des voyants. N'est-il pas bien piquant de constater que justement à la première séance de la Conférence, dès janvier 1884, l'ingénieur Camille Grin présenta un appareil de lecture basé lui aussi sur les propriétés du sélénium, et dont l'objet était identiquement le même? C'est à la Conférence Valentin Haüy qu'un jour l'aveugle Oury présentera le principe d'un appareil à calculer nouveau, qui, avec le concours de MM. Mattei et Martin, deviendra le cubarithme employé dans toutes les écoles de France et dans beaucoup d'écoles à l'étranger.

Les psychologues aussi trouvent ici leur compte. Un jour on traite « des illusions de la vue » ; un autre, « de la perception du beau chez les aveugles. »

Toutefois le maître de la maison marque sa prédilection pour les recherches d'une utilité immédiate : un ancien avoué frappé de cécité, Albert Vacher, expose le problème de la capacité légale des aveugles en France, et son mémoire, publié par le *Valentin Haüy*, fera longtemps autorité.

Quand un étranger peut être attiré à la Conférence, la séance revêt une solennité particulière. Voici dès les premiers hivers l'abbé Burchesi, venu du Canada, l'abbé Vitali, directeur de l'Institution de Milan, le docteur Skrébitsky, de Saint-Petersbourg, le frère Philibert, directeur de l'école de Bruxelles. Plus tard on rencontrera M. Anagnos, de Boston, Dante Barbi Adriani, de Florence, les demoiselles Segersted, de Suède, Mlle de Neumann, d'Autriche, etc.

La Conférence est un *laboratoire de recherches* où s'éla-

borent les idées directives de la typhlophilie que le *Valentin Haüy* répand dans les milieux compétents du monde entier.

IV

Le *Musée Valentin Haüy* et la *Bibliothèque Valentin Haüy*, créés tous les deux en 1886, sont en quelque sorte des annexes de la Conférence, les collections indispensables au travail du laboratoire.

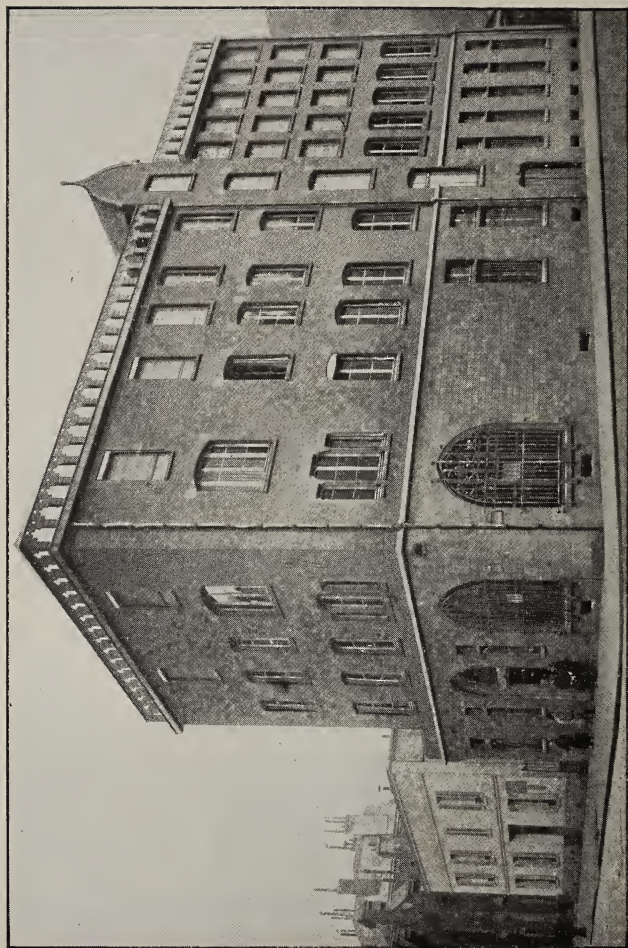
La *Bibliothèque Valentin Haüy* est la collection des ouvrages qui traitent de la cécité et des aveugles.

Le *Musée* est la collection des appareils de tout genre utilisés par les aveugles dans le passé et dans le présent, ou simplement inventés à leur intention. Justement la Conférence avait mis à l'étude, dans une série de réunions, l'outillage pédagogique des écoles spéciales : méthodes d'écriture, cartes en relief pour l'enseignement de la géographie, appareils à calculer. Les professeurs spécialistes de l'Institution avaient été chargés des rapports, et leur investigation devait remonter dans le temps jusqu'à Valentin Haüy, s'étendre dans l'espace à toutes les écoles existantes. Les spécimens qu'on avait pu recueillir avaient cicrulé de main en main et l'on avait à cette occasion mesuré de quel intérêt serait leur groupement. Edgar Guilbeau, qui est le véritable fondateur du Musée, prit la direction de l'entreprise et en assumait personnellement les charges.

L'utilité du Musée, immédiatement sentie, lui attira de nombreux dons. Au bout d'un an, le *Valentin Haüy* pouvait écrire que, sans bourse délier, le Musée avait acquis déjà 700 pièces représentant une valeur approximative de 10 000 francs. Dès l'automne de 1887, il faudra le transporter du 22, rue Rousselet, dans un local moins exigu, au 14 de la rue Bertrand. Et chaque mardi il recevait des visiteurs nouveaux venus pour s'instruire, souvent des visiteurs de marque.



MAURICE DE LA SIZERANNE EN 1863
A L'AGE DE 6 ANS, AVANT SON
ACCIDENT.



LA MAISON DE LA RUE DUROC, BATIE EN 1906 PAR MAURICE DE LA SIZERANNE

V

Ainsi, un à un, Maurice de la Sizeranne a monté les rouages du mécanisme. Qu'attend-il donc encore pour inaugurer sa grande entreprise de charité? Lui seul ne se juge pas prêt. Il continue de s'instruire et de former ses équipes.

En 1885 il publie son *Guadet et les aveugles*. De 1850 à 1871 Guadet était apparu aux étrangers comme le représentant de la typhlophilie française. C'est l'expérience française que Maurice de la Sizeranne voulait étudier à fond et condenser en un petit manuel à l'usage de ses collaborateurs.

« Mon but, écrivait-il dans sa préface, est un but essentiellement pratique. Sans doute, en écrivant ces pages, j'ai eu l'intention d'honorer un homme qui a tant fait pour les aveugles, mais je me suis surtout efforcé d'être utile à ceux qui se sont donné la même mission que lui. J'ai voulu leur offrir l'exemple de la vie studieuse de Guadet, et leur présenter un résumé méthodique de ses idées relatives aux aveugles. Ce dernier travail était nécessaire, vu l'étendue et la rareté des ouvrages dans lesquels ces appréciations sont disséminées. »

En même temps qu'il recueillait l'héritage de la tradition nationale, il s'entourait de collaborateurs polyglottes pour reprendre, beaucoup plus active que du temps de Guadet, la correspondance avec les institutions d'aveugles de l'étranger. Lui-même trouvait le temps de voyager. Après Amsterdam il se rend en 1888 à Cologne, pour le congrès allemand des instituteurs d'aveugles qui se tient au Gurzenich. La considération dont les spécialistes de tous les pays entourèrent ce jeune homme de trente ans manifesta l'autorité que le *Valentin Haüy* lui avait acquise. Il présenta un rapport sur l'enseignement de la musique et l'emploi de musicien pour les aveugles, sujet sur lequel la France pouvait donner à l'étranger d'utiles enseignements. Le succès fut

grand pour le système français de Braille négligé jusqu'alors en Allemagne en dépit des décisions officielles : deux pages imprimées par l'imprimerie du *Louis Braille* selon le procédé dit inter-points, firent sensation, et la musicographie de Paris fut solennellement adoptée comme musicographie internationale.

Au retour, Maurice de la Sizeranne rapportait dans ses bagages des appareils nouveaux pour son Musée, et des idées à mûrir. Si dans ce temps-là le *Valentin Haüy* et la *Conférence* s'occupent activement de la question, capitale pour l'enfant aveugle, des leçons de choses, et de l'enseignement du modelage dans les écoles, c'est peut-être parce que M. de la Sizeranne a visité près de Cologne l'école de Düren qui, comme la plupart des écoles allemandes, tient ces enseignements en grand honneur.

L'Angleterre, toutefois, me paraît lui avoir donné beaucoup plus que l'Allemagne. Il y séjournera en 1890, et là aussi présentera un rapport important au congrès des instituteurs d'aveugles. Depuis près de dix ans déjà il était en relation avec le docteur Armitage, et je crois bien qu'il ne s'était guère passé d'année où ces deux hommes, unis dès leur première entrevue dans un même dévouement, ne se fussent rencontrés, soit à Paris, soit dans quelque congrès. Frappé de cécité partielle en pleine carrière, le docteur Armitage avait dès 1868 fondé à Londres la *British and Foreign Blind Association*, sorte d'Association Valentin Haüy avant la lettre. Si le *Progress* et le cabinet de lecture de Londres devancèrent notre *Louis Braille* et notre bibliothèque Braille circulante, le docteur Armitage, en revanche, envoyait la Conférence Valentin Haüy de Paris ; il déclarait vouloir lui donner une sœur au delà du détroit.

C'est Maurice de la Sizeranne qui préparera les prochains congrès internationaux d'aveugles tenus à Paris lors des expositions universelles de 89 et de 1900. Toute la charge de leur organisation reposera sur lui. Le voilà devenu le centre du grand mouvement typhlophile international où, grâce à lui, la France a repris son rôle directeur.

VI

Et à l'intérieur peu à peu le patronage s'organisait : le patronage est au bout de toutes les créations que nous avons vu Maurice de la Sizeranne entreprendre depuis 1882. Une correspondance considérable parvient maintenant chaque matin à la direction du *Louis Braille*, permettant de suivre les besoins des aveugles dispersés dans tout le pays, de connaître les difficultés auxquelles chacun se heurte. A ses heures de réception — au moins quatre par semaine — des parents viennent demander à Maurice de la Sizeranne des directives pour l'instruction de leur enfant aveugle. Ils ne pouvaient pas se décider à se séparer du petit infirme. Maurice de la Sizeranne parlait de l'avenir, de la nécessité où serait l'enfant de gagner un jour sa vie, de l'indépendance à laquelle il avait droit, des reproches qu'il pourrait adresser à ceux qui, par une tendresse mal comprise, l'auraient privé d'instruction. Plus souvent c'était un aveugle adulte qui venait demander un conseil, un homme déjà pourvu d'une profession qui, déçu par une première expérience, désespérait de trouver du travail.

Découvrir des emplois était la grande préoccupation de Maurice de la Sizeranne. Il se faisait commis-voyageur pour placer des organistes. Il en installa notamment plusieurs dans le Dauphiné. Pour gagner les curés hésitants, lui-même se mettait à l'orgue. Et il adaptait son jeu aux goûts du milieu. Un jour, à Voiron, les membres de la fabrique étaient en grand émoi de le voir à la tribune : un aveugle ! Sûrement il allait détériorer l'instrument que la paroisse avait payé si cher ! Il fit rouler sur leur tête une de ces sorties à grand fracas qui rappellent à Descaves les déménageurs bousculant de gros meubles à l'étage supérieur de nos maisons. Dans un sursaut d'admiration la place fut enlevée.

Des services réguliers se constituaient peu à peu. Le *Louis Braille* centralisait les commandes : commandes de papier,

de tablettes, en vue d'obtenir pour tous des conditions plus avantageuses. Et voilà l'origine de notre service actuel des publications.

Un jour, grande nouvelle : on lit dans le *Louis Braille* qu'un aveugle, accordeur et professeur de musique à Montluçon, a obtenu de voyager sur le réseau d'Orléans en ne payant qu'une place pour lui et son guide. La direction du journal se met en campagne : au printemps de 87, voici que le P.-L.-M. fait une première fois la même concession à son tour. Les cœurs battent d'espérance : la surcharge du billet du guide sera-t-elle bientôt épargnée à l'aveugle qui va placer des brosses ou accorder des pianos dans la ville voisine ? Peu à peu les autres compagnies suivirent. Et c'est ainsi que se trouva formé dès 1888, dans le cabinet de Maurice de la Sizeranne, avenue de Villars, le service des permis de chemins de fer qui devait prendre plus tard une si grande extension.

Une autre fois on apprend qu'un des membres de la Conférence a été chargé d'aller visiter à domicile les aveugles illettrés et de leur enseigner le Braille. Les enfants empêchés par leur âge ou par leur santé de fréquenter l'école tirèrent grand parti de cette initiative. Les ouvriers, courbés sur une besogne qui les nourrissait bien juste, montrèrent peu d'empressement. Les visites n'étaient point perdues pourtant : elles apportaient des conseils, des distractions, une aide pour l'écoulement de la marchandise. Et ce fut l'origine d'un autre service.

Les ouvriers maintenant sont à pied d'œuvre. Le moment est venu enfin de réaliser le grand projet.

CHAPITRE V

FONDATION ET DÉVELOPPEMENT
DE L'ASSOCIATION VALENTIN HAÛY
(1889-1918)

I

Ce fut le soir du 3 décembre 1888. Les habitués étaient réunis chez Maurice de la Sizeranne. Le commandant Bazerzer prit la parole. Aucun des témoins ne nous a conservé le récit de cette soirée, mais j'imagine sans peine son petit discours.

« Mon ami, dit-il sans doute, nous avons été une cire molle entre vos doigts ; vous avez façonné comme vous l'entendiez l'aide que nous vous apportions. A nous de vous pousser à notre tour. Nul de nous n'ignore plus votre pensée de derrière la tête. Pour voir la grande œuvre que vous rêvez, nous n'avons eu qu'à achever mentalement le dessin qui se formait sous nos yeux. Elle nous est chère déjà comme à vous-même. Eh bien, nous estimons que l'heure a sonné de lui donner naissance.

« Oh ! je sais votre horreur des philanthropes de cabinet qui, un beau jour, s'avisent de créer une œuvre, imaginent un titre, groupent autour d'une table des gens qui ne se sont jamais vus, distribuent des fonctions honorifiques et puis sont tout surpris de constater au bout de quelques mois que leur œuvre ne sert à rien. L'Association que vous allez créer, elle existe déjà, et depuis six ans. Elle a commencé modestement, comme toutes les choses qui veulent durer, modelant son action sur des besoins constatés, poussant en

chaque point de profondes racines. L'acte officiel qui la fondera ne fera que constater son existence et dresser son état civil.

« Nos buts ? Pour les écrire, je n'ai eu qu'à regarder ce que nous faisons. Voici vos statuts, tels que je les ai copiés dans les faits.

« Aider les aveugles de toutes conditions et par tous les moyens. Étendre le mouvement en faveur des aveugles et unir les personnes qui s'intéressent à eux. Chercher et recommander les meilleures méthodes d'enseignement intellectuel et professionnel. Augmenter le nombre des livres à l'usage des aveugles, en diminuer le prix, les mettre à la portée de tous par des bibliothèques circulantes. Encourager le perfectionnement des appareils, des outils spéciaux, s'efforcer de les rendre moins coûteux et de les vulgariser. Favoriser le perfectionnement des établissements utiles aux aveugles ; solliciter des pouvoirs publics, des grandes administrations, l'adoption de mesures favorables aux aveugles. Chercher à faire bénéficier les aveugles nécessiteux des institutions philanthropiques établies pour tous les indigents. Étudier et vulgariser la prophylaxie de la cécité. Patronner les enfants aveugles ; encourager les parents et leur donner les indications nécessaires pour qu'ils puissent les faire instruire. Étudier, recommander, appliquer les meilleurs systèmes de patronage, de soutien moral et matériel pour les travailleurs adultes.

« Ces services, tous créés déjà, tous vivants, nous en opérons la synthèse dans une grande œuvre, rien de plus.

« Son nom n'est plus à choisir : l'Association qui réunit *le Valentin Haüy, la Conférence Valentin Haüy, la Bibliothèque Valentin Haüy, le Musée Valentin Haüy*, ne saurait être que *l'Association Valentin Haüy*. »

II

Ballu était radieux. Bernus approuvait de sa voix basse. Mais Guilbeau s'agitait. Il parla de « mégalomanie typhlophilique ». Maurice de la Sizeranne avait à le rassurer et

surtout à rassurer sa propre prudence. La rédaction des statuts, qui suivit de près, permet de conjecturer sa réponse.

« Simple changement d'habit : nous serons une grande œuvre au lieu d'un faisceau d'œuvres. Soit, mais veillons à ce que l'habit de cérémonie que vous nous proposez de revêtir ne nous ruine pas.

« L'heure de nous transformer n'a vraiment sonné, mes amis, que si nous sommes bien résolus à rester strictement fidèles dans une grande œuvre à trois principes tutélaires qui nous ont guidés jusqu'à ce jour.

« Le plus malaisé à sauvegarder, c'est le principe d'une entente étroite avec toutes les œuvres s'occupant des aveugles. Une poussière de petites œuvres ne portait ombrage à personne. Il n'en sera pas de même d'une œuvre générale. Notre but doit être de donner plus de cohésion aux efforts tentés en vue du bien des aveugles, en quelque lieu qu'il soit fait, dans quelque ordre d'idées qu'il se manifeste. Nous seconderons, sitôt que nous en aurons les moyens, les sociétés constituées en faveur des aveugles. Sans jamais nous substituer à elles, nous les indiquerons aux aveugles intéressés.

« Un second point qui me préoccupe, c'est la lèpre des frais généraux. Elle infecte presque infailliblement toutes les œuvres qui se disent grandes. Grande œuvre, nous resterons une œuvre humble, n'ayant point de siège social autre que le cabinet de travail où vous voilà réunis. Notre Bibliothèque Braille est bien à l'étroit, 22, rue Rousselet, et notre Musée point trop au large, 14, rue Bertrand : ils y demeureront l'un et l'autre, tant que les murs les contiendront. Surtout nous inscrirons dans nos statuts, parmi nos ressources régulières, avant même les ressources en espèces, « le concours actif de ceux des membres qui « consacrent une partie de leur temps et de leurs facultés « au service de l'œuvre. » La cotisation de simples membres adhérents sera très faible, un franc seulement, parce que, plus encore que de vastes ressources, il nous importe de

réunir un grand nombre de collaborateurs actifs, prêts à employer des aveugles ou à les faire employer. Le jour enfin où il nous faudra de toute nécessité prendre des salariés, autant que possible nous embaucherons des aveugles, et s'il nous faut absolument des voyants, nous choisirons des parents d'aveugles ; nos frais généraux serviront du moins à leur manière l'œuvre de patronage.

« Voici toutefois le point capital. Notre action a réussi parce que nous, qui l'avons entreprise, sommes aveugles. Nous avons la compétence que confère la cécité. Le résultat le plus fécond que nous ayons obtenu, c'est cette aide mutuelle partout suscitée entre les aveugles qui, quand la cause commune est en jeu, ne ménagent ni leur temps ni leur peine. Nous transformons les aveugles en typhlophiles. Si, parce qu'elle devient grande, notre œuvre cessait d'être entre les mains des aveugles, elle serait ruinée. Les statuts doivent donc leur assurer une large part dans l'administration. Nous adopterons — voulez-vous ? — la mesure qui a si bien réussi depuis quarante ans à la *Société de placement et de secours de l'Institution nationale* : « La moitié des membres du conseil d'administration devra être choisie parmi les aveugles. » Si le président est choisi parmi les membres clairvoyants du conseil, le secrétaire général devra l'être parmi les aveugles. Pourquoi, entre nous, ce soir, n'irais-je pas jusqu'au bout de ma pensée, que nous n'inscrirons point tout entière dans les statuts ? Il faudrait que les membres clairvoyants du conseil ne fussent que les pourvoyeurs de fonds, les conseillers et les agents d'exécution des membres aveugles, entre les mains desquels devraient rester toujours — du moins pour les questions techniques — les rênes du gouvernement.

« Œuvre d'union, servie par une multitude d'activités bénévoles, dirigée par les aveugles, pourquoi notre *Association Valentin Haüy*, ainsi constituée, ne songerait-elle pas à s'installer un peu partout, en province comme à Paris, voire aux colonies ? Dès ce soir je vous propose d'inscrire aux statuts l'article que voici : « Des groupes locaux pourront,

« avec l'assentiment de l'autorité compétente, être formés
« dans les villes où l'Association comptera un certain nombre
« d'adhérents. » Je la rêve plaçant auprès de chaque aveugle
la main qui doit le conduire et le soutenir dans la vie ».

Moins de deux mois plus tard, le 28 janvier 1889, *l'Association Valentin Haüy* était officiellement constituée.

III

Trois commissions allaient se partager la tâche.

La première, la Commission de propagande, n'avait pas seulement pour fonction de faire connaître l'œuvre, d'y faire affluer les adhésions et les dons : à elle incombait de créer un vaste mouvement d'opinion en faveur des aveugles, de répandre partout l'idée de l'aveugle utile.

La seconde, dite Commission d'études et publications, constituait en quelque sorte le cerveau de l'organisme. Sa tâche est d'élaborer les idées que les différents services traduiront en actes. Elle « étudie les systèmes d'enseignement intellectuel et professionnel, les appareils, les outils spéciaux, leur perfectionnement et leur vulgarisation. Elle se préoccupe du matériel scolaire spécial, de l'unification des systèmes et de la coordination des efforts, du choix des ouvrages à publier, de l'impression et de la vente à bon marché des livres en relief ».

Mais tout converge vers la troisième commission, la Commission de patronage. Les deux premières n'ont fait que préparer son action, l'une en disposant le public à faire travailler l'aveugle, l'autre en fournissant à l'aveugle les instruments de sa culture et de son travail ; son rôle à elle est de le soutenir dans toutes les circonstances de sa vie, de la naissance à la mort.

Voici une première section qui s'occupe des enfants au-dessous de l'âge scolaire. Elle éclaire les parents sur l'avenir possible, leur donne les conseils indispensables à la première éducation, enfin l'âge venu, place l'enfant à l'école et l'y suit pendant la durée de ses études.

Une seconde section chargée des enfants d'âge scolaire désigne l'établissement qui convient, entreprend toutes les démarches nécessaires pour l'obtention d'une bourse quand il y a lieu, suit ses pupilles tout le temps de l'écolage.

Une autre section est consacrée aux adultes susceptibles de faire un apprentissage. Ce sont ou des aveugles d'enfance qu'on a négligé de placer en temps opportun à l'école spéciale, ou, plus souvent, des aveugles frappés à l'âge adulte et qu'il faut rééduquer. L'Association s'occupera de les faire admettre dans un atelier, à la sortie elle leur fournira l'outillage nécessaire et tâchera de leur procurer du travail.

La section qui suit, dite des « adultes travailleurs », comporte des services qui, constate le premier rapport annuel de l'Association, varient à l'infini comme les circonstances où les patronnés se trouvent placés. Le musicien demande un poste d'organiste, des élèves pour le piano et le violon, des partitions de musique à bon marché ; le brossier souhaite qu'on lui fournisse du chiendent au prix de gros et qu'on écoule le plus possible de ses brosses.

Enfin une cinquième et dernière section prend en charge les vieillards et ceux qui, incapables d'aucun travail par suite de leur âge ou de leur état de santé, ne peuvent être qu'assistés pécuniairement ou hospitalisés. A ceux-là il faut indiquer les organes appropriés d'assistance, désigner l'asile qui les accueillera, prodiguer douceurs et encouragements. Bien que l'Association eût, dans le principe, désiré réserver de préférence ses ressources pour les travailleurs, cette section prendra par la force des choses une importance croissante en raison du nombre considérable d'aveugles frappés dans la vieillesse.

IV

Les résultats vont très vite dépasser les espérances de Maurice de la Sizeranne.

Il compose fort habilement son conseil d'administration. Avec ses collaborateurs éprouvés des premières années, ce

qu'il lui faut surtout, ce sont des hommes capables de faire apprécier l'œuvre nouvelle dans des milieux très divers. Voici un membre de l'Université, le grammairien Dussouchet ; un membre du clergé qui recommandera les organistes ; un avocat, un maître des requêtes au Conseil d'État, un auditeur à la Cour des comptes, un ancien magistrat, un ingénieur des ponts et chaussées. Un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur pourra être fort précieux pour les rapports avec l'administration de l'Assistance. La presse, dont on aura si grand besoin, et si souvent, est représentée par qui ? par le comte Léon Lavedan, s'il vous plaît, le propre directeur du *Correspondant*. Avec cela beaucoup de beaux noms qui sonnent clair notre meilleure aristocratie. Mais le plus riche coup de filet de Maurice de la Sizeranne, c'est son président : Jules Simon a accepté. On colporte la nouvelle avec stupeur et enthousiasme : Jules Simon accepte !

Jules Simon, ce n'est pas seulement l'académicien, l'admirable orateur, c'est en matière d'œuvres la plus haute autorité morale du pays. Le 4 mai 1890, dans la salle de la Société d'encouragement au bien, la première assemblée générale, où il prend la parole et expose les buts de l'œuvre, est un gros succès. Mme Carnot est dans l'assistance. Elle envoie un don de 200 francs après la séance. Le 6 mai, *le Temps* publie un article de Jules Simon. Aussitôt toute la grande presse y fait écho. C'est l'origine d'un vaste mouvement de publicité qui ne s'arrêtera plus.

Je me représente ces premières années de l'Association Valentin Haüy comme une période de plénitude intellectuelle et de joie pour Maurice de la Sizeranne. Point d'immeuble encore à surveiller : tout juste les deux pauvres pièces de la Bibliothèque Braille et le petit local du Musée. Point de frais généraux. Point d'employés à diriger. Une lourde machine ne s'interpose point entre le cœur qui conçoit et l'aveugle à aider. Un don de 100 francs émeut plus le directeur en ce temps-là que ne fera plus tard un billet de 1 000 francs. Maurice de la Sizeranne crée dans l'enthousiasme.

Il crée un vestiaire qui devra fournir de blouses les ouvriers, d'habits de soirée les musiciens — car n'oubliez pas qu'il nous faut même l'habit. — Les amis de l'Association sont invités à apporter leurs vêtements usagés, et, bientôt, dans un ouvroir où elles se grouperont deux fois par semaine, des dames travailleront de leurs mains à les remettre en état.

Il crée un petit atelier de reliure où un aveugle cartonnera les volumes de la Bibliothèque Braille.

Il crée un service de consultations juridiques où, chaque semaine, les aveugles pourront venir demander des avis, et parfois une protection contre ceux qui exploitent leur infirmité. L'ami qui les guide — un des leurs, un ancien magistrat qui a perdu la vue — ne se contente pas de leur donner ses conseils ; il entreprend pour eux correspondance et démarches au besoin.

Puis il s'attaque au problème ardu entre tous, le problème des ouvrières. Il organise, en 1892, chez les sœurs aveugles de Saint-Paul un atelier d'apprentissage, et à Tracy-le-Mont, dans l'Oise, un atelier de travail, celui que nous retrouverons un peu plus tard transféré à Saintes.

Pour les hommes incapables d'apprendre un métier régulier, voici une industrie nouvelle : la fabrication des sacs en papier. Un atelier est ouvert rue Saint-Sauveur, et tous les amis de l'Association sont invités à donner leurs vieux papiers : journaux, thèses de doctorat, rapports administratifs, se métamorphosent ici en sacs, qui transporteront des légumes dans les filets des ménagères.

Puis c'est le service des avances aux travailleurs qui viendra en aide dans les moments difficiles : grâce à lui des patronnés seront mis à même de joindre à leur pauvre petite industrie le petit commerce qui souvent les sauvera. Voici encore la caisse des loyers destinée à donner des primes d'encouragement à tous ceux qui épargnent pour payer exactement leurs termes.

Dès 1895, dernière année de la présidence de Jules Simon, il faut enfin s'y décider : l'Association est devenue trop

grande personne ; il est nécessaire de l'installer chez elle dans ses meubles. Maurice de la Sizeranne loue pour elle une demeure spacieuse à souhait au 95 de l'avenue de Breteuil. Chaque service aura sa salle où il sera confortablement établi. La place est prévue pour tous les agrandissements futurs. On s'installe... pour l'éternité !

V

Mais la réalité allait une fois encore, et bien vite, mettre en défaut les prévisions les plus optimistes.

A qui maintenant proposer la présidence ? Et comment, après un Jules Simon, ne pas déchoir ? Maurice de la Sizeranne a son projet. Quand il s'agit de son œuvre, voyez-vous, aucune audace ne coûte à ce timide.

Je l'en crois pourtant lorsqu'il nous dit qu'il était un peu troublé en sonnant à la porte... de François Coppée. C'était à la Fraizière, sa propriété de campagne, le doux poète se promenait à la nuit tombante dans l'odeur des résédas. On parla du bon grand-père, le comte Monier de la Sizeranne qui jadis, sous l'Empire, fréquentait la Bibliothèque du Sénat, à laquelle Coppée tout jeune était attaché. Il aimait à évoquer la figure de l'affable vieillard lamartinien, à l'urbanité un peu surannée. Maurice de la Sizeranne rappela sans doute à Coppée que dans les débuts de sa vie littéraire, il avait été l'habitué du salon de Guadet à l'Institution et avait connu là des aveugles distingués. Le petit logis de la rue Oudinot était tout près du boulevard des Invalides, tout près aussi de l'avenue de Breteuil. Coppée rencontrait des aveugles tous les jours, dans tous les coins de son cher quartier. C'étaient des voisins, des amis, qui venaient lui demander son aide.

Maurice de la Sizeranne rentra radieux ce jour-là. Il écrira plus tard ce que fut l'attachement du poète à l'Association Valentin Haüy, toujours exact aux réunions du conseil, et le plus accommodant de tous les membres, pour

le choix des jours de séances. « Pourvu que ce ne fût pas l'heure de l'Académie, il se pliait avec une extrême complaisance aux nécessités de tous. Aussitôt arrivé, il faisait le tour des membres du conseil, serrant la main à tout le monde, ayant un mot cordial pour chacun. »

Mais surtout, en tête du livre où il a recueilli les discours de Coppée aux assemblées générales, il dira de quel prix inestimable ont été pour le développement de l'Association ces allocutions annuelles, familières et chaudes, qui chaque fois attachaient de nouveaux cœurs à l'œuvre.

« Après avoir longtemps fait queue dans la rue, un millier d'auditeurs s'entassaient dans la salle des fêtes de l'hôtel Continental, prenant d'assaut la moindre banquette afin de « voir Coppée », d'entendre et d'applaudir sa parole. Et quelles exquises choses il trouvait pour les toucher : « Pour « qu'il n'y eût plus un seul de ces infortunés aveugles laissé « dans la misère et dans l'abandon, disait-il, il suffirait « pourtant que chacun de nous, en regardant les yeux pleins « de vie et de clarté d'un être chéri, pensât quelquefois à « ceux qui sont privés de cette ineffable joie. Pensez aux « aveugles, vous qui puisez tout votre bonheur au fond de « chers regards ! Pensez aux aveugles, époux qui vous mirez « dans les yeux l'un de l'autre, mères à qui les yeux purs « d'un enfant ouvrent tout un ciel ! »

Lorsque la maladie le retenait loin des assemblées générales, les plus hautes personnalités étaient flattées de remplacer François Coppée : Georges Picot, Denys Cochin, le prince d'Arenberg.

Ces brillantes cérémonies annuelles, les expositions que Maurice de la Sizeranne organisa à diverses reprises dans les salles du *Figaro* et du *Petit Journal*, du Musée social, le million de visites reçues lors de l'Exposition Universelle de 1900 au local aménagé par l'Association Valentin Haüy, firent comprendre au grand public la valeur de l'organisme social nouveau et le rôle nécessaire qu'il avait à remplir.

Le marquis et la marquise de Raigecourt, entre autres libéralités, assumaient seuls la charge du loyer de l'avenue

de Breteuil. Mme Davaine apporta chaque année pendant dix ans un chèque de 50 000 francs. Elle donnait pour telle branche de l'œuvre, pour telle fin spéciale que le fondateur secrétaire général avait su lui rendre chère. Les libéralités principales de Mme Lebaudy restèrent longtemps anonymes par la volonté expresse de la donatrice — nous avons le droit de la nommer aujourd'hui et de dire que la générosité envers les aveugles est restée une vertu dans sa famille. Je n'ai pas le droit de citer d'autres noms qui me viennent sur les lèvres.

Parmi les nouveaux services que ces sympathies permirent à M. de la Sizeranne de créer, j'en citerai trois :

Une école pour aveugles arriérées qui est une prodigieuse officine de patience et de charité chrétiennes : dix fillettes arriérées, puis bientôt vingt, furent confiées à la compétence des sœurs aveugles de Saint-Paul pour faire jaillir dans leurs âmes l'étincelle de l'intelligence, et les redresser par la discipline du travail.

Un patronage spécial des aveugles-sourds que l'Association Valentin Haüy commença de rechercher dans tout le pays. Quelqu'un désormais pense à eux, leur écrit, les conseille, leur distribue les revenus d'un fonds bien pauvre encore, qui doit s'accroître. Ce patronage se tiendra en rapport avec l'école de Larnay qui a entrepris l'instruction des enfants frappés de cette double infirmité.

Enfin en 1906 un cours pour ouvrir aux aveugles français la profession de masseur. Un médecin, perdant subitement la vue, venait de se spécialiser dans le massage. Il désirait faire bénéficier de son art des confrères en infortune. Maurice de la Sizeranne saisit l'occasion de ce dévouement qui s'offrait, et qui ne s'est jamais ralenti pendant vingt-cinq ans.

Les services, développés et multipliés, débordaient de nouveau le siège social. Il avait fallu à diverses reprises louer des annexes aux environs. A la dernière assemblée générale qu'il présida, le 21 avril 1907, Coppée annonçait que l'Association était contrainte de s'agrandir ; elle faisait bâtir ; elle serait propriétaire.

« En vérité nous étouffions dans notre modeste logis de l'avenue de Breteuil. L'Association Valentin Haüy était pareille à une jeune fille ayant atteint toute sa croissance et dont il devient indispensable de changer les vêtements, trop courts et trop étroits... Bientôt le bouquet des maçons flottera sur la toiture. On peut donc déjà se faire une idée de ce que sera la « maison des aveugles ». D'abord — cela est excellent — elle est située dans ce coin de Paris où logent beaucoup d'entre eux, à une portée de pistolet de l'Institution des Jeunes Aveugles, avec qui nous sommes en relations constantes. On peut presque dire que les aveugles du quartier iront là sans le secours d'un guide. »

VI

La famille a maintenant son foyer bien à elle. Allez donc la voir, cette singulière demeure. Elle a été pensée par Maurice de la Sizeranne, adaptée par lui dans le détail aux occupations de ses hôtes. Voyez cette grande salle au rez-de-chaussée, la salle Raigecourt : c'est là que les aveugles venus de tous les coins de Paris se réunissent pour se récréer ensemble, et pour parler de leurs affaires. A côté, ce sont les petits parloirs, à peine plus grands que des confessionnaux, six petits parloirs tous semblables. Là on reçoit les patronnés individuellement, et chacun peut en confiance raconter son histoire, ses misères qu'une charitable dame patronnesse s'efforcera de consoler. Cette autre vaste pièce, qui présente une large façade sur la rue, est la salle Davaine, où seront exposés, tous les jours maintenant, des travaux en tout genre fabriqués par des aveugles, et où les amis de l'Association viendront s'approvisionner de brosses, de paniers, de tricots. Et vous pensez bien qu'avec de vastes locaux comme ceux-là nous n'aurons plus besoin de l'hospitalité du *Petit Journal* : c'est ici même qu'auront lieu les grandes expositions-ventes de chaque année qui enseigneront à nos visiteurs le chemin de la Maison des aveugles.

Au premier étage, voici encore une vaste pièce, le Musée, où tout autour, dans des vitrines le long des murs, s'installent les collections d'appareils réunies depuis plus de vingt ans. Ici des concerts donnés par des aveugles, des conférences enseigneront à un public choisi ce que sont l'âme et la vie de l'aveugle.

Et voyez, commodément groupés autour du bien modeste cabinet du secrétaire général, sous sa main, tous les services auxquels il aura constamment affaire : le patronage, la propagande, la salle des commissions, la bibliothèque Valentin Haüy.

Le second étage et le troisième sont occupés en majeure partie par les publications et par la bibliothèque Braille avec ses dépendances : bureaux de première et de seconde copie, bureau du Louis Braille, grande salle de lecture, etc...

On a prévu très grand : tous les services, dans ce cadre où chacun a sa place appropriée, vont pouvoir se développer à l'aise.

VII

Et pourtant moins de dix ans auront passé que déjà il aura fallu chercher de nouveaux agrandissements au dehors.

Georges Noblemaire, directeur honoraire de la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, qui préside maintenant depuis la mort de Coppée, va faire les affaires de l'Association Valentin Haüy comme il a su faire celles de sa compagnie. Avec lui, les discours annuels des assemblées générales changent de ton : discours d'homme d'action, bourrés de chiffres.

Maurice de la Sizeranne crée toujours : point d'année qui n'apporte quelque nouveau service. C'est une imprimerie Braille installée rue Duroc. C'est un patronage des prêtres aveugles qu'organise un prêtre aveugle lui-même, M. l'abbé Léveillé, les réconfortant, leur indiquant l'activité qu'ils peuvent conserver dans leur ministère, constituant à la

bibliothèque Braille la section spéciale des livres dont ils ont besoin.

Le choc de la guerre allait être rude sur cette œuvre de paix : les collaborateurs dispersés par la mobilisation, les collaboratrices appelées dans les hôpitaux, la réduction des ressources allaient brusquement entraver la marche de bien des services. Le renchérissement de la laine prive les travailleuses à domicile de leur tricot ; le renchérissement du papier tue à peu près la petite industrie des cornets à tabac. Le vestiaire s'étiole. La crise du logement, en supprimant les déménagements, tarit les sources où s'alimentait le garde-meuble.

L'ossature de l'œuvre pourtant n'est pas touchée. Les collaborateurs aveugles sont toujours là. Et puis toute catastrophe stimule les dévouements.

Un grand devoir surgissait pour l'Association Valentin Haüy. Nul n'avait prévu les aveugles de la guerre. Dès le mois de septembre 1914, de tous les coins de la France, des hôpitaux poussés soudain sur tout le territoire, un cri de détresse s'élançait vers Maurice de la Sizeranne et, en bien des endroits à la fois, de Brest à Marseille, de Dunkerque à Bayonne, l'Association se penchait, maternelle, sur les lits où gisaient les plus lamentables des victimes de l'immense tourmente. Elle seule avait l'expérience. Ils seront plus de trois mille. Tandis que les aveugles civils réfugiés des régions libérées affluent vers elle les mains tendues — il en vient plus de 250 — tandis qu'elle retrouve des postes de musiciens pour 76 d'entre eux, place et occupe tant bien que mal les autres, rééquipe des écoles évacuées, elle fournit pour les soldats conseils et outillages à M. Brioux, dont le grand cœur s'est ému et qui entame sa magnifique campagne. A mesure qu'à l'appel de M. Brioux des œuvres se fondent, elle se fait leur pourvoyeuse et leur guide. Elle ouvre des ateliers et des écoles de rééducation. On ne trouve plus d'outillages de brossiers : elle en fait fabriquer. Maintenant c'est le chiendent qui va manquer : si les doigts cessent de boucher des trous, c'est le désespoir qui revient ; elle installe chez elle un magasin de matières premières.

L'œuvre de Maurice de la Sizeranne sortait de l'épreuve de la guerre grandie moralement et matériellement. Il avait fallu pour les créations nouvelles s'ingénier à mettre à profit les moindres recoins de la maison des aveugles, installer des bureaux dans des appartements loués aux environs, transporter dans une annexe 10 000 volumes de la bibliothèque. Force était de repousser les murs qui comprimaient tous les services. L'acquisition de l'immeuble contigu, occupant les numéros 3 et 5 de la rue Duroc, donna aux aveugles toute la façade depuis la rue Masseran jusqu'à la rue Bertrand, sur une longueur de 68 mètres, et une profondeur moyenne de 25 mètres. Elle fut le dernier acte de la présidence de Georges Noblemaire. A la veille du jour où le travail allait le terrasser, les dernières pensées de Maurice de la Sizeranne, redevenu architecte, furent pour préparer avec ses fidèles conseillers les plans d'aménagement de sa nouvelle conquête.

VIII

Les budgets qu'il faudrait connaître pour mesurer cette ascension, ce sont les budgets des dévouements, puisque le principe de l'Association est de patronner plutôt que de secourir. Mais, ne nous en plaignons pas, les chiffres ne violent pas le secret des consciences.

Le budget des dépenses, qui donne une faible idée de l'activité de l'Association, était de 31 000 francs en 1895 ; il passe à 163 000 en 1907, la dernière année de la présidence de François Coppée, et monte à 362 000 en 1913, l'exercice qui précéda la guerre. Après un léger fléchissement, l'accroissement reprendra beaucoup plus rapide en 1917 et en 1918. Le budget de 1932 excède sensiblement trois millions.

Et Maurice de la Sizeranne, qui avait tant dépensé pour les aveugles, avait encore constitué pour eux une petite fortune qui assurait l'avenir. En 1920, outre des propriétés immobilières acquises ou promises, les revenus mobiliers de l'œuvre atteignaient 127 000 francs. Joignez à cela les

collections qu'aucune somme ne pourrait payer si elles venaient à disparaître du Musée, de la Bibliothèque Valentin Haüy, de la Bibliothèque Braille. Nous sommes loin du jour où l'Association se vantait de posséder un capital de 3 798 francs, plus, proclame fièrement un rapport du temps, « deux pianos, dont un excellent, sans compter quelques livres et 200 kilogrammes de papier bulle pour écrire en Braille. »

Pendant ces trente-cinq ans de vertigineuse ascension, Maurice de la Sizeranne, jour après jour, dirigea l'ensemble et les détails. Tous les matins, rue Duroc, portant sous son front l'Idée vers laquelle chaque soir il avait fait un pas, il assistait aux commissions, dossiers en main, prenait les initiatives, donnait l'impulsion aux employés comme aux bénévoles, recevait les visiteurs, sondait les nouveaux collaborateurs, taillait à chacun sa tâche. Les guides de tous les services, il les tenait dans sa main qui s'ouvrait un peu plus large chaque année pour les contenir toutes.

Prestige admirable des âmes fortes : elles modèlent les cœurs autour d'elles, elles marquent leur empreinte jusque dans les choses inanimées. Pour nous, dont la mission est de le continuer, la question de chaque jour est : qu'eût fait en pareille circonstance Maurice de la Sizeranne ? Nous retrouvons sa pensée dans les pierres de la maison qu'il a construite, dans la disposition des appartements, dans la place des meubles. Car il était de ceux qui ne laissent rien au hasard. Par une présence presque matérielle, l'animateur qui avait si fortement marqué son œuvre de sa personnalité, continue, par delà le tombeau, de présider à ses destinées.

TROISIÈME PARTIE

LA DOCTRINE DE L'ASSOCIATION

VALENTIN HAÛY

CHAPITRE VI

L'IDÉE NOUVELLE DE L'AVEUGLE ET LA PROPAGANDE

I

Quelqu'un a dit de Maurice de la Sizeranne qu'il avait le « génie de la propagande ». Il avait même un sens de la réclame à lancer un Bon Marché ou une Samaritaine. Quoi ! ce gentilhomme d'abord froid, si réservé ? Quelle violence il a dû se faire pour servir jusque-là !

Dans ce chapitre, ce n'est pas le propagandiste sous tous ses aspects, c'est seulement l'écrivain que je voudrais montrer en lui. Oh ! un écrivain qui n'a rien du dilettante, ou du ciseleur de phrases, je vous jure : avec la plume — ou avec le poinçon — c'est son œuvre sociale encore qu'il édifie. Ses livres seront des actes.

Pour gagner à sa cause l'élite, le public qui réfléchit, les petits tracts de l'Association ne suffisent pas. D'ailleurs, puisque Maurice de la Sizeranne demande aux journalistes et aux conférenciers de parler désormais souvent des aveugles, ne faut-il point fournir aux journalistes et aux conférenciers des livres solidement documentés. Jusqu'à présent, quand

la presse s'est avisée de parler des aveugles, les articles étaient à l'ordinaire, faute de sources d'information, émaillés de sottises. L'aveugle est pour le voyant un être énigmatique, plein de mystère. On le croit si différent des autres hommes ! On ne l'approche qu'avec appréhension. On interroge non lui, mais son guide. On s'étonne de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il dit.

Lui ôter cette étrangeté doit être la première tâche. Quand vous le connaîtrez, quand vous saurez combien il est semblable à vous, cet anormal, vous n'éprouverez plus cette inquiétude en sa présence, ou même cette répulsion qui arrête en vous l'élan spontané de la sympathie. Même sa laideur ne vous arrêtera plus. Vous n'aurez plus de répugnance à le faire travailler.

Donc il faut montrer des aveugles au public, beaucoup d'aveugles. Le livre sera le prolongement de ces expositions que Maurice de la Sizeranne organise périodiquement à l'Association Valentin Haüy, et où l'on voit, non seulement des travaux d'aveugles, mais des aveugles au travail.

Le livre, toutefois, a sur l'exposition l'avantage qu'il vous conduit jusque dans le cœur de l'aveugle et qu'il démonte devant vous les rouages de son activité. L'analyse psychologique fait le grand intérêt des trois ouvrages que Maurice de la Sizeranne a écrits.

II

Guadet avait projeté d'écrire *Les Aveugles jugés et peints par eux-mêmes*. Maurice de la Sizeranne donne en 1888 *Les Aveugles par un aveugle*, le plus varié de ses livres et le plus attrayant. A côté de pages vivantes et pittoresques sur la vie et l'œuvre de Valentin Haüy, et sur la visite d'une école spéciale, on remarquera principalement la première partie, qui traite de la psychologie, et la dernière qui nous introduit dans des intérieurs d'aveugles.

Les *Impressions et souvenirs d'aveugles* sont un recueil de cinq articles, dont deux au moins ont frappé vivement

l'opinion. La presse avait mentionné avec surprise une randonnée que Maurice de la Sizeranne venait de faire à travers l'Allemagne et le Danemark pour visiter des écoles d'aveugles et pour entendre du Wagner à Bayreuth. Quel plaisir un aveugle pouvait-il donc bien trouver à voyager? Il répondit en écrivant *Ce qu'un aveugle voit en voyage*. L'article intitulé : *Un véritable organiste catholique*, biographie de l'aveugle Lebel, qui fut professeur à l'Institution Nationale et organiste de Saint-Étienne-du-Mont, constitue un fort curieux témoignage de l'intensité de vie artistique et religieuse à laquelle on peut parvenir dans les ténèbres (1).

Mais voici son maître livre : un livre tout chaud des ferveurs les plus nobles, car avec son cœur d'apôtre Maurice de la Sizeranne y a mis tout son cœur de chrétien. Il s'appelle : *les Sœurs aveugles de Saint-Paul : psychologie de la femme aveugle*. N'avez-vous jamais visité, au 88 de la rue Denfert-Rochereau, à Paris, ce bien singulier couvent des sœurs de Saint-Paul où des religieuses aveugles sont mêlées à des religieuses voyantes, et dont tous les efforts sont consacrés au service des aveugles? C'est un curieux spectacle que celui de la salle commune, le jour où une soixantaine de religieuses sont rangées le long des murs pour entendre quelque lecture pieuse, occupant leurs mains sans relâche en même temps que leur esprit : les aveugles affairées à gratter des pommes de terre ou des carottes, à écosser des pois ou des haricots, à faire du filet ou du tricot, tandis que les voyantes leur prêtent à l'occasion le concours de leurs yeux tout en raccommodant le linge de la communauté. L'ordre, fondé en 1853 par la Mère Bergunion et par l'abbé Juge, a opéré cette révolution véritable d'ouvrir la vie monastique aux jeunes filles aveugles qui en étaient jusqu'alors

(1) Je ne parle ni de l'excellent article *la Maison*, ni de *Une prise d'habit chez les sœurs aveugles de Saint-Paul*, parce que ces deux études se retrouvent, mieux à leur place, dans le volume suivant. L'article intitulé *Intérieurs d'aveugles*, traite de questions de patronage plus que de psychologie.

à peu près exclues, et de constituer une congrégation vraiment compétente pour s'occuper des aveugles. Ici, il y a une école pour les petites aveugles, pour les adultes un atelier de tricot et un atelier de broserie, une maison de retraite pour les aveugles âgées, une imprimerie qui prépare des livres et des journaux pour tous les aveugles de France.

Malheureusement cet ordre bienfaisant ne se développe : il n'a point d'autre maison encore que celle de la rue Denfert-Rochereau. Faute de religieuses aveugles ? Oh non : les postulantes aveugles se pressent à la porte. Il est stationnaire, faute de religieuses voyantes. La tradition de la maison est de n'admettre qu'une aveugle sur trois religieuses. Faire connaître, faire aimer cette maison, ce sera peut-être susciter des vocations chez des jeunes filles voyantes. Ce sera ouvrir à quelques aveugles le refuge, auquel elles aspirent, d'une vie tout éclairée d'idéal et parfumée de charité, du même coup préparer pour les aveugles de France ces ateliers et ces asiles qui leur manquent si cruellement, et des écoles dirigées avec compétence.

Mais Maurice de la Sizeranne se propose un autre but encore. En nous montrant cette petite religieuse alerte, qui court à travers les couloirs de la maison pour porter sur un plateau bien droit le déjeuner des dames pensionnaires logées à l'autre extrémité du corps de bâtiment, cette autre encore qui dans l'imprimerie range un à un dans le compositeur les caractères en Braille pour préparer les grands livres blancs, il veut que nous entrions dans la pensée et dans le cœur de ces femmes courageuses qui se sont vouées librement à ces tâches et les continueront dans la réclusion jusqu'à leur mort. Regardez-les seulement : vous aurez vite compris que le vulgaire se trompe : le monde pour elle n'était point vide du tout. Pour elles aussi la nature avait une caresse tendre et voluptueuse ; la maison familiale avait une voix qui cherchait à les retenir ; elles voyaient vraiment, des quatre sens affinés qui leur restent, les personnes dont elles étaient entourées, auxquelles mille liens subtils les tenaient attachées. Elle aussi, n'en doutez pas, la jeune fille

aveugle, en franchissant la porte du couvent, a quelque chose à « laisser » dehors, elle a « un sacrifice parfumé à offrir ». Prendre une conscience claire de ce sacrifice est une condition indispensable pour mesurer la consommation d'idéal qui se fait dans cette sainte demeure. C'est encore l'occasion de pénétrer sous des aspects très divers la psychologie de l'aveugle.

III

Tout s'éclaire, voyant sceptique, si vous voulez bien admettre que l'aveugle n'est pas isolé du monde qui l'entoure, que pour lui comme pour le voyant un flot incessant d'impressions du dehors vient sans cesse nourrir et renouveler le courant de sa conscience.

« Il y a pour l'aveugle, écrit Maurice de la Sizeranne, beaucoup de sons, beaucoup de bruits caractéristiques : ici c'est la cloche d'un couvent, là l'horloge d'une église, d'un hôpital ; ailleurs un menuisier, un tailleur de pierres, une maison en construction. Tout est remarqué, associé et mis à profit. Tout cela est pour la ville et le village, mais en pleine campagne la nature prend soin de donner à l'aveugle bien des indications, bien des jouissances, qui sont autant de jalons pour sa route. Ici c'est un mouvement de terrain, une ornière, un passage rocailleux ou sablonneux, une clairière tapissée de gazon, de mousse, d'aiguilles de pin ; là c'est un bois résineux, un pré, une meule de foin, une touffe de genêts et de fleurs sauvages. Ailleurs, ce sera les chuchotements d'un ruisseau, le bruit des arbres ou des arbustes. Les lilas et le chêne ne disent pas la même chose lorsque le vent passe ; ils ne frissonnent pas de la même manière en mai et en octobre. Autres sont les oiseaux qu'on entend lorsqu'on est assis au pied d'un vieil orme, au milieu d'un grand bois, ou sur la berge de la rivière qui traverse la prairie... Le bavardage des coqs et des poules nous annonce l'approche d'une ferme. La nature est donc peuplée, vivante, variée, pour l'aveugle. Sans doute (et c'est presque naïf

de le dire) il lui manque beaucoup de jouissances, d'indications que le clairvoyant possède, toutefois il lui en reste de très pénétrantes, de très précises, que ce dernier soupçonne à peine, occupé qu'il est par les impressions vives, mais distrayantes, que donne la vue (1) ».

En voyage le film des paysages qui défilent devant les vitres du wagon est sans doute perdu pour lui.

« Le bruit du train, l'odeur de fumée de charbon, sont de perpétuels matelas interposés entre la nature et nous. Pour jouir de la nature, il faut que nous soyons en contact avec elle : or, pour cela, la voiture, surtout la voiture ouverte, vaut mieux que le wagon, et la marche à pied bien mieux encore que la voiture (2) ».

Pour la marche elle-même, « les voies étroites valent mieux que les voies larges. Les chemins de traverse sont plus suggestifs pour l'aveugle que les grandes routes, et les sentiers préférables aux chemins de traverse. En effet, le sentier est doux sous le pied, varié pour son toucher plus sensible qu'on ne pense : sable, herbe, mousse, racines saillantes, cailloux, feuilles sèches, brindilles craquantes ou glissantes, toutes choses qui se perçoivent, et singulièrement plus agréables que le macadam poussiéreux des grandes routes, lequel fatigue par son manque d'élasticité autant qu'il est insipide par sa monotonie. Puis, dans le sentier, on se trouve près des choses ; on est çà et là caressé par une branche : on frôle des herbes : des oiseaux se lèvent à votre approche : on sent la végétation : feuilles, fleurs, herbes, tout a son odeur... (3). »

A Kiel, en prenant place sur le bateau à vapeur, Maurice de la Sizeranne éprouve des impressions fortes, variées, qu'il a notées dans ses *Souvenirs* : l'étroit et mouvant escalier, la maison qui branle, « l'atmosphère de pétrole, de charbon et de cuisine, agrémentée de cette odeur de

(1) *Les Aveugles par un aveugle.*

(2) *Impressions et souvenirs d'aveugle.*

(3) *Les Sœurs aveugles de Saint-Paul.*

poisson huileux qui règne en Danemark et vous saisit sur le bateau danois », la brise marine qui fraîchit peu à peu, qui excite l'imagination des causeurs. Tout ce tapage pourtant, ces sifflets stridents, ces odeurs fortes vont lui masquer le paysage. Pour qu'il prenne possession de la nature qui l'entoure, plutôt que le bateau à vapeur il lui faut « l'embarcation à rames ou à voile de médiocre grandeur », qui le mettra tout près des clapotis et des remous.

« Là on *sent* l'eau, les plantes du bord ; pour peu que le vent s'élève, tout s'anime : on entend des bruits de rames, des gémissements de cordes, qui s'harmonisent très bien avec les bruits de l'eau et qui ne les couvrent pas. »

IV

Si vous avez réalisé cette richesse et cette continuité des sensations de l'aveugle, vous ne l'imaginerez plus, comme tout à l'heure, immobile et engourdi : il peut agir parmi les choses et sur les choses puisqu'il est en contact avec elles.

Il ira et viendra très librement sans guide dans les lieux qu'il connaît, sa chambre, sa maison, son jardin, son village, même parfois dans les rues de la ville. Seulement comprenez bien que la faculté d'orientation n'est pas chez lui un instinct dont la nature le gratifierait par une sorte de compensation : elle est, tout comme chez vous, conditionnée par la sensation. Et vous ne commettrez plus l'erreur courante de cette « personne obligeante qui, voulant mettre un aveugle dans son chemin, le conduit au milieu de la voie, après quoi elle lui dit : vous êtes bien au milieu, il n'y a pas d'obstacle ; avancez sans crainte, vous n'avez qu'à marcher droit devant vous. Mais marcher droit au milieu d'une voie large, allée, route ou avenue, voilà précisément la grande difficulté ; aussi, demeuré seul, et libre de procéder à sa guise, l'aveugle qui a quelque habitude de se guider lui-même n'aura-t-il rien de plus pressé que d'obliquer pour aller suivre un des côtés, celui qu'il connaît le mieux, où il sait devoir trouver

le moins d'obstacles, et surtout le plus de points de repère, d'appui; parfois même il préférera rencontrer quelques obstacles, ceux du moins dont il peut se garer, qu'il peut tourner, et avoir des jalons : par exemple, il préférera le côté d'une voie bordée de maisons à celui limitant seulement des jardins sans mur, des champs sans aucune indication sonore, tactile, olfactive ».

L'acquisition de points de repère, voilà, de fait, pour l'aveugle, la condition de l'activité indépendante. Maurice de la Sizeranne nous montre cet aveugle qui, pour se familiariser avec l'hôtel où ses affaires l'obligent à descendre périodiquement, sort de sa chambre la nuit en pantoufles, erre dans les couloirs, monte et descend les escaliers jusqu'à ce qu'il se sente tout à fait maître des lieux. En voici un autre, nouvellement installé dans la ville où on vient de lui trouver une place d'organiste, qui, lui aussi au milieu de la nuit, quand les voitures se sont tues et que les passants sont devenus rares, entreprend d'explorer son quartier pour s'y retrouver sans peine le lendemain quand l'activité se sera éveillée.

Vous ne vous étonnerez plus maintenant, je pense, de cette extrême diversité d'occupations auxquelles Maurice de la Sizeranne vous montrera les sœurs aveugles de Saint-Paul en train de se livrer sous vos yeux. Cherchez en chaque cas les sensations qui permettent à l'aveugle de suppléer la vue absente. Voici une religieuse qui transporte dans de grands brocs la bière au réfectoire, et là distribue elle-même la boisson en la versant dans des cruchons. Comment donc s'y prend-elle pour emplir exactement les récipients sans que le liquide déborde? Elle écoute la bière qu'une voyante regarderait. Elle sait que tout liquide en tombant dans un récipient produit un bruit qui varie selon que le récipient est plus ou moins plein. Et cette autre qui balaye l'escalier? Regardez : son balai n'a point de manche. C'est que la main de l'aveugle a besoin d'être tout près du travail. D'une main elle tient son balai, de l'autre, elle « touche » la poussière; et elle descend ainsi de marche en marche, un peu

lente peut-être à s'acquitter de sa tâche qui du moins sera faite aussi minutieusement que par une voyante. On vous expliquera de même comment celle-ci travaille au jardin qui doit fournir de légumes la communauté, cette autre prépare le feu et fait cuire les aliments, comment cette autre allume la bougie.

« Je sais, dit Maurice de la Sizeranne, un certain nombre de vieilles filles aveugles qui vivent toutes seules, par nécessité ou par goût, faisant elles-mêmes tout leur petit ménage ; il y a aussi, plus qu'on ne croit, des mères de famille atteintes de cécité entre vingt et quarante ans, qui, adroites, actives, entreprenantes, continuent à s'occuper de tous les soins de leur intérieur, balayant, essuyant, faisant la cuisine, soignant leurs jeunes enfants, lavant le linge, le raccommodant et confectionnant même quelques vêtements. »

V

Et, maintenant que vous avez vu les actes de l'aveugle et que vous en avez compris le principe, après l'avoir reconnu si semblable à vous-même, vous serez moins porté sans doute à le considérer comme diminué dans son être moral de même que dans son être physique.

Écoutez ce témoignage de Maurice de la Sizeranne.

« Si l'aveugle a vu seulement jusqu'à huit ou neuf ans, et surtout si, enfant, son intelligence a été développée, il est absolument au niveau intellectuel des clairvoyants puisqu'il possède les notions de couleurs, de perspectives, etc... qui manqueront toujours à l'aveugle-né... J'ai perdu, dit-il, la vue à neuf ans, et j'affirme qu'aucune des notions dont je viens de parler ne m'est étrangère. Il faut dire que, fils de peintre, élevé dans un atelier de paysagiste, pendant de longues heures j'avais assisté à la manipulation des couleurs. Les mystères de la perspective ont été discutés cent fois devant moi ; et même, placé devant une petite table, que je vois dans le coin de l'atelier paternel, je m'étais, au

grand préjudice de mon papier, évertué à faire tourner des ombres. Dans le premier cahier de Cassagne, il y a une meule, connue sans doute de bien des gens, qui ne voulait à aucun prix prendre sous mon crayon la tournure que doit avoir une honnête meule, dans quelque pays que ce soit. Dieu me garde, cependant, de regretter les heures passées là, car aujourd'hui où il y a plus de vingt ans que j'ai cessé de voir, je prends un véritable intérêt à entendre causer peinture, perspective, valeurs, rapports de tons, etc., etc... Tous les ans j'ai soin de me faire expliquer les portraits, tableaux de genre, paysages principaux, depuis les impressionnistes jusqu'aux plus poussinesques, et je lis attentivement les comptes rendus des diverses expositions. La description d'un site pittoresque a de l'intérêt pour moi : j'aime à savoir ce que l'on aperçoit du lieu où je me trouve, l'aspect du paysage où je me promène, et ce n'est pas vaine curiosité : c'est parce que je me représente ce que l'on me peint. Il me semble alors que j'ai plus de plénitude de vie intellectuelle, que je m'identifie mieux avec les impressions des autres personnes. Je me représente toujours la forme, la proportion, la couleur des choses dont on me parle, les scènes que l'on me décrit ; et la poésie de Victor Hugo me plaît particulièrement par le coloris des images ».

Cette page, Maurice de la Sizeranne l'eût écrite à soixante ans comme à trente. N'est-elle pas un bien frappant témoignage de la persistance des images visuelles dans les ténèbres de l'aveugle ; disons mieux : de la persistance de la vie par les yeux après que les yeux se sont éteints ? Des rêves visuels, colorés, ont été signalés chez des aveugles plus de cinquante ans après la perte de la vue. Mais il y a les aveugles-nés, dites-vous, qui même par le souvenir ne participent pas au monde de la lumière. — D'abord, ils représentent une proportion infime de la totalité des aveugles, et qui décroît sans cesse avec les progrès de l'hygiène. Sur-tout, si la couleur se dégrade avec tant de lenteur dans la pensée de l'aveugle, n'est-ce point que l'étoffe intellectuelle est la même chez l'aveugle et chez le voyant ? Réfléchissez :

exceptons quelques idées élémentaires, l'idée de lumière, celle des couleurs, Maurice de la Sizeranne ajoute l'idée de perspective ; quelle notion trouvez-vous dans votre intellect qu'un aveugle ne puisse acquérir avec ses quatre sens ? Aucune. Reid l'avait parfaitement vu, tout sensualiste qu'il était, et l'expérience nous montre beaucoup d'aveugles de naissance ou frappés en très bas âge qui sont parvenus à un haut développement intellectuel.

S'il me fallait absolument choisir, disait autrefois Montaigne, j'aimerais mieux perdre la vue que l'ouïe. Il en parlait en dilettante, qui plaçait la conversation au premier rang des plaisirs de la vie. Mais il n'y était pas allé voir. Maurice de la Sizeranne en parle en connaissance de cause et il estime que le sens intellectuel par excellence n'est pas la vue, mais l'ouïe, par où nous viennent habituellement les idées abstraites. « Maintenant je serais mille fois plus séparé du monde pensant en perdant l'ouïe que jadis je ne l'ai été en perdant la vue. Jadis est mis avec intention, car aujourd'hui je prétends bien avoir une vie intellectuelle aussi intense que lui ce soit. »

VI

Et la vie du cœur, pourquoi serait-elle entamée ?

Est-ce donc le privilège exclusif des sensations de la vue que d'émouvoir la sensibilité ? Celles de l'odorat sont sans doute les moins intellectuelles de toutes. Pourtant, certaines liturgies feraient-elles aux parfums la place que nous leur voyons, si les parfums ne troublaient point nos âmes jusqu'en leur profondeur ?

« Quand je place là devant moi, sur ma table de travail, cette petite branche de pin, ce n'est pas qu'en soi l'odeur de résine fraîche et chauffée au bon soleil d'octobre qui s'en dégage ait un grand charme, mais parce que cette odeur me rappelle très vivement un hiver passé près de la Méditerranée, et une foule d'impressions éprouvées en errant dans les bois de pins au pays du soleil... les impressions

fournies par les sens sont en quelque sorte des signes dont l'âme fait l'usage qu'elle veut. »

N'allez pas croire que les personnes qui entourent l'aveugle n'ont pour lui qu'une « physionomie purement morale et intellectuelle » : leur image se présente à lui avec une grande variété de caractéristiques tactiles et auditives, olfactives aussi quelquefois, qui l'émeuvent comme vous émeuvent les physionomies et les gestes perçus par les yeux.

« Les mains ont des aspects tactiles très variés... Il y a dans la structure d'abord, et ensuite dans les gestes, les contractions de la main, comme un résumé de toute la personne, de ses caractéristiques physiques aussi bien que morales. »

Mais la voix surtout, qui prend des rides avec les années comme le visage, est aussi variée, aussi expressive que la physionomie. Et bien d'autres particularités encore sont susceptibles de frapper et d'émouvoir l'aveugle.

« Il y a, dit Maurice de la Sizeranne, des tics qui s'entendent fort bien. Je connais une religieuse qui, en parlant, lorsqu'elle dit quelque chose d'important, relève un peu son bonnet avec la main. J'avais remarqué et défini ce geste bien avant d'en avoir entendu faire la remarque par un clairvoyant. »

Écoutez combien pour lui la personnalité se révèle dans la manière de marcher.

« La grâce ou la gaucherie, la vulgarité ou la distinction des manières s'y traduisent assez bien. La sonorité du pas, sa cadence, son rythme varient d'après le sexe, l'âge, la complexion physique et aussi le caractère moral de la personne ; les habitudes prises, la préoccupation du moment y marquent leur empreinte. La fermeté, l'indécision, l'étourderie, la brusquerie, le calme, la gravité, l'indolence, l'activité, la timidité, l'assurance, la mièvrerie, la fatuité, la simplicité naturelle, la fatigue, l'entrain s'y reconnaissent jusqu'à un certain point. Écoutez, observez, par exemple, le pas d'un domestique qui descend l'escalier pour aller vous faire une commission ; l'allure n'est pas la même que

s'il sort pour lui, surtout en cachette... Si l'on marche avec des pantoufles, si l'on modifie tout à coup sa chaussure accoutumée, on peut déguiser, grimer son pas, sa démarche, comme sa physionomie. Le pas des enfants est très différent de celui des grandes personnes. Le jeune homme leste, gai, ouvert, n'a pas la même allure que l'homme mûr qui a épaissi, qui se sent important et veut en imposer, se meut avec complaisance, en se regardant marcher comme il s'écoute parler, ou encore que le vieillard dont la démarche devient lente et pesante. Une jeune fille, une jeune femme mince, souple, élégante, gracieuse et enjouée, a dans sa démarche une légèreté, une élasticité, un rythme, une cadence autres que la femme de quarante ans restée élégante, distinguée, gracieuse, mais un peu alourdie et attristée. Auditivement, la démarche de celle-ci ne se confond pas non plus avec celle de la femme grasse et commune, sans charme ni distinction. La nature du vêtement, robe courte ou traînante, ample ou étroite, l'étoffe en soie ou en laine, contribuent aussi, par certains froissements, frôlements caractéristiques, à donner à une personne sa physionomie auditive... »

Les choses qui l'entourent elles aussi prennent vie pour l'aveugle et sa demeure de famille, retrouvée chaque année à l'époque des vacances, tient à son cœur par mille liens sensibles.

« C'est la sonorité spéciale des pas, ici ou là, la résonance plus ou moins grande de telle pièce, de tel escalier, de tel corridor, puis les bruits venant du dehors qu'on perçoit dans telle ou telle chambre à telle saison, à telle heure ; c'est la cloche, l'horloge de l'église, les pendules des maisons voisines qu'on entend l'été par les fenêtres ouvertes, dont les timbres sont variés. C'est le rabot du menuisier à côté, l'enclume du forgeron d'en face ; c'est le sourd roulement du train qui arrive jusqu'ici ; ce sont les grelots de la diligence qui s'obstine à passer à telle heure et qui stationne au bout de la rue, ses chevaux piaffant aux mouches de l'après-midi. Ce sont les cris des gamins des environs qui, depuis trente ans, de génération en génération, viennent

jouer devant cette porte, sur ce diminutif de place, toujours avec les mêmes cris, et sans doute au même jeu. Enfants qui jouent, grandes personnes qui les regardent se sont renouvelés bien des fois, mais le spectacle n'a pas changé ; celui qui revient, clairvoyant ou aveugle, qu'il regarde ou écoute, se retrouve comme aux jours de son enfance où les jeux de ces gamins lui faisaient envie, probablement parce qu'il ne lui était pas permis de prendre ses ébats sur ce lieu quasi public. On entend le grincement d'une pompe, le bruit de la fontaine de la rue ; de l'autre côté, c'est la basse-cour, c'est le jet d'eau du bassin, ce sont les appels d'hirondelles qui vont et viennent et font leur nid toujours sous cette même corniche de notre vieille maison de famille, plus exactes, plus assidues que nous au séjour annuel, au foyer paternel. L'atmosphère de la vieille maison paternelle se reconnaît, nous enveloppe, et le cœur se serre ou se dilate à son contact, ou seulement à son souvenir évoqué tout à coup par une des sensations tactiles, olfactives ou auditives qu'on y a éprouvées. »

Il n'est donc point indifférent à un aveugle de vivre en tel lieu ou en tel autre. Il y a pour lui un « paysage auditif » par lequel il communique avec son milieu.

Une âme riche d'aveugle peut projeter autour d'elle dans les personnes et les choses qui l'entourent sa propre sensibilité pour l'y reprendre ensuite dans les sensations quotidiennes qui stimulent sa vie intérieure. Elle peut, en religion, en art, en amour, connaître tous les raffinements de la sensibilité romantique. Lui aussi, l'aveugle, à un mot près, dit avec Olympe :

*Nature au front serein, comme vous oubliez
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!
Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés, et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours!*

Je n'ai pas, dans ces citations, cherché à dissimuler ce que les analyses ont parfois d'un peu laborieux. Nulle préoccupation littéraire ne rabaisse ces livres de bonne foi et le critique leur fait tort qui vient à eux avec ses mesures et ses compas ordinaires. Le préjugé est planté dans les esprits par des racines séculaires ; seul l'assaut de faits répétés peut l'abattre.

« Un soir, dit Maurice de la Sizeranne, vous rentrez tard chez vous. L'électricité ne marche pas. Allez-vous rester au bas de l'escalier pour y passer la nuit ? Ou bien réveiller imprudemment une concierge acariâtre ? Mais non ; vous montez parfaitement l'escalier ; vous mettez la clef dans le trou de la serrure ; à tâtons vous trouvez votre bougeoir et vos allumettes. Pourquoi donc ne pas croire que l'aveugle peut se conduire seul ? »

Si vous avez compris la leçon de Maurice de la Sizeranne, vous ne prêtez plus à l'aveugle une vie matérielle, morale, intellectuelle, absolument à part des autres hommes. Il devient l'un d'entre vous. Vous ne suspectez plus la qualité de son travail. Vous voudrez participer aux résurrections opérées par l'Association Valentin Haüy et dont Maurice de la Sizeranne va vous faire les témoins.

CHAPITRE VII

L'ADAPTATION DE L'AVEUGLE AU MILIEU SOCIAL

I

Vous voyez, dans un des quartiers les plus fréquentés de la petite ville, rue de la Gare, cette maisonnette propre, coquette, point trop petite en somme : trois pièces au rez-de-chaussée, trois au premier étage. Un second étage, comportant grenier et débarras, et un petit jardin, s'il vous plaît, avec des fleurs et un semblant de jet d'eau.

« Allons nous asseoir un instant au salon... C'est bien meublé : sièges et fauteuils en velours d'Utrecht, des rideaux avec tapis agrémentés de passementerie (goût province), pendule de cheminée avec motif de faux bronze doré... Le piano est ouvert : la table d'inscription porte le nom de Montal (le plus fameux des facteurs de pianos aveugles) ; le dessus est chargé de cahiers écrits en Braille (probablement de la musique), au milieu desquels se prélassait la noire boîte à violon. D'ailleurs tout est propre, bien rangé, avec un grain de coquetterie : une femme doit avoir passé par là. En effet, notre musicien est en pleine lune de miel. Voici son histoire en deux mots : c'est celle de beaucoup de ses confrères.

« Avant d'entrer à l'Institution Nationale de Paris où il a été élevé, il n'était pas plus riche que tel de ses camarades aujourd'hui brossiers : parents honnêtes mais pauvres, bonne santé, intelligence suffisante, instincts laborieux... Mais bien vite on a reconnu chez lui des aptitudes musicales assez marquées. Ses études ont été bonnes, et, sans devenir un

musicien hors ligne, il a quitté l'école bon pianiste, sérieux harmoniste et contrepointiste, et même compositeur, organiste agréable et excellent accordeur.

« La société de patronage l'a envoyé — il avait alors vingt ans — dans cette petite ville. On y demandait un organiste et un professeur de musique, et les environs étaient dépourvus d'accordeur de piano. Dans les premiers temps, la société bienfaisante dut aider son pupille, qui n'habitait alors qu'une petite chambre garnie et prenait pension dans une respectable famille. Mais tout n'était pas acquis parce que notre ami était organiste de S..., tout restait à faire, car si le curé, homme d'esprit et de cœur, avait osé offrir et su faire accepter à son conseil de fabrique un organiste aveugle, il ne voulait et ne pouvait imposer à tous son protégé pour professeur et pour accordeur... « Faites-vous connaître, mon cher ; faites-vous apprécier, » tel était le langage du curé et de quelques amis. Pour se faire connaître, il fallait entreprendre des tournées d'accordeur dont les frais égalaient parfois les recettes, puis organiser des concerts avec les amateurs du cru, concerts qu'il est d'usage de donner au profit des « pauvres » alors que soi-même on n'est pas riche. Mais, après avoir bien semé, il est rare que la récolte ne vienne pas... Les tournées de l'accordeur sont maintenant fructueuses, et leur rayon s'est considérablement étendu. Après un des fameux concerts, la fille du sous-préfet, qui avait entendu le maestro aveugle exécuter avec brio la fantaisie de Prudent sur le *Miserere* du *Trouvère*, a dit qu'elle voulait arriver à toucher du piano comme ce monsieur aveugle, qui jouait si bien tous les dimanches à la grand'messe.

« D'autres ont suivi : il a fallu à notre organiste bientôt une chambre plus grande, puis un salon, la petite maison de la rue de la Gare. Enfin une jeune fille sans fortune lui a paru devoir faire son bonheur. On attend un héritier. »

La porte s'est refermée sur nous, et nous voici de nouveau sur le trottoir. « Faire d'autant d'aveugles que possible, nous dit Maurice de la Sizeranne, ce que vous venez de

voir en celui-ci, un travailleur indépendant, le chef d'un foyer, voilà le but de l'Association Valentin Haüy. »

C'est un fait que, si elle laisse la personnalité intacte, la cécité fausse entièrement les rapports sociaux. Incompris dans son milieu, inégal aux autres dans la concurrence vitale, apte seulement à un petit nombre de fonctions dans les cadres de l'échiquier social qui a été tracé par des voyants, l'aveugle a besoin, pour réussir cette adaptation au milieu, d'une aide sociale compétente et dévouée.

II

Déterminer et préparer les conditions de cette adaptation est essentiellement la tâche de la Commission d'études. Elle est une sorte d'Institut, installé au cœur du petit monde des aveugles pour élaborer sa science particulière et en préparer les applications. De ses procès-verbaux, on pourrait tirer toute l'histoire de l'adaptation de l'aveugle au milieu social durant ces quarante dernières années.

Maurice de la Sizeranne va définir la doctrine en vue d'organiser l'action intérieure de l'Association Valentin Haüy, comme, pour son action au dehors, nous venons de le voir fixer l'idée de l'aveugle. Les ouvrages où on la trouve — ouvrages techniques, ceux-là — s'appellent : *Mes Notes* (1893), *Trente ans d'étude et de propagande* (1909), *La question des aveugles en 1910*, aussi la collection du *Valentin Haüy* dont, jusqu'à sa retraite, il a conservé la direction.

* * *

Les années d'enfance sont décisives pour l'aveugle. Combien j'ai connu de parents qui, tremblant que leur petit infirme se heurte contre les murs, l'immobilisaient dans un coin, l'attachaient sur une chaise, le tenaient là, du matin au soir, dans l'inaction. Toute cette sollicitude aboutit sûrement à atrophier les muscles du petit, à entraver ou même

arrêter le développement de son intelligence comme celui de son corps. Qu'on l'encourage au contraire à se mouvoir ; qu'il aille, fût-ce au prix de quelques bosses, vers les objets dont la connaissance ne peut lui venir que par le toucher. C'est contre l'affection de ses parents qu'il faut le défendre : s'ils se souciaient moins de lui, la nature ferait son œuvre. Par compassion, ils le gâtent et lui préparent un caractère difficile, dont il souffrira d'autant plus qu'il aura plus besoin des autres dans sa vie. Parle-t-on de le faire travailler ? A quoi bon ? Pensez donc, un aveugle ! et « n'est-il pas assez malheureux déjà sans l'ennuyer de leçons » !

Toutes les écoles spéciales ont vu venir à elles de vrais petits sauvages, auxquels, à les voir, on donnerait cinq ans, bien que leur acte de naissance en accuse dix, malingres, inertes, aux bras et aux jambes maigres comme des allumettes, choyés d'ailleurs, admirés même parfois par de touchantes mamans. Ils sont incapables non seulement de se laver, de se vêtir, mais même de manger seuls, parfois de marcher. Que de temps sera perdu pour les maîtres à corriger les vices de cette éducation préscolaire ! L'avenir des moins bien doués est définitivement compromis et il sera bien malaisé que les autres ne conservent aucune lourdeur physique ou intellectuelle de ce long sommeil.

Contre ce mal, qui stérilise l'école, Maurice de la Sizeranne entreprend une lutte méthodique. L'Association organise la recherche des enfants aveugles dans tout le pays. Chaque enfant doit avoir sa fiche au siège social. Puis, une personne est dépêchée auprès des parents avec la mission de les éclairer sur leurs devoirs. En se retirant le visiteur laisse une méthode d'éducation. Oh ! pas un volume : quatre pages, que ceux-là même qui ne lisent pas dans les livres pourront déchiffrer sans peine. C'est le *Manuel pour la première éducation des enfants aveugles*. A diverses reprises remanié, enrichi progressivement de l'expérience de Maurice de la Sizeranne, traduit en plusieurs langues, il a été très répandu même hors de France, et notamment aux États-Unis.

Et quelle révélation apportent dans bien des maisons

les conseils tout pratiques, terre à terre qu'il propage !

« L'enfant doit apprendre de bonne heure à s'utiliser dans la maison, en se chargeant des ouvrages qu'il peut faire, comme essuyer les meubles, laver les vitres, écosser les pois, peler des pommes de terre, gratter des carottes, dévider du fil, écaler des noix, des amandes, les casser pour l'huile, piler le chanvre et même puiser de l'eau. A un âge plus avancé, il fera sécher le linge, nettoiera les habits, balaiera, fera les lits, lavera la vaisselle, battra le beurre, pétrira la pâte, tournera la meule, traira les vaches, donnera la nourriture aux animaux : dans le jardin il pourra cueillir les fruits, de l'herbe pour les lapins, sarcler et même bêcher, pousser une brouette, porter des fardeaux.

« En un mot, élevez l'enfant aveugle comme étant destiné à vivre parmi les clairvoyants, et comme devant, par sa tenue, par les habitudes de sa vie et par son travail, en différer le moins possible. »

Puis l'Association Valentin Haüy entre en rapport avec l'instituteur du village auquel ses livres de pédagogie ont eu le tort de ne pas parler de l'hôte inattendu qui se présente. Elle comble la lacune, et, en lui indiquant les méthodes appropriées, elle lui fait comprendre tout le bien qu'il peut faire au petit aveugle, si, en attendant l'âge de l'école spéciale, il l'admet dans sa classe, le mêle aux voyants aussi bien pour les récréations que pour les leçons.

Elle s'efforce d'autre part de dénicher dans les environs un aveugle instruit, et surtout si, pour des raisons de santé, ou parce que l'instituteur l'accueille de mauvaise grâce, le petit ne peut pas suivre l'école, elle charge cet aveugle de lui donner les premières leçons de lecture et d'écriture, de diriger ses premiers exercices manuels, d'essayer ses aptitudes pour la musique. Elle-même fait souvent les frais de ces leçons qui profitent à deux aveugles à la fois, le maître et l'élève. Elle fournit livres, tablette, poinçons, papier.

Fallait-il donc attendre les bras croisés la création de ces pouponnières coûteuses que préconisaient certains théoriciens ? Les méthodes simples, pratiques, comme celle-ci,

immédiatement réalisables grâce à leur bon marché, sont volontiers celles de Maurice de la Sizeranne.

III

Une instruction spéciale solide était le pivot sur lequel reposait l'œuvre de relèvement de Maurice de la Sizeranne.

L'erreur à combattre, en 1890, ce n'était plus le scepticisme : l'utilité de l'enseignement pour l'aveugle n'était plus guère contestée. Le danger n'était plus de manquer d'institutions spéciales ; il était même qu'il y eût trop d'institutions.

Une personne charitable voulait-elle s'intéresser aux aveugles ? Elle parlait d'ouvrir une école nouvelle. La presse, de temps à autre, entretenait le public de « milliers d'enfants aveugles demeurant sans instruction ».

Regardez donc les faits, disait Maurice de la Sizeranne : ces milliers d'abandonnés n'existent que dans l'imagination de journalistes altérés d'indignation. Dans toutes les écoles au contraire il reste des places inoccupées. Les directeurs ont beau faire la chasse aux enfants aveugles, ils ne parviennent pas à les remplir. Un enfant paraît-il à l'horizon ? Deux ou trois écoles se le disputent. Tenez, voici la liste de ces établissements avec pour chacun le nombre d'enfants qu'il pourrait encore abriter.

Le manque d'écoles, c'est le mal d'hier. Le mal d'aujourd'hui, c'est que les écoles spéciales, étant trop nombreuses, sont petites, pauvres, mal outillées, pourvues de maîtres insuffisants. Que de criminelles illusions elles entretiennent ! Les parents s'imaginent que l'instruction reçue permettra à leurs enfants de vivre de leur travail. Ah ! les douloureux réveils qui attendent ces pauvres enfants à leur entrée dans la vie !

Et impitoyablement Maurice de la Sizeranne va publier des lettres reçues à l'Association qui mettent en pleine lumière cette insuffisance de l'enseignement. Lisez-les, ces

lettres : si c'est l'œuvre scolaire qui vous attire, au lieu de fonder des écoles en surnombre, vous créerez des bourses dans les écoles existantes, vous outillerez ces écoles. Voici des lettres d'accordeurs qui se plaignent de ne pouvoir faire aucune réparation parce que dans leur école on ne les initiait pas à la facture. En voici de musiciens qui ne possédaient par cœur que trois morceaux : l'école n'avait songé qu'à les faire briller devant ses visiteurs. Cette musicienne ne manque pas de mécanisme, mais, proposée pour tenir un harmonium, elle ne sait point accompagner le plain-chant, ne connaît point de cantiques, est incapable d'approprier son savoir aux goûts du public : il faudra une bonne année pour la former. Cette autre est une musicienne suffisante, mais elle est empruntée, ne peut ni se coiffer, ni s'habiller seule, ni se tirer d'affaire à table : comment la placer ? Une autre encore découvre, le jour où elle est en face de son premier élève, qu'on ne donne pas des leçons à des voyants de la même manière qu'à des aveugles, puisqu'ils ne lisent pas le Braille, et la voilà fort embarrassée de sa découverte. Que dire de ceux qui, après sept ou huit ans passés à l'école, se plaignent d'être dans l'obligation de renoncer à la profession apprise pour en acquérir une toute nouvelle ?

Donc, trop souvent, l'enseignement des écoles n'était pas adapté à la vie. Les problèmes pédagogiques seront constamment à l'ordre du jour de la Commission d'étude, comme au premier plan des préoccupations de M. de la Sizeranne.

IV

Avec la pédagogie spéciale, c'est la vie tout entière de l'aveugle que la Commission d'étude de l'Association Valentin Haüy se propose d'organiser rationnellement. Faute d'un organisme approprié, l'art de tourner les obstacles que la cécité dresse devant l'homme aveugle était abandonné à l'empirisme individuel. Il s'agit de substituer à ces données empiriques des solutions rationnelles déterminées par des

hommes compétents à la lumière d'une large expérience.

Il est intéressant de voir la Commission descendre jusque dans le détail de l'activité de l'aveugle, s'occuper de la réalisation de montres à signes en relief, faire étudier et proposer comme sujets de concours la construction de baromètres et de thermomètres tangibles, établir des mètres gradués — mètres rigides et mètres souples — prévoir l'adaptation des jeux à la mode, comme le mah-jung ou les mots croisés. Un jour, elle met à l'étude les repères les plus pratiques pour permettre à l'aveugle de distinguer au toucher les billets de banque ; un autre jour, la manière de lui apprendre à signer son nom en noir — signer lui est indispensable pour qu'il puisse faire lui-même ses affaires.

Le syllabaire qu'a fait éditer la Commission est bien touchant : l'aveugle voudrait, comme les autres pères, diriger l'instruction de ses enfants. Mais comment enseigner à lire dans un livre où lui-même ne peut pas lire ? Qu'il prenne le syllabaire de l'Association Valentin Haüy : les lettres Braille, qui accompagnent les lettres en noir, lui permettront de diriger l'exercice tout en le contrôlant.

En ce qui concerne l'activité particulière à chaque groupe professionnel, c'est surtout l'outillage qu'il faut approprier : tel outil, dangereux à manier sans la vue, doit être remplacé, tel autre doit être adapté aux conditions du toucher. Voici, par exemple, pour les broisseurs, un couteau à couper le chiendent qui sera employé en toute sécurité par l'aveugle ; et voici pour les accordeurs un tournevis qui permettra d'atteindre les vis dans des creux où le doigt ne pénétre pas.

Le groupe des professeurs de musique, en raison de la complexité de sa tâche, est celui qui a le plus largement bénéficié des efforts de l'Association. Il faut élaborer la meilleure méthode permettant aux professeurs aveugles d'enseigner la lecture musicale à leurs élèves voyants. Parmi bien des projets et des appareils qu'elle a examinés, la Commission a choisi pour le faire construire l'*auto-professeur* de M. Thiberge qui a semblé présenter la solution la plus

satisfaisante. Il faut, au moyen de volumes en Braille munis de repères appropriés, donner aux professeurs la possibilité de guider un enfant inexpérimenté à travers des méthodes en noir. Il faut leur procurer le catalogue de la musique en Braille existant dans le monde. Il faut perfectionner la musicographie Braille.

Mais voici mieux encore : la Commission d'étude cherche à ordonner et à étendre le champ de l'activité professionnelle. Elle contrôle au moyen de statistiques le rendement des différents métiers, et tâche d'orienter les apprentissages d'après les informations recueillies. Des aveugles dans ces dernières années sont devenus professeurs dans l'enseignement public, avocats, prêtres. Dans quelles circonstances peut-on conseiller aux jeunes de s'engager sur leurs pas ? La Commission s'est particulièrement préoccupée de développer la profession nouvelle de téléphoniste. Elle a contribué à la construction d'une machine à sténographier en vue de conquérir la profession de sténo-dactylographe.

V

Les étrangers s'étonnaient parfois de la prédilection que M. de la Sizeranne a toujours portée aux professions de musicien et d'accordeur. C'est qu'il connaissait, lui, le rêve secret qui hante tout aveugle, le rêve d'une vie indépendante, normale, au milieu des voyants, avec un foyer ; et il constatait qu'en France, seules ces professions-là permettaient un peu souvent de le réaliser. Peu après le massage s'y joindra, grâce à l'Association Valentin Haüy. Aussi a-t-il défendu ces formes d'activité contre deux sortes d'adversaires : ceux qui les compromettaient par des apprentissages insuffisants, et ceux qui, les sous-estimant, rêvaient d'enrégimenter tous les aveugles dans des ateliers spéciaux et dans de petites cités de ténèbres où ils eussent vécu à part des autres hommes.

Un jour pourtant nous le vîmes hésiter : c'était au len-

demain de la loi de séparation des Églises et de l'État. Les traitements des organistes étaient partout menacés. Les couvents enseignants de femmes, où nos musiciennes avaient trouvé des conditions favorables d'existence, se fermaient sur tout le territoire. J'ai vécu avec Maurice de la Sizeranne cette heure d'angoisse à l'Association Valentin Haüy. Les résultats d'un effort de cent années allaient-ils être perdus ?

Maurice de la Sizeranne se remit à l'étude des faits. Eh bien non ! Il ne fallait pas renoncer : avec des appointements diminués, les organistes tiennent bon quand même ; congédiées des couvents, les musiciennes trouvent des postes souvent plus appropriés à leurs goûts dans les pensionnats libres qui en ont pris la succession. L'article, attendu avec anxiété, que Maurice de la Sizeranne publia sous ce titre : *Faut-il continuer à former des musiciens ?* fit sensation dans le monde des aveugles. Il maintenait son mot d'ordre : continuons. Mais il jetait plus pressant cette fois le cri d'alarme qu'il avait poussé dès 1884 : plus de médiocres ! Pour l'emporter, il faut que les aveugles soient techniquement supérieurs à leurs concurrents voyants.

CHAPITRE VIII

UN ORGANISME D'ADAPTATION AU MILIEU SOCIAL : LA QUESTION DU LIVRE ET LA BIBLIOTHÈQUE BRAILLE

Nous allons choisir, pour en montrer le fonctionnement, un des organes d'adaptation créés par l'Association Valentin Haüy. La Bibliothèque Braille est l'un de ceux où l'on sent le plus constamment l'action personnelle de Maurice de la Sizeranne.

I

« L'homme ne vit pas seulement de pain, » aimait à répéter le fondateur de l'Association Valentin Haüy. Ne craignons pas que le patronage qu'il organise néglige chez l'aveugle les besoins les plus nobles de l'homme. Si de toutes ses créations sa chère Bibliothèque Braille est celle qu'il a le plus choyée, c'est que, pour beaucoup d'aveugles, sevrés jusque-là de lecture, elle va représenter la source presque unique de la culture intellectuelle, morale, religieuse, esthétique même.

Prenez ce livre Braille : voyez comme il est volumineux. Et pourtant il en faudra onze pareils, onze grands in-8°, comme celui-ci pour transcrire le maigre in-12, le *Numa Roumestan* de Daudet que vous avez lu hier en une soirée. C'est que, si l'on réduisait la dimension des caractères, ils ne seraient plus perçus aisément par le doigt. Si la page était moins épaisse, les points s'effaceraient à la lecture.

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'on avait imprimé si peu en Braille ? Le seul prix du papier employé dans la

fabrication des livres mettait en déroute les pauvres bourses d'aveugles. Leur eût-on fait cadeau de livres, comment les loger? Qu'on se représente le taudis d'un chaisier ou d'un brossier : 150 volumes entassés là qui ne feraient au plus que la matière de 8 à 10 ouvrages en noir, ne laisseraient plus de place aux habitants.

La nécessité de recourir à un abrégé pratique adopté par la collectivité était dès le début apparue à Braille. Plusieurs abrégés se disputaient le terrain et divisaient les lecteurs. Tel d'entre eux, celui de Ballu, exigeait un effort de mémoire considérable, qu'on ne pouvait attendre que d'une élite. Tous, reposant sur une notation phonétique, mettaient en péril les fragiles connaissances d'orthographe apportées de l'école. Les aveugles, fort en peine de se défendre contre le « préjugé de la cécité », devaient-ils s'exposer à un des ridicules que la bourgeoisie française pardonne le moins?

D'un coup d'œil sûr, Maurice de la Sizeranne aperçut qu'un abrégé, pour être reçu de tout le monde, devait être très simple et demeurer fidèle à l'orthographe. S'inspirant d'une tentative faite à l'école d'aveugles de Soissons, il utilisa, pour représenter des groupes de lettres, ceux des 63 signes de Braille qui ne sont point employés en français ou qui ne le sont que rarement. Il aida la mémoire en choisissant autant que possible des signes ayant quelque rapport de forme avec les valeurs représentées. Il figura les mots les plus courants de la langue par des éléments empruntés à ces mots et qui les suggèrent. Ainsi se trouva constitué un jeu de signes aisé à assimiler et qui réalisait sur le Braille ordinaire un gain supérieur à 30 pour 100.

L'abrégé fut sa première création, en 1882. Dès ce coup d'essai, le caractère pratique de son imagination créatrice se révélait. Pour mesurer la portée de cet abrégé, qu'on appela « abrégé orthographique » par opposition à ceux qui l'avaient précédé, il faut le replacer dans un ensemble d'améliorations dues à d'autres inventeurs, toutes favorisées par Maurice de la Sizeranne et qui toutes tendent à réduire

l'obstacle du volume excessif des livres : impression interligne, impression interpoints, etc.

II

Même réduit d'un tiers, le livre Braille reste trop coûteux pour qu'on puisse songer à produire industriellement les ouvrages qui ne sont pas de première nécessité. La Bibliothèque Braille apportera la solution vraiment efficace.

Les aveugles étaient réduits à se faire copier des manuscrits pour leur usage personnel. Fort peu le pouvaient. Il faut ajouter qu'assez peu le désiraient. Car c'était un cercle : parce qu'ils avaient peu de livres, les aveugles lisaient peu ; parce qu'ils lisaient peu, ils demandaient peu de livres. La Bibliothèque va rompre ce cercle.

Chacun de nous ne peut se faire copier des manuscrits : faisons donc copier des manuscrits qui soient à tous, dit Maurice de la Sizeranne. La place manque à chacun de nous pour conserver une bibliothèque : ayons donc un local pour les manuscrits de tous. Et d'abord, mettons en commun les livres que nous possédons. Il donne toute sa bibliothèque particulière ; son camarade de l'Institution Gérard de la Bassetière, un grand liseur, apporte pour sa part 300 volumes. D'autres les imitent. Une bibliothèque individuelle de 500 volumes eût été un luxe de nabab que bien peu eussent pu espérer au bout d'une vie de collectionneur : en quelques jours, chaque aveugle dispose d'une bibliothèque de plus de 1 000 volumes.

Quand on s'installa avenue de Breteuil, le nombre des volumes approchait déjà de 4 000.

Il fallut bien enfin se résoudre à engager un employé salarié. Avec quel soin Maurice de la Sizeranne le choisit ! Un aveugle : il est indispensable qu'il connaisse la mentalité de ses clients ; un grand liseur : je n'ai pas connu lecteur plus rapide en Braille. Par-dessus tout un homme de tact, aux sentiments délicats, qui saura entendre des demi-con-

fidences, guider sur demande, et seulement sur demande, conseiller sans jamais froisser.

Et, pour ses matinées entièrement occupées, ce bibliothécaire, dont le service ressemble si peu à celui d'un employé, recevra comme salaire savez-vous combien ? 30 francs par mois, tout juste un franc par jour. La loi de la maison dans cet âge héroïque de l'Association Valentin Haüy, est que même les employés sont des bénévoles : on leur demande leur cœur, leur tact : ces choses-là ne se payent pas ; et, travaillant aux côtés de bénévoles, ils oublient qu'à la fin du mois ils passeront à la caisse prélever à regret sur le bien des pauvres le minimum indispensable à leur subsistance.

Pourtant la bibliothèque grandit. Et voici le dilemme angoissant qui se formule : faut-il refuser à cette bibliothèque si bienfaisante les ressources indispensables à son développement ? Faut-il prélever pour un luxe — le luxe de la lecture — des ressources qui, au vestiaire, au patronage des travailleurs, soulageraient de poignantes misères ?

Maurice de la Sizeranne entend qu'elle grandisse sans scrupule. Il fera donc en sorte que les livres ne coûtent rien. Bien mieux : il a décidé que, loin de coûter au patronage, la bibliothèque Braille rapportera. Comment donc va-t-il s'y prendre ?

III

Nous connaissons le principe : les manuscrits seront copiés par des bénévoles. La propre sœur de Maurice de la Sizeranne, la baronne de Sérévillle, a donné l'impulsion en transcrivant les premiers livres.

Pour distraire quelques aveugles, réunir peut-être quelques centaines de livres, fort bien ; l'idée parut excellente. Mais qui donc, en ce temps-là, imaginait que sur ce fondement pourrait s'élever une bibliothèque de 100 000 volumes couvrant 5 kilomètres et demi de rayons, d'un poids de 100 tonnes, d'un volume de 230 mètres cubes ; une bibliothèque capable

de transformer complètement les conditions de la vie intellectuelle des aveugles?

Montez au second étage de la maison de la rue Duroc. Prenez le couloir à droite. Suivez-le jusqu'au bout, et entrez : quelques dames, affairées autour d'une table chargée de fiches, de lettres, de dossiers, sont en train de donner des instructions à des copistes. Elles vous accueillent avec la distinction de manières des meilleurs salons parisiens. Vous êtes au bureau des copistes. Eh bien ! tout le mystère du développement de la Bibliothèque est dans l'ingénieuse conception de ce bureau.

Attirer et retenir un nombre considérable de gens du monde cultivés, disposant de loisirs, prêts à prendre à leur charge tablette et papiers, en un mot à payer encore de leur argent cette bibliothèque qu'ils édifient de leur travail : savez-vous que le problème n'était pas simple à résoudre ? Au bureau des copies, constitué de bénévoles comme eux, ils ont trouvé l'atmosphère nécessaire pour les gagner, le tact aussi qu'il fallait pour deviner les goûts de chacun, pour confier à celui-ci un livre de piété, à celui-là un roman, à cet autre un traité de philosophie.

Et encore il ne suffit pas d'obtenir du travail : il faut de bon travail. Ne croyez pas que la précision et l'exactitude sont des qualités banales. Laissé à lui-même, le copiste habituellement change des mots, en ajoute, en saute ; il condense la pensée : le Braille occupe tant de place ! Il en prend à son aise avec les alinéas. Et quelle fantaisie dans la ponctuation ! Les notes lui paraissent habituellement trop longues. Les introductions, jugées superflues, sont volontiers supprimées, les tables des matières oubliées ou allégées. Qu'en feraient des lecteurs aveugles ? Chacun s'est fait une idée *a priori* de ce qui peut intéresser les aveugles, de ce qui ne peut pas les intéresser, et la copie est adaptée à cette idée. Les rapports annuels du bureau ont discipliné toute cette fantaisie. Ils ont, au fil de l'expérience, constitué peu à peu un ensemble de règles précises, un petit code. on l'a appelé « la méthode du parfait copiste en Braille ».

Code dépourvu de sanctions. Que de patience il faut pour le faire respecter, que de tact pour oublier au moment opportun telle prescription moins essentielle, et ne pas décourager par des minuties superflues, pour doser à chacun la mesure exacte des préceptes qu'il est capable d'appliquer.

Prenons cette porte à gauche : nous voici dans la pièce des correctrices. Trois dames, des aveugles cette fois, contrôlent ici l'essai que tout copiste débutant doit fournir, quelque chose comme le chef-d'œuvre de l'ouvrier compagnon de jadis. Ces paquets de feuilles Braille ficelés, entassés sur les rayons, ce sont les volumes nouvellement apportés. Un à un ils seront pris par les correctrices, examinés, et les constatations de l'examen seront consignées dans une note en Braille. Les dames du bureau de copie qui, naturellement, lisent le Braille, recevront cette note, et c'est à elles qu'il appartiendra d'adoucir les reproches, de doser le blâme et l'éloge selon la susceptibilité de chacun, d'encourager tout en corrigeant.

Maurice de la Sizeranne a fait mieux que d'élaborer cette technique délicate : il a su trouver la personne qui en a fait une chose vivante, l'adaptant, la perfectionnant sans cesse. Quel rare alliage en elle d'aménité et de fermeté ; et quel trésor d'esprit et de charité elle a dépensé là, jour à jour, depuis plus d'un quart de siècle !

L'armée qu'elle a constituée peu à peu, et qu'elle commande, compte aujourd'hui 3 000 volontaires. En voici qui transcrivent jusqu'à 80 volumes dans leur année. Celui-ci, en mourant, laissait inachevé son 576^e volume. Cette aïeule, à quatre-vingt-dix ans, continue à manier le poinçon qu'elle tient en main depuis deux décades.

Mais, à côté de cette élite dévouée, vous pensez bien que sur ces 3 000 copistes il y en a beaucoup qui ne donnent rien ou presque rien. Ils ont inscrit leur nom, choisi un ouvrage à transcrire, apporté un premier volume, puis rien ne vient plus.

Eh bien, ceux-là mêmes ne sont pas inutiles. Par la copie ils ont appris à connaître l'œuvre. Ils sont devenus des amis

attitrés des aveugles, prêts à venir en aide à nos patronnés lorsqu'ils les trouveront sur leur chemin. Les voilà enrôlés dans l'entreprise de Maurice de la Sizeranne. Celui-ci envoie un don pour la reliure, cet autre pour payer le port des livres en faveur de tel lecteur auquel il s'intéresse. Ils deviennent des clients de nos brosseurs, de nos accordeurs, de nos masseurs. Bien des collaborateurs de l'Association Valentin Haüy ont commencé par la copie. Le bureau de copie est une pépinière où tous les services de l'Association viennent chercher du renfort.

Et voilà comment la Bibliothèque Braille, qui menaçait de rogner les vivres aux services vitaux de l'Association, est devenue leur pourvoyeuse et leur soutien.

IV

Mais ces gros livres, toujours circulant, ballottés dans les trains, malmenés par les facteurs, frottés par des doigts lourds, finiront par s'user et devenir d'une lecture difficile. Faudra-t-il donc distraire une partie considérable du travail des copistes pour refaire ceux qui seront hors d'usage? Non, car voici le service de seconde copie.

Passons dans la pièce voisine, à droite. Encore une aveugle qui lit, qui corrige, qui prend des notes. Elle aussi reçoit de Paris et de la province de gros ballots qui s'entassent autour d'elle, sur les rayons que voici. Mais les lettres qu'elle écrit sont en Braille, car les copistes dont elle contrôle le travail sont des aveugles.

Quand un volume est fatigué d'avoir couru le monde, c'est ici que les bibliothécaires apportent l'invalidé. Dans ce fichier, voici, en Braille, les titres des ouvrages qui attendent d'être retranscrits. Dans cet autre, sont les noms des aveugles qui se proposent pour faire de la copie : un hospitalisé, qui, sans ce travail, n'aurait jamais un sou à lui ; un brosseur, qui veut occuper des heures de chômage ; un musicien de petite ville dont les leçons n'emploient point tout le temps,

et qui a besoin d'un supplément pour boucler son pauvre budget.

La seconde copie a une autre utilité encore : il y a des livres trop peu lus pour qu'il faille les imprimer, trop demandés cependant pour qu'un seul exemplaire suffise. On fera doubler, et s'il le faut, tripler le premier par des aveugles.

Et de la sorte, nous allons pourvoir aux besoins de nombreux lecteurs sans avoir détourné une minute du temps précieux de nos copistes voyants. Et nous faisons coup double : en même temps que nous assurons la conservation et l'extension de la bibliothèque, nous apportons à un groupe d'aveugles l'assistance par le travail, la plus féconde des formes d'assistance.

Quel dommage que des dons ne soient pas venus en plus grand nombre pour permettre de payer moins misérablement leur travail ! Cette fois c'est tout un service de patronage qui s'appuie sur la Bibliothèque, qui vit de la Bibliothèque.

V

Ainsi outillée pour acquérir sans cesse de nouveaux livres sans perdre aucun des anciens, la Bibliothèque Braille a grandi rapidement. Il avait fallu quinze ans pour atteindre 5 000 volumes. Mais voici vers 1900 le bureau des copistes qui élabore sa méthode. Trois ans suffiront pour acquérir les 5 000 volumes suivants, et moins de trois ans pour passer de 10 000 à 15 000. En 1914 nous approchons de 50 000. Mais la guerre vient : les tablettes, le papier manquent. Maurice de la Sizeranne s'ingénie. Après un arrêt, la course reprend : il faut des livres pour les aveugles de la guerre. L'année 1917 en apporte 4 000, plus de 4 000 l'année 1918. Grâce à ce rythme, à peine ralenti, nous dépassons aujourd'hui 100 000.

Reprenons le couloir, vers l'escalier. Laissons à droite cette grande pièce, la salle des lecteurs : nous y reviendrons tout à l'heure. Nous voici dans la cité des livres blancs.

Ces épines chargées de volumes, symétriquement rangées à droite et à gauche de l'allée centrale, sont séparées entre elles par d'étroites ruelles — des aveugles s'orienteront là bien facilement. Elles sont réparties sur trois étages bas qui correspondent, remarquez-le, à deux étages seulement dans l'autre partie de la maison. Maurice de la Sizeranne a imaginé cette disposition pour qu'un livre quelconque, fût-il sur le plus haut rayon de l'épine, pût être atteint sans échelle.

Catalogues sur fiches, fichier par noms d'auteurs des volumes prêtés, autre fichier par noms de lecteurs, tout est en Braille.

Si je vous dis que près de 70 000 volumes sont prêtés chaque année, réaliserez-vous la somme de démarches et de manipulations que représente ce nombre? Eh bien! toutes, absolument toutes, dans un ordre parfait, sont entièrement assurées par des bibliothécaires complètement aveugles. Ils sont quatre maintenant. Maurice de la Sizeranne a gagné sa gageure : aucun employé voyant à la Bibliothèque. Puisque enfin la Bibliothèque devait coûter quelque chose, il fallait que tout l'argent qui se dépense ici, dépensé pour des aveugles, tombât jusqu'au dernier sou dans des poches d'aveugles.

Comptons bien : nous avons trois correctrices aveugles à la première copie, plus une à la seconde copie, plus quatre bibliothécaires : avec un relieur et trois bibliothécaires pour la *Bibliothèque Braille musicale*, dont nous parlerons tout à l'heure, cela fait, sans parler des copistes de seconde copie, douze aveugles qui vivent du service de la Bibliothèque Braille.

VI

Source de distraction principalement à l'origine, la Bibliothèque Braille, à mesure qu'elle perfectionnait ses méthodes, tendait à devenir en outre de plus en plus un outil de travail. A ce titre, surtout par sa section spéciale des étudiants et

par sa section musicale, elle est un précieux instrument de reclassement social.

Vers 1895 l'aveugle qui voulait s'élever au-dessus de la culture primaire départie dans les écoles spéciales ne trouvait aucun ouvrage en Braille à sa disposition. Il en était réduit aux livres qu'il se faisait dicter ou qu'il faisait transcrire à grands frais. J'en sais qui ont durement souffert de cette lacune.

En vingt-cinq ans la Bibliothèque Braille de Maurice de la Sizeranne a transformé la situation : aujourd'hui les aveugles qui désirent se livrer à des études non seulement secondaires mais supérieures trouvent, quelle que soit la branche qu'ils ont choisie, une ample provision de livres qui les attend ; ils trouvent surtout un groupe de copistes prêts à transcrire tout ouvrage dont ils auront besoin.

Comment ! Obtenir de bénévoles la correction qu'exigent des livres latins, grecs, des traités de hautes mathématiques ? Quand le bureau de copie eut fixé sa méthode et formé ses cadres, on trouva des copistes même pour ces besognes. La méthode imposée permettait d'ailleurs, sans craindre les disparates, de morceler un ouvrage pour en confier les diverses parties à différents copistes. Voici vers 1910 le *Port-Royal*, de Sainte-Beuve, en 60 volumes ; l'*Histoire de la Monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin, qui en compte 111 ; l'*Europe et la Révolution*, d'Albert Sorel, 114. Plus tard on osera entreprendre l'*Histoire universelle*, de Lavissee et Rambaud, qui n'en remplira pas moins de 360, l'*Histoire de la guerre de 1914*, par Hanotaux (200 volumes). Le Braille fournit des alphabets pour toutes les langues, à commencer par le grec et l'hébreu, un abrégé pour le latin grâce auquel la *Somme* de saint Thomas ne représente que 150 volumes, des notations pour les mathématiques, la physique, la chimie. Et il n'y a point de genre si austère pour lequel on ne trouve preneur désormais.

Ne vous étonnez pas si, dans cette branche qui vous est familière, vous constatez que tel ouvrage, que vous jugez important, manque encore à notre catalogue : le caractère

tout pratique, empirique même, que nous avons signalé dans la plupart des créations de Maurice de la Sizeranne se retrouve dans celle-ci. Point de listes savamment dressées pour chaque discipline, et méthodiquement exécutées. Chaque année étudiants et professeurs sont priés de faire connaître les livres qu'ils désirent pour suivre ou pour faire leurs cours, et ces livres sont aussitôt distribués à des copistes d'élite. Le hasard des demandes a donc pu laisser dans l'ombre tel ou tel ouvrage important. Le catalogue fait apparaître ces lacunes qui, au fur et à mesure des possibilités, seront comblées. Ce qu'il fallait, n'était-ce pas qu'avec des ressources limitées le bureau des copistes fût assuré de faire face aux besoins urgents? Et puis surtout, lorsqu'il sait que son livre est attendu, lorsqu'il connaît l'aveugle qui l'attend, l'usage qu'en fera cet aveugle, ne croyez-vous pas que le copiste travaille avec beaucoup plus d'ardeur que pour un bienfait lointain et douteux?

Je rapporte ici, pour finir, le témoignage d'un aveugle qui a été reçu troisième à l'un des plus techniques parmi les concours de l'agrégation, celui de grammaire, et qui enseigne aujourd'hui dans un lycée. Il me dit avoir eu chez lui jusqu'à 300 volumes de la Bibliothèque à la fois.

« Sans l'aide constante de la Bibliothèque Braille, sans les milliers de volumes que je lui ai empruntés, sans le millier au moins de volumes difficiles en grec ou en latin qu'elle a fait copier sur ma demande, il m'eût été impossible de suivre les cours d'un lycée et de la Sorbonne. »

VII

Pour la section musicale la trouvaille fut l'adjonction d'un service de renseignements et d'un service de transcriptions payées.

Représentez-vous la vie de nos musiciens dispersés dans les petites villes. Ils ont débarqué là un beau jour, tous frais émoulus de l'école, avec, dans la mémoire, un maigre bagage

de morceaux appris en classe, et dans leur valise quelques partitions en Braille. Au début cela fait l'affaire, mais ils seront vite au bout de ce pauvre répertoire. Le public demandera les nouveautés, la méthode à la mode pour les leçons. Si notre musicien néglige de se renouveler, le curé fera venir un jour son organiste : très bien, mon ami, votre offertoire de dimanche, mais nous l'avons trop souvent entendu. Il faudrait varier, attirer les fidèles au saint office. Le moyen, pour notre isolé, je ne dis pas de se procurer des nouveautés, mais même de les connaître ?

Eh bien, d'abord il s'abonnera à la *Revue Braille musicale* que publie mensuellement l'Association Valentin Haüy, en points saillants naturellement. Elle tient ses lecteurs au courant du mouvement musical, les rattache à la vie artistique des grands centres, et aussi elle les informe des nouvelles partitions qu'ils peuvent se procurer en Braille.

Et puis, surtout, il écrira à la Bibliothèque Braille musicale. Les lettres reçues diront souvent : « J'ai un concert à donner dans telles circonstances ; indiquez-moi comment je puis le composer. Que me conseillez-vous de donner pour telle messe, célébrée à l'occasion de telle fête ? » Le rôle de notre bibliothécaire est d'entretenir une très lourde correspondance, toute de conseils et d'informations. Bien entendu, les partitions sont envoyées gratuitement au correspondant. Ainsi la section est dans toute la France la pourvoyeuse de la vie professionnelle de nos musiciens. Que de fois elle a permis de donner satisfaction à une impérieuse demande ! Combien elle a sauvé de situations menacées !

Mais, si la Bibliothèque Braille ne possède pas telle méthode, que la nouvelle élève de notre aveugle veut absolument utiliser parce qu'elle l'a acquise sur le conseil d'un professeur précédent, tel morceau qu'elle tient à apprendre parce qu'une de ses compagnes le joue ? L'affaire presse. Ici intervient le service des transcriptions rétribuées. Un copiste spécialisé dans la transcription de la musique est attaché à l'Association Valentin Haüy, et, moyennant une somme artificiellement abaissée grâce à une subvention de

l'œuvre, la copie pourra être effectuée dans un temps relativement court. Souhaitons que, quand son possesseur n'en aura plus besoin, à tout le moins après sa mort, cette copie revienne à la Bibliothèque se mettre à la disposition de la collectivité (1).

Je lis dans le rapport de 1918, au moment où prit fin la direction effective de Maurice de la Sizeranne, que la bibliothèque Braille musicale était alors en relation avec un millier de musiciens dont elle était la pourvoyeuse et la conseillère ordinaire, et auxquels elle expédiait en moyenne 400 paquets par mois.

Il y a trente ans les aveugles même instruits lisaient en général fort mal le Braille ; dans la génération actuelle, lire bien par le toucher est devenu chose banale. C'est le signe d'une transformation profonde : avec l'habitude de la lecture, la Bibliothèque Braille, précieux instrument professionnel pour beaucoup, a en outre répandu dans le monde des aveugles le goût de la culture intellectuelle.

(1) D'autres œuvres depuis sont venues aider l'Association Valentin Haüy dans sa tâche de pourvoyeuse de livres, notamment pour les intellectuels et les musiciens. C'est Maurice de la Sizeranne qui a tracé le modèle.

CHAPITRE IX

L'ESPRIT DU PATRONAGE

Ferons-nous le tour de la maison de la rue Duroc, visitant l'un après l'autre chacun des services du patronage? Ils sont trop. Contentons-nous de marquer l'esprit de ce patronage et de choisir quelques exemples.

I

Le premier trait qui exprime l'esprit de ce patronage, c'est son caractère individuel. Pour secourir, il suffit de donner quelque chose; pour patronner, il faut se donner soi. L'opinion publique croit que pour les aveugles la tâche est faite quand on les a secourus d'aumônes. Il y a effectivement dans les hospices des aveugles incapables qui ont besoin de secours. Mais la doctrine de l'Association Valentin Haüy c'est que les aveugles capables, désirant non végéter mais agir, ont besoin d'une aide personnelle, qui adapte le bienfait à chaque cas particulier.

Le danger contre lequel M. de la Sizeranne ne cesse pas de raidir tout l'organisme, c'est la sclérose administrative. Il ne suffit pas d'avoir établi, en bon disciple de Le Play, que chaque aveugle aura son dossier tenu à jour. Les dossiers se sont vite multipliés : en moyenne 400 à 500 nouveaux chaque année. Pour agir avec ordre, il faut maintenant des commissions, des sections, tout un jeu de bulletins multicolores. Et Maurice de la Sizeranne cite une fort jolie lettre de

Guizot, qui avait bien quelques raisons de savoir ce qu'est un préfet :

« J'ai un grand goût pour l'ordre, pour l'activité régulière et mesurée ; mais cet ordre factice et conventionnel, cette activité indifférente, cette rhétorique, cette mécanique de l'administration qui n'émane ni d'une pensée propre, ni d'une volonté vive, me sont souverainement antipathiques... Ne devenez pas ce que tant de gens appellent un excellent préfet, c'est-à-dire un homme qui ne laisse aucune pétition, aucune lettre sans réponse écrite, mais qui ne s'inquiète guère de savoir si ses réponses font vraiment marcher les affaires, et si ses écritures deviennent des réalités. »

Donner à des dossiers au lieu de donner à des hommes, c'est tellement plus facile !

Pour qu'il y ait patronage individuel efficace, plusieurs conditions sont requises, qui supposent chez le patronnant tact, persévérance, et aussi la compétence. M. de la Sizeranne va jusqu'à écrire : « Il est difficile de s'occuper des aveugles sans commencer par étudier avec soin la collection du *Valentin Haüy* (1). » La première condition est une connaissance des patronnés directe, prolongée, qui ne peut s'acquérir que par des visites personnelles et par une correspondance suivie.

En second lieu on doit suivre le bienfait pour le faire fructifier.

Enfin l'aide doit être morale et intellectuelle autant que matérielle, au delà des accidents s'en prendre à la racine du mal. C'est parfois la méthode de vivre qu'il faut réformer chez le patronné. L'éducation de la volonté est à refaire ;

(1) Plutôt qu'à la collection presque introuvable du *Valentin Haüy*, on recourra désormais au livre récemment publié par Albert Mahaut et Mlle de Geyer, *l'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles, son extension en province par la création de Groupes régionaux*, où les auteurs ont exprimé la doctrine même de Maurice de la Sizeranne.

faute d'essayer, vous aurez sans cesse à recommencer de nouveaux replâtrages.

Comprenez-vous, par ce programme, pourquoi il faut tant de concours à Maurice de la Sizeranne et des concours bénévoles? L'Association Valentin Haüy n'atteindra tous les aveugles dispersés dans les villages de France que lorsqu'elle se sera solidement implantée en province, au moyen de groupes régionaux, de sous-groupes, de correspondants.

II

Le service de patronage le plus nouveau peut-être de tous ceux qu'a créés Maurice de la Sizeranne est le service des adultes non réadaptés. Jusqu'alors rien n'avait été fait en France, ou à peu près, pour cette catégorie. Justement au temps où Maurice de la Sizeranne entreprenait son œuvre, deux ateliers d'apprentissage venaient de s'ouvrir à Paris et à Marseille pour les recevoir. Mais ils avaient tant d'autres besoins !

D'abord quelques-uns n'auraient-ils pas pu éviter la cécité qui les cherchait, au moins la retarder? Parmi eux il y a des ouvriers qui se livraient à quelque occupation dangereuse pour les yeux : des casseurs de pierres sur les routes, des travailleurs de la carrière dont les yeux sont exposés aux éclats de cailloux. Avertis, ils eussent pu prendre des précautions. L'Association va donc publier et répandre à profusion son tract « Travailleurs, prenez garde à vos yeux ».

Ceux qui perdent la vue progressivement vont souvent à la catastrophe avec une parfaite inconscience du danger. S'ils savaient ! Mais personne n'ose les avertir. Ce n'est plus un tract qu'il faut cette fois, mais une brochure, car il ne s'agit plus de frapper les esprits, il faut faire accepter une hygiène délicate. Cette brochure s'intitule : « Conseils aux personnes dont la vue est affaiblie » — elle ne dit pas « aux personnes qui perdent la vue ». Voyez : ces gros caractères

ne fatigueront pas même des yeux qui depuis longtemps ont dû renoncer à la lecture du journal. Tout en donnant des conseils d'hygiène, tâchons de familiariser avec l'idée de la cécité, tout doucement, engageons à apprendre le Braille, oh ! à titre provisoire, bien entendu, et pour attendre que la crise ait passé. Beaucoup d'intéressés d'ailleurs ne liront pas ces recommandations personnellement, mais les patronnants qui viendront les visiter y puiseront des directives.

Car il va de soi que la méthode du patronage individuel est ici spécialement de mise. Chacun de ces malheureux réagit à sa manière propre, qui varie selon sa situation de famille, ses ressources, son emploi antérieur, sa culture, son tempérament. La langue qu'il faut parler à l'un n'est pas celle qui convient à l'autre. Visiteur, faites le diagnostic, et devinez les remèdes. La cure sera longue.

Le havre où il faut tendre, c'est la restauration d'une activité. Cette planche de salut, c'est souvent du passé de chacun que le patronnant doit l'extraire : goûts, famille, relations, amis, il doit tout mettre en compte pour tracer la route nouvelle.

En vue de cette réadaptation, l'Association a organisé des leçons de lecture et d'écriture Braille à son siège, et aussi à domicile pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas se déplacer. Elle a publié un recueil d'exercices pour les touchers maladroits auxquels il faut des caractères largement espacés. Elle distribue livres et tablettes, et aussi des guide-mains, pour écrire en noir, qu'il importe de pratiquer le plus tôt possible, avant que les muscles aient perdu l'habitude de tracer les lettres.

A la mère de famille, ce qu'il faut d'ordinaire ce n'est pas un livre, mais la confiance qu'elle pourra continuer à éplucher ses légumes, faire sa cuisine, laver sa vaisselle, blanchir son linge, qui sait, raccommoder les vêtements de ses enfants. Que d'exemples on devra lui citer parfois pour la décider à essayer ! On les trouve en foule dans les dossiers individuels de l'Association. Là, et dans les livres de Maurice de la Sizeranne, on en fera provision.

L'entrée en apprentissage signifie que la partie est gagnée. Il y a des années où les rapports de la section nous parlent de plus de 100 apprentis. Ce sont ces aveugles frappés à l'âge adulte qui, moins souples que les enfants à se laisser enrégimenter dans les métiers traditionnels, ont le plus largement profité des professions nouvelles ouvertes par l'Association Valentin Haüy et enseignées à son siège, celles de masseur et de téléphoniste. Elle dirige ces hommes de toutes conditions vers l'atelier le plus approprié à leurs aptitudes et à leur lieu de résidence. L'argent manquait : elle a sollicité les œuvres, elle a plaidé la cause de ses clients auprès des pouvoirs publics ; elle a complété les bourses insuffisantes, et créé elle-même des bourses. Maurice de la Sizeranne excelle à approprier des solutions aux cas particuliers : à défaut d'atelier, il y a dans la ville qu'habite cet apprenti un brossier aveugle qui pourra se charger de lui donner des leçons. Cet autre répugne à se transporter à 300 kilomètres ou à vivre en atelier, mais il accepte d'aller à 20 kilomètres chez un petit patron aveugle qui le logera. Dans cet autre cas, c'est le professeur aveugle qui va se transporter chez l'apprenti désireux de ne pas quitter ses enfants, et qui peut disposer d'une chambre. L'Association a ainsi des professeurs ambulants. Dans toutes ces combinaisons, remarquez-le, un aveugle encaisse le prix de la leçon dont un autre aveugle profite. L'apprentissage terminé, l'Association veille à ce que le nouvel ouvrier reçoive un outillage et un stock de matières premières. Désormais il a rejoint la section dite des travailleurs, de ceux qui ont été préparés à la vie par l'école : il pourra participer à l'aide que, sous diverses formes, l'Association s'efforce de donner à cette catégorie de patronnés.

III

L'atelier d'apprentissage pour la fabrication de sacs en papier vous montrera avec quelle ingéniosité M. de la Sizeranne a su lutter contre le fléau de l'inaction. Je n'ai point

parlé de cette fabrication à propos des métiers : ce n'en est pas un ; c'est une occupation. Si on l'avait bien compris, et que Maurice de la Sizeranne ne la proposait qu'à ceux qui étaient incapables d'un métier, on lui eût épargné des critiques injustes.

Cet homme a été frappé à quarante-cinq ans. Peut-être parviendrait-il à faire des brosses ; son travail serait si lent qu'il ne gagnerait presque rien. Il faut un travail à sa mesure.

Regardez comme celui-ci est facile : je mets à portée de la main de l'ouvrier un stock de papiers coupés aux dimensions voulues. Il suffit de les plier, de fendre et d'échancrer les parties qui doivent être rabattues pour former le fond et les côtés du sac, d'étendre de la colle sur les bords, enfin de rabattre ces bords. Il n'y a point d'aveugle qui n'apprenne à faire cela très bien en quelques jours. Point non plus qui ne puisse, les sacs une fois secs, en peser un kilo, passer au travers, au moyen d'un poinçon, une ficelle grâce à laquelle l'épicier les suspendra dans sa boutique ou le marchand des quatre saisons au coin de sa voiture.

Et comme l'outillage est simple et bon marché : cette planche de travail de un mètre sur 0 m. 70, ce tabouret, ce seau à colle, cette brosse pour étaler la colle, une balance encore, et des ciseaux ; voilà qui ne sera guère encombrant, même dans une mansarde au sixième étage. Et dans un coin l'ouvrier pourra entasser quelques centaines de kilos de papier : matière première peu délicate, et qui ne risque point de se détériorer. L'aveugle travaillera là en famille, sa femme et ses enfants lui prêtant un coup de main au besoin, sans qu'il y ait nécessité de le conduire chaque matin à quelque lointain atelier, de l'en ramener chaque soir.

L'écoulement des sacs fabriqués se fait chez les marchands du quartier, petites gens dont la porte n'est point difficile à forcer, qui connaissent l'aveugle, vendent à sa femme, ne se choquent point de sa mise de pauvre. Mais il y a la mort-saison, de février environ à mai, quand même les pommes

et les oranges ont à peu près disparu. L'Association y a pourvu en obtenant une grosse commande de sacs d'un syndicat de cultivateurs : ces sacs-là serviront à envelopper des fruits pendant la période de maturation afin de les préserver contre les vers. Ainsi point de chômage.

Oui, mais quel sera le bénéfice? Le papier à lui seul représente 60 pour 100 au moins du prix de vente des sacs. Les prisons font une concurrence terrible. Même l'ouvrier voyant n'a qu'un gain dérisoire. Quel sera celui de l'aveugle?

Voilà justement la trouvaille de Maurice de la Sizeranne : ces vieux papiers, qui valent cher chez le marchand, sont sans valeur chez le particulier. L'Association se fera ramasseur de vieux papiers. Elle distribuera cette précieuse matière à ses ouvriers, ou la leur vendra à quelques centimes le kilo, tout juste de quoi rentrer dans ses frais. Les papiers inutilisables pour les sacs ne sont pas perdus; avec le produit de leur vente on procure aux ouvriers de beaux papiers de registres, matière première de choix. Si j'avais à donner un titre à ce chapitre de l'histoire de l'Association, je choisirais : *l'art d'utiliser les restes*.

A moins pourtant que ce ne soit l'art d'utiliser les occasions. Savez-vous l'origine de l'atelier? Un père de famille, devenu aveugle, avait imaginé d'entreprendre cette fabrication. On l'observa. On le chargea d'instruire quelques-uns de ses congénères. Une dame de l'Association, pénétrée des méthodes et de la charité de Maurice de la Sizeranne, amoncela dans son antichambre les papiers recueillis que quelques apprentis, les premiers, venaient chercher chez elle. De l'antichambre le papier déborda dans la salle à manger, puis dans la bibliothèque, dans le salon, dans la chambre à coucher! Et Mme Bassot, penchée dans la poussière, triait tout le jour, classait les papiers par grandeurs. Il fallut se décider à ouvrir un atelier dans une pièce louée, oh! bien petite d'abord; puis un plus grand, rue Saint-Sauveur, dans le quartier des Halles, le rendez-vous des marchands des quatre-saisons. On acheta un massicot pour couper le papier par grandes quantités; on installa un aveugle qui, en

quelques jours, enseignait le métier aux nouveaux venus.

On recueillit dans les bonnes années jusqu'à 230 000 kilogrammes de papiers. Que de donateurs ont appris par cette cueillette l'existence de l'Association ! Et l'on eut jusqu'à 112 ouvriers qui vivaient de ce travail. Quand les progrès de l'hygiène exigèrent que les sacs de fruitiers fussent en papier neuf, on se rabattit sur la fabrication de cornets à tabac. Mais déjà les cornets payaient plus mal.

J'eusse pu passer sous silence cet atelier, car les conditions économiques de la guerre, et surtout de l'après-guerre, ont progressivement détruit cette petite industrie. Mais n'était-il pas dommage de taire un exemple aussi caractéristique de la manière de Maurice de la Sizeranne ? Puisse l'Association conserver cette ingénieuse aptitude à tirer parti de tout, que son fondateur avait si bien su lui inspirer (1).

IV

Quelques exemples encore feront toucher du doigt qu'à cet ingénieux patronage le cœur préside sans cesse, jamais engourdi par l'accoutumance.

* * *

Maurice de la Sizeranne a fondé rue Duroc ces réunions du premier dimanche du mois qui sont si appréciées des aveugles parisiens, et qu'on a imitées en province. Une conférence, une petite représentation théâtrale fournit le prétexte à se rassembler.

(1) Un rôle analogue à celui de l'atelier de sacs en papier pour les hommes a été rempli pour les femmes par le service du travail à domicile, qui leur distribue des ouvrages de lainage et de couture. Il a été organisé par la baronne Rébillot, alliée à la famille de la Sizeranne, avec un dévouement qui rappelle celui de Mme Bassot. A certaines époques le nombre des ouvrières a dépassé cent.

« Ils arrivent nombreux. Des cartes, des damiers, des échecs, des billards anglais, sont mis à leur disposition. On proclame les noms des aveugles présents pour leur permettre de se chercher, de se retrouver entre eux, puis une causerie commence, faite par l'un d'entre nous. Notre secrétaire général communique les nouvelles facilités apportées dans nos services, et les conversations reprennent animées, jusqu'au soir (1). »

Pour que la distraction ne prélève aucun tribut sur le bien-être de la famille, on remet à chacun des assistants une petite indemnité de guide et de tramway.

* * *

Un jour on apprit au conseil d'administration de l'Association qu'un généreux anonyme avait donné une somme de 100 000 francs pour que les arrérages en fussent versés à un aveugle ayant été dans une situation aisée. Qui donc avait pu suggérer une donation aussi inattendue ? Tous les yeux se portèrent vers Maurice de la Sizeranne. Il les connaissait, lui, ces misères honteuses que laissent après elles les années de poursuite désespérée après la guérison. Lui aussi, bien sûr, avait eu la délicatesse de fixer les conditions d'attribution : toutes précautions étaient prises pour que le nom du bénéficiaire demeurât secret.

Hélas ! l'État qui avait obligé l'œuvre à placer son avoir en fonds garantis ne paye plus aujourd'hui au titulaire, au lieu de 3 200 francs or, que 3 200 francs de 1928, 650 francs au plus.

* * *

Il y a quelques mois, un aveugle hospitalisé dans le centre m'écrivait pour demander à l'Association Valentin Haüy de lui faire faire un apprentissage. Il avait séjourné dans une

(1) *Rapport sur les travaux de l'Association Valentin Haüy pendant l'année 1911*, par M. Jules PELOUX.

école spéciale, expliquait-il, mais il y avait perdu son temps : malade, sans famille, houspillé, méprisé, il était tombé dans le découragement. Et il ajoutait : « C'est justement pour réparer ce douloureux passé que je vous adresse ma demande. Depuis 1917 je suis en correspondance amicale avec une demoiselle, ancienne patronnesse de l'Association Valentin Haüy, qui dirigeait la bibliothèque des hôpitaux, et qui dut cesser à cause de sa santé ; c'est alors que M. de la Sizeranne lui demanda si elle voulait bien écrire à des aveugles isolés en vue de les distraire ou de les réconforter ; cette personne, c'est Mlle P... En ce qui me concerne, je ne me doutais pas que des liens d'inaltérable amitié allaient se former entre nous, liens que la mort interrompra mais ne brisera pas, car cette affection se continuera au delà, j'en suis convaincu. Je vous le dis sincèrement, Monsieur le secrétaire général, en m'accordant son affection, cette demoiselle m'a sauvé du découragement. »

Ce bonheur non seulement lui a inspiré le désir de se refaire une vie de travail, mais, pense-t-il, l'a « guéri de ses crises d'épilepsie ».

Quand on a heurté un bon nombre de faits de ce genre on devine la souplesse de l'organisme de patronage que monta Maurice de la Sizeranne, grâce au talent qu'il avait de susciter des dévouements. Instruire les patronnants, les diriger, fut à toutes les époques de sa vie l'occupation qui absorba la majeure partie de ses heures de travail.

CHAPITRE X

L'ÂME D'UN AVEUGLE

I

La première fois que je le rencontrai, c'était dans son cabinet de l'avenue de Breteuil.

J'avais seize ans. Je passai à mon tour, dans le flot des visiteurs. Il me parla de mes études, s'y intéressa certes avec bienveillance, me rappela qu'il avait donné à mes parents jadis le conseil de me les faire entreprendre. J'avouerai qu'il ne fit nullement ma conquête : je le jugeai distant, froid, un peu raide en dépit de sa simplicité.

La plupart des gens ne l'ont connu qu'ainsi, engoncé par le souci de sa tâche qui tendait en lui tous les ressorts. Combien différait de celui-là le Maurice de la Sizeranne que quelques amis ont pratiqué dans l'intimité ! Une âme chaude, tendre, infiniment sensible jaillissait de cette écorce un peu rugueuse, et se répandait au dehors avec une avidité de sentir, de connaître, d'aimer, qui donnait la sensation d'une vie intérieure singulièrement riche et organisée.

C'est à Margès qu'il fallait le voir quand, revenant pour ses vacances de l'été, il essayait de secouer toutes ses préoccupations, comme un écolier libéré, et, au contact de ses souvenirs, se refaisait l'âme enfantine d'autrefois. Dans le vieil escalier dont certaines marches connues pliaient et grinçaient sous son pied, dans le claquement prolongé des portes qui se fermaient, dans chaque chambre, par la fenêtre ouverte, il aspirait tous les bruits, les odeurs amies dont il a si bien parlé dans un de ses livres. Au jardin, dont toutes

les allées lui étaient familières, où il connaissait chaque arbre, chaque buisson, il se promenait pendant des heures, souvent avec son frère Robert qui l'entraînait dans d'interminables causeries d'art.

Là il se permettait de revenir à sa chère musique. Parfois il reprenait sa flûte. Il avait un pédalier dans sa chambre. Surtout il chantait de sa voix chaude de baryton, au timbre émouvant, sans aucun artifice de virtuose, des mélodies le plus souvent mélancoliques : *Le Soir*, de Gounod ; *Ici-bas tous les lilas meurent* ; *Ah ! si vous saviez comme on pleure* ; *Va dire, Amour, à qui cause ma peine* ; *J'ai pardonné*, et les romances peu connues d'un de ses maîtres en quelque sorte génial, M. Paul. Ses préférences, pour la musique de chambre, allaient, avec Gounod, à Mozart, Mendelssohn, Schumann et César Franck.

Il adorait la nature.

« Charmante promenade en voiture, de Tain à Margès, écrit-il à sa mère, avec un temps ravissant : soleil, vent du nord, odeur d'herbes, enfin parfait commencement de ce que j'appelle ma saison d'eaux. Et je suis bien heureux de pouvoir faire ma cure d'air et de soleil à Margès, et non dans un hôtel, fût-ce même dans un splendide hôtel. Combien je préfère ma chambre carrelée. Je vais vivre dehors du matin au soir afin de m'imbiber d'air, de soleil, de silence. »

A Margès c'était la solitude, la nature agreste et sauvage. Aucun son artificiel, pas même le passage d'un véhicule sur une route, ne venait en troubler l'harmonie. De sa cellule d'anachorète, juchée tout en haut du château, il entendait la nuit, dans le fourré en face, les bruits mystérieux des oiseaux nocturnes, leurs frôlements d'ailes, leurs ululements. Le jour, il suivait la longue allée qui, sur trois kilomètres ininterrompus, borde la rivière, en écoutant le chant rythmé de la faux, en respirant les odeurs des foin, des genièvres, des plantes aromatiques. D'autres fois, par les sentiers moussus et ravinés, bosselés sous son pied sensible, il s'égarait dans les bois où, parmi les chênes, les hêtres, les châtaigniers qu'il distinguait à la main, dominait la

senteur résineuse des pins. Mais son coin de prédilection, c'était « la Conférence », la grande allée couverte de maronniers. Un tronc d'arbre taillé y servait de table pour ses livres. Il affirmait qu'il reconnaissait un groupe de lilas au son que le vent fait dans leur feuillage. Ses amis aveugles le lui contestaient, et la discussion était vive.

Il avait pour les idées une curiosité ardente. Le sommaire d'une *Revue des Deux Mondes* ou d'un numéro du *Correspondant* l'affriolait comme d'autres un menu succulent. Il laissait de côté généralement les contes, les romans, tout ce qui était imagination pure. Mais les articles d'histoire, de science, de science appliquée surtout, l'attiraient toujours.

Le point culminant de cette âme, c'était sa foi religieuse, d'où elle contemplait toutes choses humaines. Il la manifestait peu, non seulement par pudeur naturelle, mais à cause de la réserve qu'il jugeait devoir s'imposer comme chef d'une grande entreprise. Dans le secret il s'était amassé un trésor de certitudes supranaturelles, qu'il fortifiait et aménageait dans un travail quotidien de pensée personnelle. Il percevait l'action de la Providence dans les choses comme si un sens spécial la lui eût révélée, avec la même sûreté que sa main palpaît le bras de son fauteuil. L'année liturgique était pour lui une réalité vivante, où chaque fête, vécue dans sa pleine signification historique et symbolique, embaumait son cœur d'un parfum particulier. Il aimait à dire cependant que sa religion était affaire non de sentiment mais de raison, qu'il l'avait construite en lui à force d'étude. S'il se nourrissait des Évangiles et de l'Imitation, auxquels dans sa vieillesse il joignait habituellement les Psaumes, il recherchait aussi les ouvrages de théologie et de philosophie et en discutait avec feu.

Le caractère pratique et moral de cette religion en est, je crois, le trait dominant. Morale et religion ne sont pour lui qu'une même réalité et comme deux faces d'une vérité unique. Il est tourmenté par la hantise de la perfection, sublime maladie du chrétien qui se scrute pour parvenir à

se prendre en faute et pour s'élever toujours plus haut. Il fait sienne dans ses notes intimes cette phrase de Mgr Perraud : « Je vous avoue que je suis littéralement honteux de voir à quel point je suis encore sensible à toutes ces amorces du bonheur terrestre auquel j'ai cependant fait profession de renoncer. » Celle-ci encore : « Je vous accorde qu'il est plus facile de donner sa vie en une fois, comme ce lieutenant de vaisseau, que de mourir mille fois par jour pendant vingt-cinq ans de suite, mais le Père qui voit dans le secret, nous le rendra. » Il a « la flèche au cœur ». Les mots qui reviennent le plus souvent dans sa méditation sont ceux de résurrection, de rénovation. « Il faut ressusciter, nous transformer, il faut renaître à la vie spirituelle, à la vie d'âme... une vie plus pleine, nouvelle, orientée vers le ciel. » Vivons tournés non « du côté du soleil couchant », mais « du côté du soleil qui se lève ».

II

Oh ! je sais : la vie intérieure est l'avantage qu'on concède le plus aisément à l'aveugle. Mais celle de Maurice de la Sizeranne n'a rien du repliement sur soi-même qui serait un effet de la cécité. Elle est le fruit d'un travail passionné, méthodique. Il connut l'inquiétude qu'elle se dissipât dans l'action : « Ma vie m'échappe. Je n'ai pas le temps de penser... Vais-je me retrouver moi-même ? Quelle sera mon impression aujourd'hui en relisant la *Logique* du Père Gratry qui m'avait si vivement intéressé il y a vingt ans quand j'avais du temps pour réfléchir ? »

Et il s'arc-boute pour se défendre contre l'envahisseur. En ouvrant le *Journal intime* de Mgr Dupanloup, il note :

« Je lis cet ouvrage pendant un séjour que je fais à Tain et que je voudrais rendre fructueux pour mon âme, mon esprit et mon corps. Pour cela il me faut beaucoup penser, beaucoup réfléchir sur mes devoirs, sur ma vie qui marche... »

Et en ouvrant la biographie du même par l'abbé Lagrange :

« J'aime ces vies de grands hommes, cela vous élève, vous fait du bien : il semble que l'on grandit à les lire, et que l'on devient plus fort, plus courageux. »

Cultiver son âme, c'est une besogne de tous les jours, la grande besogne. A l'exemple de Gratry il s'impose deux règles : la première que, quelles que fussent ses affaires, il se réserverait un temps chaque matin pour sa méditation personnelle ; la seconde que cette méditation, pour qu'elle ne courût point le risque de s'évaporer en rêverie, serait fixée par écrit.

Il s'ordonna un régime de lectures toniques. Un chapitre l'avait frappé dans le livre que sa cousine Netty du Boys avait consacré à la vie de l'abbé Hetsch, et qui parut précisément en 1885, dans le temps où il organisait sa vie. C'est celui où, sous le titre de *Vita nova*, l'auteur expose les règles que le jeune homme, récemment gagné au catholicisme, se donna à lui-même pour assurer le maximum d'efficacité à l'immense labeur intellectuel qu'il entreprenait. L'extrait qu'en fit Maurice de la Sizeranne, retrouvé parmi ses notes en Braille, était certainement destiné à son édification personnelle.

« L'abbé Hetsch calcule que dans une seule année il a dévoré 120 volumes de toute provenance. « Et combien « j'aurais mieux fait, s'avoue-t-il, d'en lire 20, mais de les « lire à fond : le *multa* ne donne pas le *multum*. Je me propose désormais de peu lire pour bien lire : car bien lire, « c'est bien vivre, et vivre richement. » Il faut substituer à la lecture paresseuse une lecture active, si l'on peut s'exprimer ainsi, où l'esprit réagisse par l'attention et la réflexion, et qui soit vivifiée par la parole intérieure. Persuadé que toute idée qui n'est pas claire use la faculté de penser, il se fait une règle de jeter toute idée nouvelle dans le moule de la parole, par laquelle l'idée obscure et vague devient lucide et précise... En pratique, il employait chaque jour un temps déterminé à lire lentement et à fond un ouvrage dont il résumait chaque alinéa, chaque chapitre, et enfin qu'il résumait tout entier dans quelques mots ou

quelques phrases. Jusqu'à la fin de sa vie, nous l'avons vu fidèle à cet exercice intellectuel si utile pour purifier et condenser la pensée. »

A la persuasion de ces maîtres, Maurice de la Sizeranne a écrit de sa main des centaines de gros volumes de notes en Braille (1) : les uns, composés chaque matin au cours de sa méditation, constituaient proprement l'histoire de son âme ; les autres, l'histoire de ses lectures et de son progrès intellectuel. Parmi les ouvrages les plus annotés, outre les guides spirituels déjà mentionnés, j'ai remarqué notamment : le *Saint Vincent de Paul* de Mgr Bougaud, la *Sainte Chantal* du même, l'*Histoire de Madame Barat* par l'abbé Baunard, la *Vie de Charles Perraud* par Augustin Largent, les *Moines d'Occident* par Montalembert, les ouvrages historiques de Taine, Guizot, Tocqueville, le *Tolstoïsme* de Schröder, des œuvres d'Ollé-Laprune, Caro, Paul Janet. Conservés par le hasard, ces titres n'en donnent pas moins idée juste des ordres d'étude auxquels le portait particulièrement sa curiosité.

Ainsi se façonnait, à l'insu même de ceux qui le fréquentaient quotidiennement, une seconde vie, tout intérieure tandis que l'autre était en dehors, spéculative tandis que l'autre était toute en action. Maurice de la Sizeranne assurait ses fondations. On ne bâtit point sur le sable. Il savait que son œuvre vaudrait ce que vaudrait son âme.

III

Naturellement on déclara que cette âme était pessimiste. Je ne rechercherai point quel critique lança ce pavé au lendemain de la publication des *Sœurs aveugles* où, ayant à défendre la cause de la vocation religieuse, Maurice de la Sizeranne avait plaidé avec quelque chaleur que dans

(1) Peu avant de mourir, il a brûlé la plus grande partie de ces notes.

l'amour humain et dans le mariage tout ne va pas toujours pour le mieux. N'importe quel critique, presque avant d'avoir ouvert le livre, en aurait dit autant : comment donc ! un aveugle réfléchi qui ne serait pas pessimiste ? Est-ce être pessimiste, et pessimiste par cécité, que d'avoir, en chrétien hanté des infinies espérances de l'Évangile, reconnu que rien de ce qui passe ne saurait satisfaire l'insatiable besoin qui est en nous d'aimer et d'être aimé, de comprendre et d'être compris ? Pascal avait ce pessimisme-là, et Pascal n'était pas aveugle. Je n'accepte pas de nommer pessimiste celui qui pressent déjà dans son être l'assouvissement de cette « puissance infinie de désirer que Dieu a mise en nous » pour un tourment passager et un bonheur éternel ; celui qui, dès cette vie, a trouvé, dans un enthousiasme natif pour le bien, une source de consolation souveraine.

Pessimiste, celui qui a déclaré que le développement de notre âme est « une occupation vraiment passionnante » ? Qu'il ne pouvait pas faire un voyage ou visiter un monument sans ressentir quelque augmentation de sa vie intellectuelle ? Celui qui a écrit : « J'aurais aimé pouvoir faire comprendre aux autres, à quelques-uns du moins, quelle est la flamme qui brûle en moi ? » Qui aimait à répéter le mot du Taciturne : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ? »

Écoutez-le, lui, le fondateur d'œuvres, supputer les joies de la fondatrice de l'ordre des Sœurs aveugles de Saint-Paul :

« J'aurais voulu retrouver la date de cette lecture qui dut être le jour inoubliable, le jour lumineux de la vie de fondatrice d'Anne Bergunion. J'aurais aimé à marquer ici le souvenir de ce jour béni et embaumé dans son cœur, car j'ai une prédilection pour les périodes de fondation. Ce sont des heures d'enthousiasme, d'espérance. Les obstacles sont grands, tout manque ; mais qu'est-ce que cela fait ? Ne porte-t-on pas tout en soi lorsqu'on a enthousiasme et confiance ? »

S'il y a de la nostalgie dans le rappel constant de « l'en-

thousiasme de ses vingt ans », il sait qu'à tout moment il en peut réveiller l'étincelle couvant sous la cendre. J'en veux pour preuve cette phrase que, pour la conserver, il cueille au hasard d'une de ses lectures : « Après trente, quarante ans de tristesse, de désillusions, il ne faut pas cinq minutes de recueillement pour retrouver vivant dans le cœur ce divin enthousiasme. »

Il voyait dans l'enthousiasme le principal ressort de l'éducation. « Dans une maison comme l'Institution Nationale où l'on exige tant de la nature et où on la combat sans cesse, il faut arriver à l'enthousiasme du bien, autrement on descend au mécontentement et à la haine. »

Certes, Maurice de la Sizeranne est juste l'opposé d'un pessimiste si le pessimisme consiste essentiellement dans une langueur d'âme qui lui affadit le goût. L'enthousiasme du bien, qui est la température même de son âme, est, comme la foi en son Dieu, l'expression naturelle de sa surabondante richesse de vie intérieure. S'il se détourne des courtes joies, c'est qu'il a un appétit sans cesse aiguïté pour des mets d'une autre saveur : la « part de bonheur » qu'il juge seule digne de ses convoitises, c'est le « don de soi, de son intelligence, de sa volonté, à quelque chose, personne ou idée, qu'on aime plus que soi, qui domine, commande la volonté ».

Sa mise était d'une extrême simplicité. Son repas, souvent monté de chez le mastroquet d'en face, consommé presque froid, était dépourvu de tout raffinement, jusqu'à un point que ne soupçonnait guère le quémandeur qui lui écrivait un jour : « Laissez-moi seulement les restes de votre table. » Souvent le soir il se contentait d'une soupe. Il ne buvait jamais que de l'eau. En voyage, il avait un souci constant d'économie et se refusait rigoureusement tout superflu. Ascétisme, dites-vous. Non : enthousiasme pour sa chère idée. Il avait, pour son œuvre, besoin de beaucoup d'argent. « Qu'elle est légère, a-t-il dit, la dose de bien-être matériel vraiment nécessaire à notre bonheur. »

IV

Si l'on s'y trompait, c'est que cet enthousiasme était refoulé avec la pudeur des âmes profondes, couvert d'un rideau de méthode et de discipline. Quelle que fût la fièvre de la conception, l'intelligence prenait les rênes dans l'exécution, et maîtrisait si parfaitement tout élan du cœur qu'on accusait de froideur Maurice de la Sizeranne.

Pour chacune de ses créations, il étudie longuement, il observe, il s'instruit des tentatives antérieures ; puis l'œuvre est expérimentée dans un domaine restreint, développée lentement, elle subit l'empreinte des faits qui la façonnent : elle semble sortir non d'un cerveau, mais des besoins eux-mêmes, par une sorte de génération spontanée et un perfectionnement progressif, tant elle s'est modelée sur eux. « Dans la société comme dans la nature, écrit-il, les choses durables ne sont-elles pas celles qui, loin de surgir tout d'un coup, procèdent, au contraire, par commencement et par progrès, s'enchaînent, se coordonnent, naissent les unes des autres? »

Je n'ai peut-être pas rencontré de pensée plus positive, plus docile aux faits que cette pensée qui se mouvait si allégrement dans le plan surnaturel.

Il avait une curiosité insatiable de connaître les vies des grands organisateurs, des fondateurs de quoi que ce soit : œuvres, ordres religieux, entreprises industrielles. Lui, si désintéressé, se passionnait pour les existences des grands brasseurs d'affaires américains. Peu s'en fallait qu'il vît en Boucicaut un des héros de l'humanité. Il voulait apprendre de ces hommes comment on se plie aux faits pour ensuite les dominer, les plier à leur tour à nos conceptions.

Une seule chose pouvait chavirer l'humeur de ce chrétien qui avait dompté en soi un tempérament trop ardent pour n'être pas naturellement emporté : c'était l'insondable inconscience de ces messies qui surgissent périodiquement dans

le monde des aveugles, de braves gens au cœur tendre, imbus d'idées humanitaires, pour qui les faits ne comptent pas. Ils ont en général l'ambition de faire du bruit, de jouer un rôle, ambition que dissimule à leurs propres yeux beaucoup plus qu'aux yeux d'autrui la noblesse de la cause qu'ils prennent en main. Un beau matin, ils ont découvert que l'aveugle est un homme comme les autres, qu'il est capable d'être réadapté à la vie sociale. Leur légèreté les dispense de s'informer de ce qui a été fait avant eux, et qui risquerait d'obscurcir la nouveauté de leur évangile. Tout n'était que routine. Avec eux va commencer la régénération des aveugles, avec cet alphabet, cet appareil, cette méthode qu'ils apportent, si toutefois l'obscurantisme et l'égoïsme des gens en place ne se jettent pas à la traverse. Ces folies l'irritaient moins par leur inconsciente mauvaise foi que par les déceptions qu'elles préparaient aux malheureux intéressés, et par leur mépris de toute méthode, par le trouble qu'elles jetaient dans la rude partie qu'il menait, lui, d'un jeu si serré, depuis trente années.

*
* * *

Cet ordre qu'il portait dans son esprit pour penser juste, en conformité avec les faits, il l'installait dans sa méthode de travail, dans la distribution de son temps, dans les choses qui l'environnaient. Organiser sa vie, s'assurer une parfaite maîtrise de soi-même afin de réaliser par la règle la plus étroite son maximum de liberté, fut toujours un des plus chers sujets de son étude. Peu de mois avant sa mort il m'envoya une liste d'ouvrages qu'il intitulait : *Ouvrages à conseiller à quiconque veut utiliser pleinement son temps.* La voici :

CHAVIGNY, *L'organisation du travail intellectuel*;
EYMIEU, *Le gouvernement de soi-même*;
GILLETTE, *La peur de l'effort intellectuel*;
GRATRY, *Les sources*;

JOURDAN, *L'éducation personnelle*;
PAYOT, *Éducation de la volonté*;
PAYOT, *Le travail intellectuel et la volonté*;
TH. RIBOT, *Psychologie de l'attention*;
TH. RIBOT, *Les maladies de la volonté*;
SERTILLANGES, *La vie intellectuelle*.

Le dernier numéro de sa chère *Revue Braille* paru de son vivant donnait un extrait envoyé par lui d'un des ouvrages de Payot qu'il goûtait extrêmement pour leur sens pratique. Il a reconnu dans cet extrait sa propre méthode, et c'est pourquoi j'en citerai un passage.

« On voit en quel sens on peut toujours penser à son travail : il suffit d'organiser son cerveau comme dans les greniers à blé on pose des trébuchets. Les souris s'engagent sans méfiance sur la planchette en équilibre devant l'appât, et crac : celle-ci bascule et le petit voleur est précipité dans le piège ! De même les idées marchent sans défiance, le trébuchet culbute, et l'idée est captée. On peut ainsi poser jusqu'à cinq et six trébuchets dans les différents chemins d'idées qui conduisent aux œuvres qui sont en puissance dans l'esprit. Les observations, les remarques, les lectures, comme attirées par l'appât tendu à leur appétit, tombent dans la souricière, sans que nous ayons d'autre peine que celle de les recueillir. En quelques années par cette organisation on fait un riche butin... Il est un autre avantage de ces pièges constamment tendus : c'est que le sommeil lui-même travaille. Que je m'éveille à n'importe quelle heure de la nuit, mes trébuchets fonctionnent sans que je fasse effort, et souvent, au moment même du réveil, je trouve prise dans la souricière quelque comparaison ingénieuse, un mot pittoresque, une objection, un plan de chapitre, un rapport nouveau. »

Ses petits billets laconiques, en style de télégramme, étaient légendaires : pas de « cher ami » au début, ni de formule de politesse pour finir : deux initiales en guise de signature.

Avec ses maîtres, il tenait pour l'emploi énergique de la matinée : vers la trentième année, il était debout à 4 heures et c'était au matin qu'il confiait les « heures sacrées ». Il s'interdisait la lecture du journal, « l'emporte-pièce quotidien », comme disait Gratry. Une chose le chicanait dans son culte pour Mgr Dupanloup : la tentation, que le prélat avait peine à contenir, de briser la bande du journal au moment où on lui apportait son courrier.

Ceux qui louaient en lui les qualités supérieures de son intelligence lui donnaient de l'humeur. « Je n'ai, disait-il, que du bon sens et de la méthode. » Voyez à sa porte cette planchette le long du mur, près d'un clou suspendu par une ficelle ; des mots y sont gravés en Braille : *occupé, libre, sorti, dans la maison*. Selon les cas, il plantait le clou dans un des trous placés en face de ces inscriptions, et, sans qu'il fût besoin d'huissier, l'aveugle qui cherchait le secrétaire général était de suite informé. Ainsi tout, dans la maison des aveugles, est méthodiquement approprié aux aveugles.

Comme jadis à l'école, il prenait constamment des notes avec sa tablette, et chaque semaine il classait ces notes dans des dossiers rangés avec un ordre parfait autour de lui. Un de ses collaborateurs entraînait-il, il saisissait le dossier à son nom et examinait avec lui toutes les questions qu'il avait préparées. Ce n'était pas une des moindres surprises de ses visiteurs que de voir le Braille entre ses mains si docilement plié à toutes les obligations qu'impose la direction de services nombreux et complexes. C'en était une plus grande encore de voir un aveugle si affairé, contraint, pour venir à bout de sa tâche, de se faire à soi-même des règles si sévères d'ordre et de travail.

V

Cet apôtre, méthodique comme un érudit, était encore un prodigieux manieur d'hommes. Sa volonté, ses bras, sa parole vont être multipliés par l'équipe de bénévoles qu'il

entraîne après lui. « Il a eu le pouvoir de me sortir de l'ornière, m'écrivit celle-ci qui a collaboré quarante ans avec lui : le peu que j'ai fait c'est à son instigation que je l'ai fait. » Et cet autre : « Depuis qu'il n'est plus là pour me tailler ma besogne, je suis désarmé, on ne tire plus rien de moi. » Un autre encore : « Nous vivions par lui, et nous croissions par lui. De nous il forma des hommes et des typhlophiles. Jamais je ne me serais lancé comme je l'ai fait si quelqu'un ne m'avait dit : Allez ! Ce quelqu'un, ce fut lui. »

De quelle étoffe est donc fait un si mystérieux prestige ?

A force de lire en soi, Maurice de la Sizeranne a appris à lire dans les autres. Il mesure les aptitudes de celui-ci en lui confiant quelques lettres à écrire, sonde ceux-là par un rapport à rédiger, ceux-là encore par des visites de patronage. Il tâte ainsi le pouls de chacun. Il aime à répéter le mot de Napoléon que « s'il n'y a point d'homme qui soit apte à tout, il n'y en a pas qui ne soit apte à rien ». Il ajoute : « Savoir tirer d'un homme et d'un écu tout ce qu'ils peuvent donner est la grande science de ceux qui organisent quelque chose. » Et comme il place chacun à sa juste place on y demeure.

Fin psychologue, oui, mais cette explication ne suffit pas : tant de bons psychologues se révèlent de piètres conducteurs d'hommes !

Il y a une puissance d'attraction presque incroyable dans l'oubli total de soi-même qu'il pratique. Dès vingt-cinq ans il avait l'abnégation de présenter comme une œuvre collective et anonyme cet abrégé orthographique qui lui avait coûté de longs labeurs. Un jour, bien des années plus tard, il m'en demanda mon sentiment. J'en fis une critique sévère, et que moi-même aujourd'hui j'estime injuste. Il ne chercha pas à le défendre. Pas une inflexion de sa voix ne me laissa deviner la gaffe que je venais de commettre. Il savait écouter avec déférence les sottises d'ignorants qui venaient lui faire la leçon. Oh ! ce n'est pas qu'il n'en coûtât rien à sa patience. Lisez comme il s'exhorte lui-même dans ses notes intimes :

« Si grande que soit la vivacité d'idées, de sentiments,

dont on est animé, il faut se garder de les manifester quand on vous propose quelque chose qui ne vous plaît pas, car on risque de décourager et de tarir les sources de collaborations. Il faut, au contraire, se montrer bienveillant, accueillant ; ne pas se montrer froissé parce que quelque chose infirme ce qu'on a fait ou ce qu'on se propose de faire. »

Il aimait à pousser les gens en avant, à la place qui était la sienne. Un autre que lui prit publiquement l'initiative de la création de l'Association Valentin Haüy. Dans les réunions, il parlait le dernier, et seulement si personne n'avait dit ce qui devait être dit. Il tâchait de suggérer aux autres ses propres idées afin qu'ils fussent attachés à leur réalisation.

Au lieu de faire par lui-même, chaque fois que cela était possible, il faisait faire. Il abandonnait par méthode l'entière responsabilité d'une étude, d'un service : si l'action est une attache, la responsabilité est une soudure.

« Quand nous avons organisé l'imprimerie de l'Association, m'écrivit un de ses collaborateurs, après avoir envoyé B..., puis moi-même en Angleterre pour étudier les procédés en usage là-bas, il a pris en commun avec nous les décisions ; après quoi il a dit : faites seuls maintenant ; si je mettais les pieds à l'imprimerie, je n'en sortirais plus. Quand les déboires sont venus, pas un mot de mauvaise humeur : il a tout couvert, accepté nos propositions, donné les moyens financiers et autres de tout préparer. »

Je conserve sans fierté le souvenir de mes premières armes à l'Association. Je m'étais chargé d'enquêter au sujet d'un aveugle nouvellement signalé, et j'avais conclu qu'en lui consentant un prêt de 500 francs on avait chance de lui conserver son activité. Une somme pareille, en ce temps-là, ne pouvait sortir que de la poche personnelle de Maurice de la Sizeranne. Il prêta sur mon conseil. Trois jours après nous apprenions que notre homme était déclaré en faillite, et nos 500 francs engloutis. Pas un reproche ne sortit de la bouche du prêteur à l'adresse de son naïf conseiller.

En revanche, l'avarice sordide — le mot est de Coppée — avec laquelle il gouvernait le bien des pauvres lui attirait

les générosités de ceux qui donnent à bon escient. Avez-vous remarqué ces tables de cuisine, ces chaises en rotin, ces fenêtres sans persiennes ni stores. Si une libéralité l'obligeait à s'écarter de sa parcimonie ordinaire, à meubler d'une manière un peu moins sommaire telle pièce de la maison des aveugles, on l'en voyait soucieux, et comme gêné. Il a parlé du « courage véritable » qu'il faut dans une œuvre pour engager de grosses dépenses d'installation. Quand vint la fortune, elle lui apporta de perpétuels cas de conscience. On le voit dans ses notes s'encourager à la dépense, se démontrer à lui-même que substituer un service rétribué à un service bénévole constitue parfois une économie.

Le prestige de Maurice de la Sizeranne, au total, est fonction de sa personne même. En chercher les causes, c'est peindre l'homme. Un de ses collaborateurs disait dans un rapport de l'Association : « C'est sa foi dans l'avenir des aveugles qui nous enflamme et nous fait réaliser tout ce que je vais vous décrire. »

VI

Ces art d'entraîner les heureux de ce monde au service des malheureux, c'est celui d'un illustre apôtre de la charité dont le nom s'est sans doute plusieurs fois présenté à l'esprit du lecteur. Il voulait, dit son biographe, « faire sortir les gens du monde de leurs hôtels et du Louvre pour leur faire donner aux pauvres plus qu'une aumône passagère, un peu de leur temps et de leur peine. » Mmes de Gondi, de Maignelais, la duchesse d'Aiguillon, la présidente Goussault, la présidente de Hersé, emportées dans le tourbillon de son enthousiasme, assistaient ses affligés, et lui mettaient en mains des fortunes, souvent sous forme de dons anonymes, qui parfois l'obligeaient à entreprendre au delà de ses propres prévisions. « Comment résister à M. Vincent qui, pour donner lui-même l'exemple, supprime un plat à son repas et ne mange plus que du pain bis afin de pouvoir envoyer des secours en Lorraine? »

Pourquoi la figure de saint Vincent de Paul est-elle, de toute l'histoire de la charité humaine, celle qui surgit et s'impose à moi quand je songe à Maurice de la Sizeranne? Il crée, lui aussi, constamment de nouvelles œuvres, sans abandonner pour cela les anciennes, y persévérant au contraire, les développant toujours, d'un mouvement si naturel qu'il semble ne pas sentir combien, d'année en année, le fardeau se fait plus lourd à ses épaules. Même union paradoxale de la plus ardente charité et de l'esprit le plus positif et pratique : M. Vincent rédigeait lui-même pour ses « potages économiques » les ordonnances où il indiquait « les quantités de graisse, de beurre, de légumes, de pain, qui y devaient entrer, la manière de les distribuer, le prix de revient. » Même alliance de l'audace dans la conception et de la prudence dans l'exécution, « mélange de qualités contraires, et qui semblent d'abord s'exclure, et qui forme sa physionomie propre, ce quelque chose qui est sa marque inimitable », lui fait « une place unique » dans l'histoire morale de l'humanité. De qui donc parle-t-on ainsi? De saint Vincent de Paul ou de Maurice de la Sizeranne? Et encore : « Il fut de cette institution comme de toutes les autres qu'il fonda : elle se forma peu à peu, progressivement, par une sorte d'évolution interne, comme on dirait aujourd'hui. Cette lenteur dans la mise à exécution de ses idées, ce soin constant de ne jamais les laisser prendre le pas sur les faits, mais au contraire de se laisser toujours guider par eux, de se servir des éléments existants,... se retrouvent partout dans toutes ses œuvres (1). »

Ah ! comme les vertus qui les faisaient de l'autre monde ne les empêchaient pas, en dépit de toutes les dialectiques, d'être l'un et l'autre singulièrement entendus aux affaires de celui-ci ! « C'est sa sainteté, me disait un de ceux qui ont travaillé près de lui, qui a fait de Maurice de la Sizeranne

(1) Ces citations sont extraites de la *Vie de saint Vincent de Paul*, par le duc DE BROGLIE, ouvrage que pratiquait Maurice de la Sizeranne.

un organisateur. » Et jamais l'organisateur en lui n'a comprimé le saint ni flétri la fleur première de sa charité. N'est-ce point une phrase digne de M. Vincent encore que celle-ci qui est de Maurice de la Sizeranne :

« Il faut être miséricordieux pour certaines dépenses que font les pauvres dont on s'occupe, et qui évidemment ne sont pas de première nécessité, pour certaines idées, certains désirs qui ne sont pas absolument raisonnables, mais en présence desquels il convient peut-être de nous demander, avant de les condamner trop sévèrement, si, à nous aussi il n'arrive pas quelquefois de faire une dépense peu utile, d'avoir des fantaisies, des idées plus ou moins raisonnables... Aux vertus qu'on exige d'un assisté, connaît-on beaucoup de riches qui fussent dignes d'être pauvres? »

VII

Le voilà de retour à Tain, dans la demeure familiale qu'il ne quittera plus. La congestion qui l'a terrassé en 1918 l'enchaîne ici. Il a retrouvé le jardin de son enfance où, par ordre du médecin maintenant, il fait de longues promenades dans la grande allée centrale qui va de la maison à la voie du chemin de fer. Il reprend sa place là-bas, au fond, sur le banc de « l'arbre à cheveux », dont les longues aiguillettes souples caressent doucement son visage comme autrefois. Ou bien, aux heures chaudes, il s'assied sur le banc des noisetiers, en face du gros marronnier. Il s'oublie à rêver que c'est la même fauvette qui revient après tant d'années dans le même fourré le charmer sur ce même banc. Il interromp sa lecture comme jadis, et il l'écoute.

Des chagrins, supportés avec une admirable résignation, viendront peupler sa méditation : la mort de sa sœur, Mme de Séréville, sa première secrétaire, et la copiste des premiers volumes de la Bibliothèque Braille. Sa surdité, qui lui avait apporté une entrave croissante durant ces dernières années, se fait maintenant plus opaque, l'isole chaque

jour davantage. Ce qu'il en dit à son Dieu dans leurs entretiens, je le laisse à conjecturer aux âmes qui hantent les mêmes altitudes.

Cependant l'intelligence était revenue toute claire, entière, avide comme autrefois. Il a repris la caisse de bois, munie d'une lanière, dans laquelle il transportait livres et dossiers au jardin. La religieuse qui ne le quitte plus guère lui fait parfois la lecture d'une voix qui s'efforce un peu, là-bas, en plein air. Elle s'appuie sur cette même table des noisetiers où se penchait jadis le fidèle Prosper. La flamme intérieure brille toujours dans ce corps, dont le mécanisme usé se refuse à l'action. En commençant la lecture de je ne sais quelle biographie, il écrit : « Quand on a un peu d'enthousiasme dans l'esprit et dans le cœur, il fait bon, il fait chaud vivre quelques heures en compagnie de gens qui ont eu de l'enthousiasme, qui se sont donnés à plein cœur à quelque chose de grand, de beau, d'élevé. »

Il sait pourtant que c'est fini : jamais il ne retournera rue Duroc.

Est-ce enfin la tranquillité? Elle l'avait tant de fois oppressé, l'angoisse des « âmes quelque peu délicates » obligées de déterminer la limite de leur devoir : « Ai-je fait tout ce que je pouvais et devais faire? Suis-je allé jusqu'au bout de moi-même? » Finies enfin les responsabilités, les inquiétudes que chaque jour forge ingénieusement pour celui qui a lié sa vie à tant de vies douloureuses... Eh bien ! non ! il tenait trop par toutes ses fibres à l'Association Valentin Haüy pour pouvoir jamais se reprendre. Il écrivait souvent à quelques-uns d'entre nous, et ses lettres étaient pleines de conseils. Quelques jours avant sa mort une dernière lettre m'était venue de Tain, bourrée de noms, d'avis, de sujets de travail à soumettre à la commission d'étude : comme chaque année il mettait à ma disposition pour aider à l'installation d'un nouveau masseur cette rente Corbet dont l'Académie des Sciences morales l'avait honoré. Il manifestait une sollicitude particulière pour sa chère *Revue Braille* qui, de même que les autres publications fondées

par lui, venait d'atteindre sa quarantième année : il la fournissait d'articles recueillis au cours de ses lectures ; il contribuait de ses dons aux recherches entreprises pour en améliorer l'impression ; il rêvait qu'elle retrouvât sa périodicité hebdomadaire d'avant guerre.

Son œuvre maintenant rayonnait à travers le monde : les filles de l'Association Valentin Haüy à Genève, à Stockholm, grandissaient et étendaient leurs bienfaits ; de partout, depuis la Chine jusqu'au Brésil, des hommes de bien venaient visiter l'établissement de la rue Duroc pour s'inspirer des méthodes françaises. Mais lui songeait à autre chose : il était tout occupé du brusque déséquilibre que la chute du franc créait entre les ressources normales de l'Association Valentin Haüy et ses charges. Il voyait ses successeurs aux prises avec l'angoisse du lendemain, des services essentiels diminués, son œuvre mise en péril par une inique répartition des charges des réparations qui, au lieu de porter sur tous les citoyens, écrasaient ceux qui avaient confié toutes leurs ressources à l'État.

Il ne devait pas voir cependant les heures les plus cruelles de cette crise. Le 13 janvier 1924, vers 7 heures du soir, il fut enlevé pendant son sommeil par une congestion pulmonaire. Le mal avait évolué si rapidement que son frère n'avait pas eu le temps d'accourir de Paris.

Tandis qu'à Tain, loin du monde, dans la simplicité et le silence qu'il avait toujours aimés, on le déposait pieusement dans le petit cimetière, la grande presse, la presse de tous les partis, qui avait parlé si souvent de son œuvre, sembla enfin découvrir l'homme. Elle célébra unanimement le « grand Français » qui venait de disparaître. « La modestie de Maurice de la Sizeranne, dit un de ces articles, a empêché que lui fût rendue la justice qu'on devait à ce grand homme de bien. »

Le mot de sainteté, que je citais tout à l'heure, je l'ai entendu à ce moment sur bien des lèvres. Dans un élan naïf de gratitude, des aveugles ont écrit à Rome pour demander la canonisation de leur bienfaiteur.

L'un des héritiers de sa pensée, venu quelques mois plus tard à Tain pour accomplir un pieux pèlerinage parmi ses livres et ses papiers, m'écrivait : « Ce qui m'a le plus ému ce sont les récits des domestiques. Le dernier jour encore il posait à l'un d'eux, qui était venu le voir, mille questions sur ses petites affaires, sur ses enfants. Jusqu'à la dernière minute il a conservé son aptitude innée à s'oublier pour les autres. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	I

PREMIÈRE PARTIE

DANS LE MYSTÈRE D'UNE VOCATION

CHAPITRE PREMIER

L'IMPOSSIBLE ACCIDENT

I. — La famille.....	1
II. — L'aube de la personnalité.....	4
III. — La cécité	5

CHAPITRE II

LA FORMATION DANS LES TÉNÈBRES

I. — A Margès. Les suppléances sensorielles.....	6
II. — L'entrée à l'Institution Nationale des jeunes aveugles.....	8
III. — Les acquisitions de l'école.....	9
IV. — La formation chrétienne et le milieu de la Combe.	12
V. — Une doctrine sociale : à l'école de Le Play....	14

CHAPITRE III

LA VOCATION

	Pages.
I. — L'acceptation de la cécité et le milieu de l'Institution Nationale des jeunes aveugles.....	17
II. — Maurice de la Sizeranne veut réaliser le rêve de Valentin Haüy.....	20
III. — Et donner aux aveugles tout ce que l'alphabet Braille leur promet.....	22
IV. — Un manifeste : <i>Les aveugles utiles</i>	24
V — Au centenaire de Valentin Haüy (1884).....	25

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DE M. DE LA SIZERANNE
L'ASSOCIATION VALENTIN HAÜY

CHAPITRE IV

LES PREMIÈRES CRÉATIONS (1881-1889)

I. — Un journal singulier : le <i>Louis-Braille</i>	27
II. — Le <i>Valentin-Haüy</i> et le groupement des typhlophiles	30
III. — La Conférence Valentin Haüy.....	32
IV. — La bibliothèque et le musée Valentin Haüy...	34
V. — La préparation. La formation des troupes....	35
VI. — Les débuts du patronage.....	37

CHAPITRE V

FONDATION

ET DÉVELOPPEMENT DE L'ASSOCIATION VALENTIN HAÜY

I. — Le soir du 3 décembre 1888.....	39
II. — Les principes.....	40
III. — L'organisation	43

	Pages.
IV. — La présidence de Jules Simon et l'installation avenue de Breteuil.....	44
V. — La présidence de Coppée.....	47
VI. — La maison des aveugles.....	50
VII. — La présidence de Georges Noblemaire.....	51
VIII. — L'ascension	53

TROISIÈME PARTIE

LA DOCTRINE DE L'ASSOCIATION VALENTIN HAÛY

CHAPITRE VI

L'IDÉE NOUVELLE DE L'AVEUGLE ET LA PROPAGANDE

I. — Maurice de la Sizeranne publiciste.....	55
II. — Les ouvrages de propagande de Maurice de la Sizeranne.....	56
III. — Son idée de l'aveugle : sensations	59
IV. — — — activité	61
V. — — — intelligence	63
VI. — — — sensibilité	65

CHAPITRE VII

L'ADAPTATION DE L'AVEUGLE AU MILIEU SOCIAL

I. — Le but de l'Association Valentin Haÿ.....	70
II. — La préparation pré-scolaire.....	72
III. — L'action en faveur des écoles spéciales.....	75
IV. — L'organisation rationnelle de la vie de l'aveugle.	76
V. — Les professions d'accordeur et de musicien...	78

CHAPITRE VIII

UN ORGANE D'ADAPTATION SOCIALE :

LA QUESTION DU LIVRE ET LA BIBLIOTHÈQUE BRAILLE

I. — Un système précieux d'abréviations.....	80
II. — Les débuts de la bibliothèque Braille. Une œuvre de prédilection où se montrent le cœur et l'in- géniosité du fondateur de l'Association.....	82

	Pages.
III. — Le bureau de copie.....	83
IV. — Le rôle de la seconde copie.....	86
V. — Les bibliothécaires aveugles.....	87
VI. — Le rôle de la section spéciale des étudiants....	88
VII. — Les bienfaits de la section musicale.....	90

CHAPITRE IX

L'ESPRIT DU PATRONAGE

I. — Patronage individuel.....	93
II. — Le patronage des adultes non réadaptés.....	95
III. — L'atelier des sacs en papier.....	97
IV. — Autres exemples.....	100

CHAPITRE X

L'ÂME D'UN AVEUGLE

I. — L'homme caché.....	103
II. — La culture de la vie intérieure.....	106
III. — L'enthousiasme du bien.....	108
IV. — La discipline.....	111
V. — L'entraîneur d'hommes.....	114
VI. — Monsieur Vincent.....	117
VII. — Les dernières années.....	119

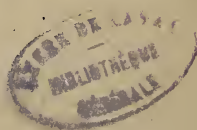


PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1932



N° 19

5^e édition